

**SAS T135 : SAS
contre P.K.K.**

De Villiers, Gérard

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



SAS CONTRE P.K.K.

La traque Öcalan

GERARD DE VILLIERS

GÉRARD DE VILLIERS



SAS CONTRE P.K.K.

© Éditions Gérard de Villiers, 2013
ISBN 978-2-360-0000-00

CHAPITRE PREMIER

Avdal Gündé Sani [1] jeta le mégot de sa cigarette sur le carrelage sale du palier et l'écrasa sous son talon. Il essuya son front trempé de sueur. Le ventilateur pendant du plafond fissuré était désespérément immobile et l'air qui filtrait à travers les persiennes fermées jour et nuit brûlant. Il râpait les poumons comme s'il avait charrié le sable du désert entourant ce quartier excentré de Damas, Al Mazzeh.

Le jeune homme reporta son regard sur la lourde porte de bois sombre défendant l'appartement d'Abdullah Ocalan, le président du PKK [2], au quatrième et dernier étage de l'ancienne clinique mise à la disposition du PKK depuis des années. Plusieurs bâtiments en U, dont certains abritaient un mini-hôpital où étaient soignés les blessés du PKK amenés là, semi-clandestinement, du Kurdistan turc tout proche. Des médecins kurdes ou syriens les réparaient tant bien que mal, avant de les renvoyer combattre dans les montagnes du Kurdistan contre une armée turque bien entraînée.

Le rez-de-chaussée et le premier étage étaient occupés par les différents comités du PKK et de ses paravents légaux, l'ERNK [3] et le ARGK [4], le Front de Libération du Kurdistan, ce qui permettait aux autorités syriennes de prétendre officiellement qu'elles n'abritaient que des politiques. Dans la réalité, le PKK et le Moukhabarat [5] syrien avaient tissé des liens étroits, le PKK se refusant toutefois à mettre ses réseaux à la disposition des Syriens.

Cette collaboration s'était relâchée depuis la signature, en 1996, du Pacte de sécurité israélo-turc, qui impliquait des échanges d'informations secrètes. Les Turcs, depuis cette date, mettaient la pression sur les Syriens pour qu'ils expulsent Ocalan de Syrie, où il séjournait depuis quinze ans. Ankara menaçait même d'envahir la Syrie et massait 40.000 hommes à la frontière, en septembre 98. Craignant un coup fourré des Syriens, les militants du PKK, armés jusqu'aux dents, veillaient sur leur chef, installés à tous les paliers, sauf au quatrième, le dernier filtrage se trouvant au troisième.

Avdal, en tant que proche collaborateur du président, se déplaçait comme il le voulait dans le bâtiment. C'est lui qui organisait l'emploi du temps d'Abdullah Ocalan qui recevait de nombreux visiteurs du Comité central européen ou de la branche militaire du PKK opérant dans le nord-est de la Turquie, jusqu'à l'Arménie et aux confins de l'Irak. Avec ses épais cheveux noirs rejetés en arrière, ses traits réguliers et énergiques, sa bouche bien dessinée, Avdal ressemblait à un acteur du cinéma égyptien et son charme arrivait à faire fondre la

pu dibonderie naturelle des militantes kurdes qui pullulaient dans toutes les instances du PKK.

Il se leva et laissa son regard errer sur les murs jaunâtres et nus, à l'exception d'un grand drapeau kurde rouge, avec en son centre une étoile rouge sur fond jaune entourée d'un cercle vert, punaisé sur tout un panneau, juste en face d'un portrait martial d'Abdullah Ocalan vieux de huit ans. Son tour d'horizon se termina sur la porte en bois sombre de l'appartement du « serok » [6], seule partie vaguement luxueuse de ce bâtiment délabré. Avdal n'en connaissait que le bureau, spacieux, avec une vue imprenable sur le jardin intérieur de l'ex-clinique, où une petite orangerie luttait courageusement contre la chaleur d'enfer. Une chambre au sol jonché de tapis, meublée d'un grand lit bas et de quelques sièges confortables et prolongée d'une salle de bains en marbre, y était attenante. Une vieille clim récupérée chez les Syriens entretenait une température convenable dans ce havre de luxe relatif. Le PKK était riche – un budget annuel de plusieurs dizaines de millions de dollars – mais ne jetait pas l'argent par les fenêtres.

Même pour son « serok » bien-aimé.

Celui-ci, d'ailleurs, ne faisait qu'une entorse à sa vie frugale et solitaire : comme un vizir des temps anciens, il s'entourait d'un véritable harem ! De jeunes Kurdes militantes, passées de leurs lointains villages à la lutte armée et, pour certaines, à la « protection rapprochée » de leur idole. Il faut dire qu'Ocalan avait beaucoup fait pour les femmes kurdes. Celles-ci, traditionnellement tenues à l'écart en raison de pesantes traditions, avaient trouvé dans le PKK, qui encourageait la promotion et la « libération » des femmes, un allié de poids. Abdullah Ocalan incarnait cette volonté de faire des femmes kurdes les égales des hommes. Elles lui en étaient éperdument reconnaissantes et certaines traduisaient ce sentiment en tombant tout simplement amoureuses du « serok ». D'autres se contentaient d'une affection réelle. Une main anonyme avait d'ailleurs tracé sur le mur blanc sale du palier, à côté de la porte de bois sombre, une inscription révélatrice : « Biji Serok Apo » [7].

Vivant officiellement seul, Abdullah Ocalan puisait inlassablement dans l'inépuisable vivier de ces militantes énamourées pour y choisir des compagnes qui se relayaient auprès de lui en une noria bien huilée. Le président du PKK, dans la force de l'âge, massif comme un pic montagneux, les yeux brillants d'intelligence, le visage barré d'une grosse moustache, dégageait un magnétisme sexuel incontestable. Ses adversaires avaient beau dire que son regard était aussi froid que celui d'un cobra, pour ses groupies kurdes, il incarnait le rêve de l'indépendance du Kurdistan. Au cours des soixante-dix dernières années, les Kurdes s'étaient révoltés seize fois contre l'État turc !

Depuis sa création, en 1978, le PKK avait secoué durement la Turquie par une série d'actions militaires et d'attentats ciblés. Trente mille morts, cinq cent mille réfugiés à Diyarbakir, capitale du Kurdistan turc. La rébellion kurde s'étendait en croissant du mont Ararat, au Nord, à Diyarbakir, à l'Ouest, et jusqu'au sud-est de Bagdad. Aux velléités d'indépendance des trente millions de Kurdes vivant en Arménie, en Turquie, en Syrie, en Irak et en Iran, les Turcs et les Irakiens avaient répondu par une répression féroce, brûlant les villages, liquidant tous les suspects de ralliement au PKK, et mettant à prix la tête d'Abdullah Ocalan. Celui-ci, par sécurité, s'était d'abord replié au Liban, dans la plaine de la Bekaa, puis en Syrie, d'où il organisait la lutte armée et la propagande politique.

Organisation marxiste-léniniste, portée sur les fonds baptismaux par le KGB, le PKK résistait à tous les assauts, grâce à son organisation cloisonnée, aux contributions « volontaires » des Kurdes émigrés et au dévouement de ses militants.

Au sommet de la toile d'araignée s'étendant sur l'Europe et le Proche-Orient, « Apo » Ocalan menait la lutte d'une main de fer, ne s'accordant un peu de détente qu'avec ses groupies. C'était, bien entendu, un secret de polichinelle, mais les membres du PKK au puritanisme sourcilieux se seraient fait couper en morceaux plutôt que d'avouer cette faiblesse de leur chef. Tout le monde savait qu'il ne couchait jamais seul, mais personne n'aurait osé aborder le sujet... Mieux : celles qui partageaient le lit du « serok » étaient encore plus intouchables aux yeux des militants que leurs chastes soeurs, en dépit de leur auréole sulfureuse... Sauf pour Avdal.

Lâché par sa copine syrienne depuis un mois, tenaillé par une envie féroce de baiser, il avait décidé de briser le tabou. Encouragé par quelques oeillades brûlantes de Gülizer [8] Günde Tirmashin, la favorite actuelle, une pulpeuse blonde aux yeux bleus et aux seins lourds, qui le faisait fantasmer depuis pas mal de temps. Venue d'un village reculé, passée par le combat dans les montagnes, elle avait ensuite rejoint la phalange sexuelle des admiratrices du « serok ».

Tous les soirs, elle disparaissait dans l'appartement du quatrième, ne réapparaissant que le matin. Et, en ce moment même, elle était enfermée dans le bureau avec le « serok » depuis si longtemps qu'Avdal se demandait s'il ne prenait pas un peu d'avance sur la soirée. Il avait soigneusement préparé son plan d'attaque, sachant qu'il ne disposait que de peu de temps et qu'il ne fallait *aucun* témoin. Jamais Gülizer ne ferait une infidélité ouverte à son auguste amant. Pour calmer ses nerfs, Avdal se mit à faire claquer le capot de son Zippo à l'emblème de *Playboy*. Et soudain, il sentit son poulx grimper en flèche. La lourde porte de bois sombre venait de s'entrouvrir. Gülizer se glissa à l'extérieur, serrant contre son coeur un épais

parapheur.

Elle aperçut Avdal et lui adressa un sourire éblouissant.

— Tu attends depuis longtemps ? Je suis désolée. Vas-y, le « serok » est seul.

Le jeune homme l'enveloppa d'un regard avide. Ses magnifiques yeux bleus étaient sûrement le fruit de l'héritage de sa grand-mère [9] et sa poitrine impériale tendait son T-shirt noir sans manche enfoncé dans sa jupe assortie. En dépit de ses cheveux courts, avec ses jambes bien galbées mises en valeur par ses escarpins, on l'imaginait plus en train d'enfiler une guêpière que de manier la Kalachnikov.

— C'est toi que j'attendais, répondit Avdal, s'approchant d'elle et lui prenant le bras.

— Moi !

Elle le fixait avec une moue amusée, un peu de surprise dans ses grands yeux bleus. Le regard du jeune homme dérapa jusqu'aux seins épanouis jouant librement sous le T-shirt qui en marquait les pointes.

— Oui, toi, confirma-t-il, je veux te montrer quelque chose. Viens.

Il l'entraîna jusqu'à l'escalier. À mi-étage, s'ouvrait un petit corridor desservant un débarras plein de cartons, de vieux meubles, de toutes sortes de vieilleries. Gülizer se raidit.

— Qu'est-ce que tu veux faire là-dedans ! Laisse-moi.

Pour toute réponse, il la prit par la taille, lui faisant traverser rapidement le couloir, afin qu'ils ne soient plus en vue de l'escalier. Gülizer parvint à lui échapper, mais en faisant tomber son parapheur. Elle se baissa, mais Avdal fut plus rapide. Après l'avoir ramassé, il poussa la porte du cagibi et se retourna, brandissant le parapheur.

— Viens le chercher !

Furieuse, Gülizer tapa du pied.

— Rends-moi ça tout de suite ! C'est secret.

Comme il ne bronchait pas, elle entra à son tour dans le petit local, essayant de lui arracher le parapheur. Aussitôt, Avdal referma la porte sur eux d'un coup de pied.

Ils avaient à peine la place de se tenir debout face à face, au milieu des piles de cartons. Cela sentait la poussière et le sol était d'une saleté repoussante.

Avdal jeta le parapheur sur une photocopieuse de l'ère jurassique, repoussa la jeune femme contre une table encombrée de dossiers et fit ce qu'il avait envie de faire depuis longtemps. Sortant le T-shirt noir de la jupe, il glissa ses deux mains dessous, emprisonnant les seins lourds dans ses grandes mains, refermant les doigts sur leurs pointes.

— Na ! [10]

Le cri de Gülizer fut instantanément étouffé par la bouche du jeune homme qui s'écrasait sur la sienne. Une langue épaisse força le barrage de ses dents. Avdal était en nage et en feu. Au contact du

corps de la jeune femme, il développa une érection foudroyante. Gülizer eut l'impression qu'un serpent montait le long de son ventre. À son tour, elle se sentit troublée par ce désir sauvage, primaire. Les mains qui pétrissaient ses seins envoyaient de douces giclées d'adrénaline dans toutes ses terminaisons nerveuses. Avdal perçut son imperceptible amollissement. Détachant sa bouche de la sienne, il la regarda droit dans les yeux et annonça à voix basse :

— Je vais te baiser.

Gülizer lorgna vers la porte et dit d'une voix moins assurée :

— Arrête ! On peut venir.

— Je n'en ai rien à foutre.

Plus que jamais, il était décidé à aller jusqu'au bout. Il abandonna les seins, glissant ses deux mains sous la courte jupe. En un clin d'oeil, il atteignit l'élastique du slip et tira violemment vers le bas. Gülizer poussa un cri étouffé. Elle eut beau se tortiller, Avdal parvint à faire glisser son slip le long de ses jambes puis, en la bousculant un peu, à le lui retirer complètement. Il le récupéra prestement et le jeta sur la table. Sans laisser à Gülizer le temps de réagir, il défit d'un geste la ceinture de son pantalon de toile et baissa son slip beige jusqu'à mi-cuisses, libérant vingt centimètres de désir. Avant que Gülizer proteste, il remonta sa jupe jusqu'à la taille, lui découvrant entièrement le ventre. Brutalement, il enfonça son genou comme un coin entre les cuisses de la jeune femme.

— Non, je ne veux pas, protesta-t-elle à mi-voix.

La collant contre la table de la main gauche, Avdal poussa son membre entre les cuisses disjointes, tâtonna quelques secondes, puis, d'un puissant coup de reins, l'embrocha, enfouissant son sexe jusqu'à la garde. Gülizer poussa un râle bref sous le viol brutal et Avdal crut défaillir de plaisir. Clouée à la table comme un papillon, Gülizer, pour ne pas perdre l'équilibre, s'accrocha à ses épaules.

Son cerveau protestait mais son ventre fondait autour du long sexe raide qui l'embrochait. Une brusque bouffée de chaleur lui fit tourner la tête et ses jambes devinrent en coton. Si elle n'avait pas été retenue par le membre fiché dans son ventre, elle serait tombée. Avdal l'avait prise par les hanches et bougeait lentement en elle, le regard fou, murmurant des obscénités. Progressivement, ses mouvements prirent de l'ampleur, au fur et à mesure que les muqueuses de sa partenaire s'assouplissaient. Sensation inouïe, comme tremper les doigts dans un pot de miel.

Sans s'en rendre compte, Gülizer se mit à haleter. La combinaison de cette masse dure et chaude qui l'emplissait et du frottement contre son ventre l'amenait lentement mais sûrement au plaisir. Les yeux clos, accrochée à Avdal comme une noyée, elle jetait son bassin en avant à petits coups de plus en plus rapprochés. Ce qui acheva

d'exciter le jeune homme. Avec un rugissement, il se répandit en elle, la soulevant presque du sol, au moment où elle était balayée par un orgasme violent, un vrai cyclone de plaisir qui la laissa pantelante, molle comme une poupée de chiffons, le sang tapant dans son ventre.

Ils demeurèrent encastrés l'un dans l'autre un temps qui leur parut infiniment long, puis Gülizer se reprit.

— On a fait du bruit ! souffla-t-elle.

Avdal était trop euphorique pour engager une discussion. Cependant, une petite voix dans sa tête lui disait qu'il valait mieux ne pas s'éterniser. Il se dégagea à regret et remonta son slip et son pantalon sur son sexe encore bandé, tandis que Gülizer, plutôt honteuse, ramassait sa culotte et la remettait.

Soudain, on essaya d'ouvrir la porte du cagibi ! Avdal crut que son cœur allait sauter hors de sa poitrine. Gülizer était livide. Ils retinrent leur souffle, entendirent des pas s'éloigner. Avdal attendit quelques instants puis souffla à l'oreille de la jeune femme :

— Je sors le premier.

— J'ai peur ! balbutia Gülizer.

Il posa un baiser dans son cou, déverrouilla la porte et se glissa dans le couloir. En trois enjambées, il atteignit l'escalier et s'arrêta net. Un homme et une femme l'observaient, appuyés au mur. L'homme était Kamouran, un grand Anatolien au visage émacié, sec comme un vieux sarment, responsable de la sécurité du « serok », connu pour son fanatisme. Avdal l'avait vu étrangler avec un fil de fer une « déviationniste » qui s'opposait à l'autocratie d'Abdullah Ocalan.

La femme s'appelait Evin [11], et on la surnommait « Cir » [12]. C'était une des militantes les plus radicales et haut placées du PKK. L'intensité de son regard sombre donnait la chair de poule. Un seul moteur la faisait avancer : la haine des Turcs.

Sa famille, originaire du village de Batman, dans le sud-est de la Turquie, avait été une des premières à se rallier au PKK, en 1978. Elle l'avait payé cher, tombant dans une embuscade montée par les Forces Spéciales turques. Evin avait pu ramper hors de la voiture en feu, se bouchant les oreilles pour ne pas entendre les hurlements de ses parents et de ses deux frères, brûlés vifs. Elle s'en était tirée avec quelques brûlures et les Turcs avaient eu l'imprudence de ne pas l'achever. Elle avait alors vingt-sept ans et faisait des études d'architecte. Elle les avait abandonnées, ne pensant plus qu'à se venger.

Sa vengeance, elle l'avait accomplie en rejoignant le PKK comme combattante, dans les rudes montagnes du Kurdistan. De cette époque témoignait, dans son bureau de Berlin, une grande photo d'elle en tenue de combat, les cheveux au vent, Kalachnikov au poing, le regard noir de haine. Blessée, elle avait abandonné la lutte armée et rejoint le

Comité central européen du PKK, assurant une tâche vitale pour le mouvement : superviser la *campanya*. C'est-à-dire la collecte, chaque année à partir de septembre, des contributions plus ou moins volontaires prélevées sur les Kurdes de la diaspora disséminés à travers le monde. Une opération minutieuse, parfaitement organisée, dont d'innombrables « mules » ramenaient à Berlin le produit en liquide. Evin veillait particulièrement aux récalcitrants, grâce à une poignée d'hommes qui avaient combattu jadis à ses côtés dans les montagnes, et méritait amplement son surnom de « Cir »... Ceux qui ne payaient pas voyaient leur boutique brûler, avant d'être eux-mêmes criblés de balles ou étranglés. Les hommes d'Evin lui étaient tous dévoués et auraient découpé n'importe qui en morceaux sur un ordre d'elle. En plus, il était quand même plus reposant d'égorger un mauvais payeur que d'affronter les mitrailleuses de l'armée turque.

Sous sa main de fer, les collectes demeuraient à un niveau satisfaisant. Rendant régulièrement compte à « Apo » qui contrôlait tous les flux financiers du PKK, Evin en était tombée éperdument amoureuse. Pourtant, en temps ordinaire, elle ne faisait rien pour inspirer le désir, portant des vêtements sans forme ou des pantalons, un chignon strict, arborant un visage toujours sévère.

Avdal l'avait vue tomber le masque une seule fois, dans une fête célébrant une embuscade qui avait coûté quelques dizaines de morts aux Turcs, tout au fond du Kurdistan. Ses longs cheveux noirs d'habitude réunis en chignon tombant jusqu'aux reins, elle avait dansé sauvagement, au rythme d'un chant de guerre, dégageant une sensualité primitive. On murmurait qu'elle avait terminé la nuit avec un *heval* [13] surnommé par ses camarades « At Yarragi » [14].

Mais sa vraie passion demeurait « Apo », sur qui elle veillait avec la passion d'une chatte pour ses petits.

Grâce à son passeport allemand, elle voyageait sans problème à travers le monde. Elle était arrivée à Damas une semaine plus tôt, officiellement pour préparer avec « Apo » la *campanya*, mais aussi pour une importante réunion avec les cinq principaux « commandants » militaires du PKK venus du Kurdistan : Cemîye Bayik, Murat Karaistan, Nîrmetton Taç, Ouran Kaltcan et le propre frère du « serok », Osman Ocalan. Ocalan dirigeait le PKK d'une main de fer, contrôlant tout, éliminant les dissidences, déterminant la politique du mouvement. Comme un cobra à l'affût du danger, il était sans cesse aux aguets, se reposant souvent sur les informations amenées par Evin.

Chaque jour, elle passait des heures dans son bureau du quatrième, à discuter de l'avenir du PKK et du Kurdistan, échafaudant des plans contre les Turcs. Aussi Avdal ne fut-il pas surpris de la voir là. Elle lui adressa un signe impérieux de la main et il avança dans sa direction.

— Qu'est-ce que tu faisais là-dedans ? demanda-t-elle d'une voix

sèche.

— Rien, bredouilla Avdal.

Sans un mot, Evin lui allongea une gifle à lui dévisser la tête. Étourdi, les oreilles bourdonnantes, Avdal demeura tétanisé. Il entendit dans un brouillard Evin lancer par-dessus son épaule :

— Toi ! Viens ici.

Gülizer, livide, s'avança comme une automate et Avdal commença à regretter sa pulsion sexuelle. Evin, qui veillait sur le dogme avec férocité, risquait de lui faire payer très cher ses deux minutes de bonheur. En même temps, il était furieux de s'être laissé gifler par une femme. Mais au PKK, on disait souvent que « Cir » valait deux hommes...

Evin semblait hésiter sur la conduite à tenir. Finalement, après un haussement d'épaules rageur, elle se détourna, montant vers le quatrième étage, Kamouran sur ses talons.

Sans un mot, Gülizer fila vers le troisième, comme si rien ne s'était passé. Avdal la suivit, essayant de se persuader que l'incident était clos. Les membres du PKK obligés de se livrer à des séances d'autocritique étaient coupables, eux, de crimes infiniment plus graves : déviations politiques ou mauvaise gestion.

Un délit sexuel au PKK aurait été une première.

*

* *

Avdal arrêta sa vieille Honda derrière la carcasse de la Mercedes blanche abandonnée en face de l'entrée de la permanence du PKK, là où l'explosion de la bombe placée sous la carrosserie l'avait déchiquetée, quatre jours plus tôt, le 2 octobre. La déflagration avait arraché trois des portières, soufflé le coffre et projeté le capot de l'autre côté de la route. Curieusement, la voiture n'avait pas brûlé et même, ses pneus étaient intacts. Celui qui se trouvait au volant, Serdar, un des gardes d'Ocalan, avait eu les jambes arrachées et n'avait pu être sauvé.

Avdal éprouvait toujours une drôle d'impression en passant devant l'épave. C'est lui qui avait été prendre livraison du véhicule chez un riche Syrien d'origine kurde, concessionnaire Mercedes et trafiquant de drogue, sympathisant du PKK et grand contributeur de la *campanya*.

Après l'avoir ramenée, Avdal avait proposé à Ocalan d'essayer la Mercedes. Le patron du PKK, trop pris, s'était contenté de descendre y jeter un coup d'oeil avant d'ordonner à Serdar d'aller la mettre au garage. Si Ocalan était allé faire un tour dedans, il aurait certainement été déchiqueté comme le malheureux Serdar.

Bien entendu, Kamouran avait aussitôt lancé une enquête pour

savoir *qui* avait placé la bombe. Le premier suspect était le MIT [15] qui avait juré d'avoir la peau d'Ocalan. Mais les Turcs avaient forcément « sous-traité » avec un membre du PKK. Ce ne serait pas la première fois qu'ils auraient retourné des militants, par le chantage ou en les achetant. Le généreux donateur croupissait depuis l'attentat dans une des cellules du sous-sol qui servaient de prison privée au PKK, à côté de la famille d'un collecteur de fonds parti avec l'argent et d'une militante déviationniste.

Avdal sortit ses paquets de la voiture et se dirigea vers la porte gardée par deux militants installés sur des tabourets, le torse sanglé d'étuis de toile bourrés de chargeurs de Kalachnikov, leur fusil d'assaut sur les genoux. Il les salua d'un sonore « *Roj bas* » [16], se demandant s'il allait réussir à apercevoir Gülizer.

Depuis leur brève rencontre, il n'avait pas réussi à se retrouver seul avec elle. La plupart du temps, la jeune Kurde se trouvait dans son bureau, au rez-de-chaussée, en compagnie de deux autres militantes. Il l'avait bien aperçue au bar-restaurant-salle de jeu du premier étage, mais elle n'était jamais seule. Il était à peine dans le petit hall que deux sbires de Kamouran, Diyar et Polat, des Anatoliens rugueux, jamais rasés, aux épaules larges et aux mains calleuses, surgirent de la salle de garde où une douzaine d'hommes assis sur des bancs regardaient MED-TV, la télé du PKK. Sans un mot, ils le saisirent chacun par un bras, faisant tomber ses paquets à terre, et ramenèrent ses bras derrière son dos.

— Hé, *hevale*, qu'est-ce qui vous prend ! protesta Avdal. Sans se donner la peine de lui répondre, ils l'entraînèrent vers une porte s'ouvrant sur le côté du hall, gardée par une sentinelle armée qui s'effaça pour les laisser passer. Avdal sentit ses jambes se dérober sous lui. L'escalier étroit et mal éclairé qui s'ouvrait devant lui menait au sous-sol, une enfilade de pièces carrelées aménagées en cellules et en salle d'interrogatoire, où croupissait déjà le donateur de la Mercedes. Diyar lui assena une violente bourrade dans le dos, il perdit l'équilibre, tomba, se releva, fut aussitôt poussé dans une pièce aux murs couverts de carreaux de faïence blanche.

— Appelez Kamouran ! lança Avdal, affolé.

Pour toute réponse, Polat, massif comme une barrique, lui expédia, de toutes ses forces, son poing dans l'estomac.

— *Khayin* ! [17]

Avdal eut l'impression de recevoir une enclume dans le ventre. La bouche ouverte, stupéfait, il n'arrivait pas à émettre un mot. Aussitôt, la correction commença. Les deux hommes se relayaient, frappant à tour de rôle avec une indifférence redoutable, le projetant contre les murs, le relevant à coups de pied. Après un quart d'heure de ce traitement, Avdal n'était plus qu'une loque, la lèvre inférieure fendue,

l'oeil droit fermé, le nez écrasé, les deux arcades sourcilières ouvertes. Son corps n'était plus que douleur et il n'arrêtait pas de vomir. Son cerveau engourdi par les coups n'arrivait plus à formuler qu'une seule pensée : pour qu'on le traite ainsi, il fallait des ordres supérieurs. Même Kamouran n'aurait pas agi de sa propre initiative.

Comme les coups avaient cessé de pleuvoir, il bredouilla :

— Je veux voir « Apo ».

— Déshabille-toi, ordonna Diyar.

Celui-ci le regardait comme un insecte peu ragoûtant. Pourtant, le matin même, ils avaient pris ensemble leur thé à la cantine du premier. Que s'était-il passé entretemps ? Il fit une nouvelle tentative.

— Diyar, protesta-t-il, tu me connais, nous sommes *hevale*. Qu'est-ce qui se passe ?

— Déshabille-toi, répéta le Kurde d'une voix neutre.

Avdal comprit qu'il ne servait à rien de résister, il avait en face de lui des automates formés à toutes les basses besognes, capables de démembrer un homme vivant sans la moindre émotion. Ils obéissaient aux ordres. Mais pourquoi ce traitement ? Il repensa soudain à l'incident avec Gülizer quinze jours plus tôt. Depuis, il avait croisé Evin à plusieurs reprises et elle avait toujours eu une attitude neutre. Il y avait autre chose... Mais ces deux-là n'allaient pas le lui dire. Ils n'étaient là que pour le mettre en condition. Le véritable interrogatoire viendrait plus tard, avec des gens plus élevés dans la hiérarchie du PKK. Avdal savait comment on procédait pour avoir participé à des enquêtes qui se terminaient généralement par la mort des coupables, étranglés, poignardés, saignés comme des cochons, ou abattus d'une balle dans la nuque.

Les mains tremblantes, il commença à déboutonner sa chemise. Inutile de prendre de nouveaux coups. Torse nu, il ôta son pantalon, puis ses chaussures et ses chaussettes, ne gardant que son slip bleu. Diyar tendit le doigt vers son ventre.

— Ça aussi.

Résigné, Avdal fit glisser le slip le long de ses jambes, demeurant entièrement nu. Diyar le contempla quelques secondes avec une moue dégoûtée, puis demanda d'un ton rogue :

— Pour gagner du temps, tu ne veux pas nous dire combien t'a donné le MIT pour mettre une bombe dans la Mercedes ?

Avdal demeura muet de stupeur. Ainsi, c'était ça ! « On » avait trouvé ce prétexte pour se venger de sa faute sexuelle. Il revit le regard méchant d'Evin et la gifle dont il lui semblait encore sentir la brûlure. Cette salope avait intoxiqué « Apo » ! C'était facile de monter une manip à partir de l'attentat raté. Il tenta de garder son sang-froid.

— *Heval*, fit-il, nous nous connaissons depuis longtemps. Tu crois vraiment ce que tu dis ?

Diyar haussa les épaules.

— Moi, je ne crois rien, dit-il d'une voix sèche. Nos chefs *savent*. Ils veulent seulement comprendre comment ça s'est passé. C'est bien toi qui es allé chercher la voiture.

— Oui. « Apo » me l'avait demandé. Je l'ai prise chez Roqhat et je l'ai ramenée ici. Si « Apo » l'avait essayée, je serais sûrement monté avec lui. Alors...

— Ne perds pas ton temps ! coupa Polat. On n'est pas là pour bavarder, mais pour que tu fasses ta confession.

— Je n'ai rien fait, fit Avdal d'un ton plus ferme, en avalant le sang qui coulait de sa lèvre fendue. Je veux voir « Apo ».

— Tant pis pour toi, fit Diyar, impassible.

Il ramassa un rouleau de corde à piano et lui ramena les bras derrière le dos, lui liant les poignets si serrés que les liens lui entraient dans la chair. Avdal regarda autour de lui, intrigué. Qu'allaient-ils lui faire ? La pièce ne comportait aucun meuble, aucun instrument de torture. Polat s'approcha de lui. Comme un maquignon palpe l'appareil de reproduction d'un taureau, il glissa sa grosse patte de paysan sous les testicules d'Avdal, soupesant son appareil génital. Avdal en eut la chair de poule. C'était la première fois qu'un homme le touchait à cet endroit-là. Pourtant, il n'y avait rien de sexuel dans ce geste. Polat ricana.

— Dis donc, tu es bien monté... Ça tient bien, tout ça, c'est costaud.

Avdal ne voyait pas ce qu'il voulait dire. Polat le lâcha et ramassa un second rouleau de corde à piano. Il confectionna un noeud coulant et le passa autour de l'appareil génital du prisonnier, serrant ensuite légèrement. Ce n'était pas vraiment douloureux, mais Avdal fut balayé par une panique atroce, viscérale. Que voulaient-ils lui faire ?

Il le sut très vite...

Diyar sortit et revint avec un rouleau de fine cordelette. Rapidement, par une série de noeuds compliqués, il en relia une extrémité à la corde à piano, tirant dessus pour mesurer la résistance. Avdal se sentit tiré en avant et faillit tomber. Polat alla dans le couloir prendre un escabeau métallique qu'il plaça au milieu de la pièce. Intrigué, tenu en laisse par la corde à piano, Avdal leva la tête et aperçut un gros anneau planté au milieu du plafond. Polat grimpa sur l'escabeau, passa la cordelette dans l'anneau et sauta à terre. Il tira ensuite sur la corde qui se tendit. Avdal se sentit hissé vers le haut et, machinalement, se dressa sur la pointe des pieds. La corde à piano s'enfonça dans la chair de son scrotum et il poussa un cri de douleur. Il n'arrivait pas encore à croire ce qui lui arrivait. La voix ironique de Diyar lui parvint comme dans un cauchemar.

— *Khayin* ! On va voir si tes couilles sont bien accrochées !

Avdal poussa un hurlement atroce au moment où ses pieds

décollèrent du sol. Les deux Kurdes, arc-boutés sur la cordelette, tiraient avec régularité, le soulevant du sol. Une douleur fulgurante lui transperçait le ventre. La tête en arrière, les bras ligotés dans le dos, on le hissait en l'air comme un paquet.

Il hurla, certain que la corde à piano allait lui couper la chair comme du beurre, le mutilant mortellement. La douleur était insupportable mais ses parties génitales ne se déchiraient pas, supportant son poids.

À environ un mètre du sol, il tournoyait légèrement, la tête en bas, une épouvantable douleur irradiant son ventre. Involontairement, il battit des jambes, ce qui accrut encore son supplice.

— Descendez-moi ! hurla-t-il.

Sans lui répondre, Diyar accrocha l'extrémité de la cordelette à un anneau scellé dans le mur. Polat contemplait le spectacle de l'homme suspendu par les testicules, sans la moindre émotion. Avdal n'était plus qu'un bloc de souffrance. La corde à piano incrustée dans sa chair semblait faire partie de lui-même. La tête lui tournait. Le visage à l'envers, il vit Polat s'approcher.

— *Heval*, tu devrais te confesser. Après, tu ne souffriras plus.

— Je n'ai rien fait, protesta faiblement Avdal.

Doucement, Polat poussa sur le pied gauche d'Avdal, ce qui eut pour effet de le faire tourner lentement. Il poussa un hurlement d'agonie et perdit connaissance. Quand il revint à lui, il tournait encore faiblement. Chaque millimètre de déplacement était un supplice.

Il était seul. La lumière était éteinte. Avdal essaya de se remettre à penser. Les poignets liés derrière le dos, il était totalement impuissant, même si ses jambes n'étaient pas entravées. Le moindre balancement expédiait des vagues de souffrance atroce dans toutes ses terminaisons nerveuses. Ses pieds pendaient à moins de soixante centimètres du sol, mais il aurait été suspendu à dix mètres de hauteur, la douleur eût été la même. Il se demanda combien de temps il allait tenir. Il ne sentait même plus la corde à piano enfoncée dans sa chair.

Il imagina d'imprimer à son corps une brusque secousse afin de s'auto-mutiler, pour abrégé ce supplice moyenâgeux. Mais l'instinct de conservation fut le plus fort et il tenta de rester le plus immobile possible.

La douleur relativement stabilisée, il essaya de toutes ses forces de se concentrer sur l'avenir. On ne le laisserait pas là indéfiniment. On ne le liquiderait pas non plus sans avoir obtenu de lui une confession en bonne et due forme. Le PKK, en bon parti marxiste-léniniste, adorait la paperasse et les dossiers bien tenus. Donc, il aurait l'occasion de s'expliquer. Il fallait tenir... La douleur sourde lui rongea le ventre, le sang monté à la tête lui donnait une migraine

atroce. Il n'avait plus la notion du temps.

Pendu dans le noir comme un cochon égorgé, il se mit à prier Dieu, ce qui ne lui était pas arrivé depuis des années.

CHAPITRE II

Entendant la porte s'ouvrir, Avdal parvint à décoller ses paupières soudées par le sang et les humeurs. Il ignorait depuis combien de temps il était suspendu dans le noir. La douleur qui irradiait tout son corps était atroce, démultipliée en de multiples « sous-douleurs ». Son ventre gonflé par l'impossibilité d'uriner semblait prêt à exploser. La corde à piano faisait désormais partie de sa chair. Il lui était impossible d'apercevoir son sexe et ses testicules et c'était peut-être mieux... Son seul souci était de demeurer strictement immobile, afin de réduire son supplice.

On ne l'avait pas nourri mais il n'avait pas faim. Il aurait donné n'importe quoi pour un peu d'eau. Sa langue occupait toute sa bouche, ses lèvres gonflées et éclatées le brûlaient atrocement.

La lumière l'éblouit. D'abord, il ne distingua que des silhouettes floues, puis il entendit la voix ironique de Diyar.

— Il a l'air en bon état.

Ses paupières enfin décollées, il reconnut, à côté de Diyar, Kamouran, qui le contemplait comme un entomologiste observe un lézard cloué sur une planche anatomique. Un troisième homme s'approcha et Avdal sentit son cœur se gonfler de joie. Penché sur son visage massacré, l'homme dit d'une voix pleine de douceur :

— Avdal, *brayemin* [18], je suis là.

C'était Kendal, le frère aîné d'Avdal, qui normalement se trouvait en Allemagne, au QG de Berlin du PKK. Que faisait-il ici ? Sa présence réconforta Avdal. Il voulut parler mais un son inaudible s'échappa de ses lèvres déchirées. Son frère effleura son visage de ses doigts.

— Tout va bien aller ! dit-il d'une voix pleine d'affection. Il faut seulement que tu dises ce qui s'est passé. Ensuite, tu seras jugé par les camarades. Tu as sûrement des circonstances atténuantes. Tu as dû te faire manipuler.

Un horrible désespoir envahit Avdal. Ainsi, son propre frère le croyait coupable !

Il ouvrit la bouche, voulut protester, mais les mots sortaient sous forme de gargouillis incompréhensibles. Il voulut bouger la tête, déclenchant un mouvement léger qui le fit tourner à nouveau, et lui arracha de nouveaux hurlements. Il entendit à travers un brouillard son frère demander d'une voix inquiète à Kamouran :

— Il faut le redescendre. Il ne tiendra pas longtemps. Regarde-le, il est tout noir ! Il va mourir.

Avdal comprit qu'il parlait de ses parties sexuelles. Lui qui avait été

si fier de son sexe s'en moquait désormais. Tous ses sentiments, toutes ses sensations se noyaient dans cette souffrance abominable. Il retint son souffle, attendant le moment de se retrouver enfin allongé à terre, délivré de l'horrible douleur dans le ventre. La voix de Kamouran le glaça.

— Je ne peux pas. Il faut qu'il parle d'abord. Qu'il dise tout sur ses contacts avec le MIT. Si on le redescend, il ne parlera plus. Tu le sais bien, *heval*.

Avdal voyait son frère à l'envers, mais discernait l'expression de son visage. Kendal faisait tout pour le sauver, tout en évitant de se compromettre lui-même. L'accusation de collaboration avec le MIT, ennemi féroce du PKK, était la plus grave de toutes. D'autant que le MIT avait déjà réussi à retourner des militants en apparence irréprochables. Parfois, en kidnappant secrètement leur famille pour les faire chanter.

— Mais Kamo, il va mourir ! protesta calmement Kendal. Tu as vu comment il est ?

Kamouran ne broncha pas, ne répondit pas. Ce n'était pas son problème. Un prisonnier entre ses mains devait avouer, sinon lui-même ne servait plus à rien.

Le silence se prolongea. Kendal semblait pétrifié. Les deux frères avaient toujours été très proches et c'était en grande partie à cause de l'engagement de Kendal qu'Avdal avait rejoint le PKK.

— *Brayemin*, dit-il à voix basse, mais assez haut pour que Kamouran l'entende, il faut être raisonnable. Puisque tu n'arrives pas à parler, voilà ce que nous allons faire. Kamo va te poser des questions et tu répondras en bougeant la tête. Ensuite, tout ira bien.

Avdal comprit que son frère voulait coûte que coûte arriver à le faire détacher. Noyé de douleur, il inclina faiblement la tête pour dire qu'il était d'accord. Avant tout, arrêter ce supplice. Kendal se retourna vers Kamouran.

— Tu peux poser tes questions, *heval*.

Kamouran, impénétrable, s'approcha et demanda d'une voix forte :

— Tu savais qu'il y avait une bombe dans la voiture destinée au « serok » ?

Les mots mirent un certain temps à atteindre le cerveau d'Avdal. Il ne répondit pas tout de suite. Même dans l'état où il se trouvait, il n'ignorait pas ce que signifiait une réponse positive. S'attaquer à Abdullah Ocalan, c'était le crime suprême, celui qui ne pouvait être puni que par une mort atroce. Mais d'un autre côté, s'il restait encore suspendu, il allait mourir de toute façon. Il fallait faire confiance à son frère, gagner du temps.

Les épaules soutenues par les mains fraternelles, il inclina nettement la tête pour dire « oui ». Il vit aussitôt l'éclair de satisfaction

dans les prunelles sombres de Kamouran. Ce dernier demanda aussitôt :

— Tu as reçu de l'argent ?

Avdal hésita, ne sachant quelle réponse on attendait de lui. Certains Kurdes trahissaient par conviction, ou pour sauver des membres de leur famille emprisonnés ou torturés par les services de sécurité turcs. C'était plus simple de répondre « oui » aussi à cette question-là. Il serait toujours temps de s'expliquer plus tard.

De nouveau, Kamouran enregistra sa réponse, sans réagir. Il mit quelques secondes à poser la troisième question.

— Ce sont des agents du MIT qui ont monté l'opération ?

Il verrouillait.

La tête d'Avdal bougea faiblement. Au point où il en était... Kamouran, paisiblement, tira un paquet de cigarettes de son blouson et en alluma une avec un Zippo cabossé portant l'emblème de l'U.S. Army, récupéré sur le corps d'un officier turc. Il prit le temps de tirer une longue bouffée avant de poser la question suivante.

— Tu es prêt à nous donner le nom des agents du MIT ?

Avdal se dit qu'il ne s'engageait à rien. Une fois détaché, il s'expliquerait. On serait forcé de l'entendre. Son frère Kendal était un membre important du PKK. Il veillerait à ce qu'il ait un procès objectif. Lui-même pensait que les Turcs avaient voulu tuer « Apo ». Ce n'était pas la première fois. À moins que ce soient les Syriens, désireux de se débarrasser d'un hôte devenu encombrant, depuis que les Turcs menaçaient ouvertement la Syrie. Avec Hafez El-Assad, le président syrien, on ne pouvait être sûr de rien...

À la réflexion, Avdal avait une petite idée. L'homme qui avait offert la Mercedes piégée était un important trafiquant d'héroïne. La drogue transitait par la Turquie. Or, les voyous turcs étaient souvent liés au MIT. Il avait donc pu se trouver coincé, obligé d'accepter un deal. Il expliquerait cela le moment venu.

Il inclina la tête si fort que son corps se balançait, envoyant une nouvelle vague de douleur dans son corps martyrisé. À peine avait-il répondu que Kamouran demanda :

— Tu es prêt à faire une confession écrite de tes crimes ?

La cerise sur le gâteau. C'était peut-être psychologique, mais la douleur s'était réveillée dans son ventre depuis le début de l'interrogatoire. Avdal avait l'impression que son scrotum était scié lentement par la corde à piano, que sa chair s'amincissait, qu'il allait tomber, un trou béant à la place de ses parties sexuelles. La panique commençait à le submerger. Il tenta de parler, n'émettant que des sons incompréhensibles.

La voix de Kendal lui fit chaud au cœur.

— Il a fait ce qu'il devait faire, dit-il à Kamouran. Tu lui feras écrire

une confession. Détache-le, maintenant.

Il avait un peu élevé la voix. Kamouran ne se troubla pas. Écrasant sa cigarette par terre, il annonça d'une voix posée :

— Je ne peux pas prendre cette décision moi-même, *heval*. Je dois rendre compte d'abord.

— Mais tu avais dit que...

Kamouran demeura impassible.

— Je n'ai rien promis. Je vais rendre compte. Tu peux rester ici.

Il se dirigea vers la porte et disparut.

Kendal croisa le regard suppliant de son frère et, sans attendre, se dirigea vers le mur où était accrochée la corde. Bien décidé à ne pas attendre le retour de Kamouran. Aussitôt, Diyar lui barra la route, les bras croisés sur son torse musculeux, l'air mauvais.

— Kamouran a dit qu'il fallait attendre, lança-t-il. Ça fait un moment qu'il est là, ce n'est pas bien grave.

— Tu as vu dans quel état il est ! protesta Kendal.

Le Kurde haussa les épaules et dit d'un ton méprisant :

— Ton frère, *heval*, est un grand salaud. Une merde ! Si je m'étais écouté, je lui aurais arraché les couilles moi-même avec mes mains et il les aurait bouffées ! Après ce qu'il a fait ! Tu as entendu, non ?

Kendal se figea, comprenant qu'il avait peut-être été maladroit en poussant son frère à avouer. Si seulement il avait pu lui parler ! Il n'arrivait pas à croire cette histoire !

Son frère n'avait aucune raison de trahir. Il haïssait les Turcs. Seulement, la vie clandestine réservait parfois d'amères surprises... Il se résigna, les yeux fixés sur la porte.

Dès que son frère serait détaché de cette horrible potence, il aurait le loisir de s'expliquer.

*

* *

On entendit d'abord des pas dans l'escalier. Kendal fut surpris : il y avait des pas différents, deux personnes. Kamouran entra le premier, suivi d'Evin, le regard impénétrable, les cheveux réunis en chignon, le buste serré dans un chemisier blanc opaque, en longue jupe noire, un sac accroché à l'épaule. Elle adressa un bref signe de tête à Kendal, ignorant l'homme suspendu au plafond.

— *Roj fache, hevala heja* [19], dit-elle d'une voix froide, je suis triste de ce qui arrive à ton frère. Le « serok » a voulu que tu viennes à Damas pour te montrer qu'il a confiance en toi. Il sait que tu es un militant fidèle, qu'il peut compter sur toi.

— Merci, *hevala*, dit Kendal d'une voix blanche. Je ne sais pas ce qui s'est passé. J'aurais répondu de mon frère comme de moi-même.

Evin eut un geste évasif signifiant qu'on ne pouvait se fier à

personne. Kendal bouillait intérieurement. Le visage tordu de douleur de son frère, sa position horrible lui donnaient envie de vomir. Il avait déjà combattu, participé à des abominations, mais rien vécu de tel.

— Nous devons nous protéger, laissa tomber Evin, le MIT ne rate pas une occasion de nous affaiblir. Nous n'avons pas droit à la faiblesse.

Kendal connaissait son passé de combattante. Evin avait le droit de parler comme elle le faisait.

— Je comprends, reconnut-il d'un ton presque humble. Il a avoué. Maintenant, il faut le détacher pour qu'il puisse faire une confession écrite. C'est ce qui a été convenu avec Kamouran. Je suis d'accord, il faut punir les traîtres, mais c'est mon frère.

Il vit les lèvres d'Evin se serrer. Elle demeura silencieuse quelques secondes, puis plongea la main dans son sac et en sortit un poignard d'une quinzaine de centimètres au manche de bois noir, ressemblant à un coupe-papier. Le prenant par la pointe, elle le tendit à Kendal.

— Fais-le toi-même, dit-elle, c'est ton frère.

Indiciblement soulagé, Kendal prit le poignard.

Lorsqu'il l'eut en main, il réalisa soudain la perversion de la proposition d'Evin. S'il coupait la corde à piano, son frère allait s'écraser sur le sol de la salle de torture, ce qui ajouterait encore à ses souffrances. Alors qu'il suffisait de détacher la corde et de le laisser doucement redescendre à terre. Il fit un pas vers le mur, aussitôt intercepté par Diyar. Cette fois, il sentit que quelque chose ne collait pas... Il se retourna. Evin et Kamouran l'observaient, impassibles. Evin fit d'une voix égale :

— Kendal, je t'ai dit ce qu'il fallait faire.

Le ton d'un professeur s'adressant à un élève un peu obtus... Kendal se rapprocha de son frère, croisa son regard et lui adressa un sourire crispé. Se retournant vers Evin, il demanda d'une voix mal assurée :

— Tu veux vraiment que je coupe la corde ?

Un très léger sourire éclaircit fugitivement le visage austère de la Kurde.

— Non. Je veux que tu lui coupes les couilles. Maintenant !

Kendal crut avoir mal entendu. C'était un cauchemar, tout vacillait dans sa tête. Il resta bras ballants. Evin plongea alors la main dans son sac et la ressortit, les doigts serrés autour de la crosse d'un pistolet automatique Tokarev. De la main gauche, elle fit reculer la culasse, faisant monter une balle dans le canon, et braqua l'arme en direction de la tête de Kendal.

— *Heval*, il est possible que ton frère t'ait parlé de son projet. Pour en être certain, il n'y a qu'un moyen. Tu fais justice toi-même. Si tu refuses, c'est que tu es complice. Dans ce cas, je te tire une balle dans

la tête et je lui coupe les couilles moi-même.

En une fraction de seconde, l'univers de Kendal bascula. Il savait qu'Evin ne reculerait pas, qu'il était piégé, que coupable ou innocent, il avait scellé le sort de son frère. Il baissa les yeux sur le visage d'Avdal, qui avait tout entendu. Leurs regards se croisèrent, demeurèrent rivés l'un à l'autre d'interminables secondes. Kendal aurait voulu que cela ne cesse jamais. Le temps était comme suspendu. Kendal se pencha encore plus et murmura, bouleversé :

— Pardon, *brayemin*.

Pour la première fois, il eut le courage de regarder en face l'affreux amas noirâtre qui avait été la fierté de son frère. Glissant la lame du poignard à plat contre le scrotum, il donna un violent coup de poignet. Cela fut plus facile qu'il ne le pensait. Il sentit une sorte de résistance molle, entendit le cri épouvanté d'Avdal, puis le corps de celui-ci tomba lourdement, s'écrasant avec un bruit mat sur le carrelage. Le sang jaillit de l'affreuse blessure, se répandant sur le carrelage, tandis que l'horrible masse de chair noirâtre se balançait devant ses yeux, encore attachée à la corde de piano.

Il baissa les yeux pour échapper à cette vision, vit son frère se tordre sur le sol, au milieu d'une mare de sang qui s'élargissait. Leurs regards se croisèrent une dernière fois et il entendit dans son dos la voix froide d'Evin, dont le nom signifiait « amour » en kurde.

— Le « *serok* » sera fier de toi, *heval*.

CHAPITRE III

La fête battait son plein au château de Liezen. Depuis sept heures du soir, les voitures se succédaient dans la cour, déversant leurs passagers venus des quatre coins de l'Autriche. Les femmes en robe longue, les hommes en smoking. Alexandra et Malko les accueillaient dans le grand hall, à l'entrée de la galerie des ancêtres où les portraits de plusieurs générations de Linge alternaient avec des vitrines d'objets rares ou précieux. Originaire de Prusse orientale, la famille avait essaimé un peu partout en Europe Centrale, de ce qui était aujourd'hui la Pologne jusqu'à Liezen, ce petit bourg autrichien à la frontière hongroise qui abritait le seul château restant la propriété de son dernier représentant, Son Altesse Sérénissime le prince Malko Linge. Chevalier de l'Ordre des Séraphins, margrave de Basse-Lusace, chevalier de la Toison d'Or, comte du Saint-Empire romain, chevalier d'honneur et de dévotion de l'Ordre souverain de Malte, landgrave de Fletgaus...

Certes, la plupart de ces titres ne correspondaient plus qu'à des parchemins poussiéreux, et n'apportaient à leur détenteur qu'une satisfaction morale. Mais c'était un lien avec le passé prestigieux de cette grande famille. Et, hormis Malko, le titre d'Altesse Sérénissime n'était plus porté que par quelques têtes couronnées, comme le prince Rainier de Monaco.

Malko, en smoking bleu nuit, faisait semblant d'ignorer les regards concupiscents de ses invités mâles sur Alexandra, sa fiancée de toujours, moulée dans un long fourreau rose de Versace avec, au poignet, une Breitling Callistina au cadran rose assorti à sa robe. Son fulgurant décolleté en V faisait soudain baisser le regard des invités les plus titrés, dans un brusque accès d'apparente humilité, tandis que leurs épouses ou maîtresses passaient tête haute et sourire figé devant cette éblouissante créature au parfum sulfureux.

Faisant la navette entre la salle de bal et la salle à manger, Elko Krisantem, en livrée blanche, veillait d'un oeil d'aigle sur une nuée d'extras, prêt à les égorger à la moindre petite cuillère manquante. Son changement de statut – de tueur à gages à majordome – n'avait pas émoussé sa férocité naturelle.

L'alcool coulait à flots et le brouhaha des conversations devenait de plus en plus fort. Inlassablement, les maîtres d'hôtel circulaient avec leurs plateaux chargés de Stolychnaïa, de Defender, de Taittinger, et même, pour les rabat-joie, de jus d'orange. D'autres plateaux croulaient sous les toasts de caviar fébrilement préparés dans les

cuisines par la vieille et fidèle Lise... Plus d'une soixantaine d'invités étaient déjà là et un orchestre brésilien circulant entre les pièces apportait un peu de soleil à cette fraîche soirée de printemps. Malko se retourna vers Alexandra, profitant d'un moment de calme.

— Tu es absolument superbe ! remarqua-t-il. J'ai hâte que cette soirée se termine...

— Pourquoi ? demanda-t-elle avec un sourire entendu.

Il se pencha à son oreille.

— Pour t'attacher... Je pense que je ne t'enlèverai pas ce superbe fourreau, bien qu'il soit un peu serré pour ce que j'ai envie de faire.

Ils échangèrent un regard complice. Le grand lit de cuivre à l'ancienne acheté chez Claude Dalle et installé dans ce qu'ils appelaient leur « galerie des glaces » ne servait pas qu'au repos. Située au premier étage, cette chambre tapissée de miroirs vieillis servait surtout à leurs ébats amoureux. Malko adorait y attacher Alexandra et lui faire subir quelques avanies largement consenties, et reflétées par les grands miroirs disposés un peu partout.

— Tu attendras un peu ! dit Alexandra d'un ton léger. Ce soir, j'ai d'abord envie de m'amuser.

Elle saisit sur un plateau qui passait une coupe de Taittinger Comtes de Champagne et la vida d'un trait avant de prendre Malko par le bras, l'entraînant vers la salle de bal où ils se mêlèrent aux invités. Rien que de vieilles connaissances. Il y avait bien une douzaine d'anciennes maîtresses de Malko et celui-ci préférait ne pas savoir qui, parmi les invités, avait consolé Alexandra dans leurs périodes de bouderie. Justement, la jeune femme venait de s'arrêter devant un homme de haute taille, aux tempes grisonnantes et aux magnifiques yeux bleus.

— Dieter ! Je n'ai pas vu ta femme. Où est-elle ?

— Elle est partie à Kitzbühl. Skier.

Alexandra se tourna vers Malko.

— Tu connais Dieter Malsen Ponickau, bien sûr !

— Évidemment, fit Malko.

— Vous menez, paraît-il, une vie passionnante, répliqua Dieter après avoir pris au vol un verre de cristal plein de Defender. Vous chassez un peu partout dans le monde. Vous devez avoir de magnifiques trophées.

— Oh, pas tant que cela, prétendit modestement Malko, admirant l'aplomb de son interlocuteur.

Il avait déjà entendu parler du beau Dieter, qu'Alexandra retrouvait parfois dans la même bande d'amis, tandis qu'il courait le monde pour le compte de la CIA.

Une ex de Malko, la *Gräfin* Thola Von Wisberg, lui avait juré les avoir surpris dans un refuge de montagne dans une position qui ne

laissait que peu de doutes sur leurs relations. Vipérine, Thola Von Wisberg avait précisé à Malko :

— Je ne peux pas te dire si sa virilité est proportionnée à sa taille. Lorsque je les ai surpris, ta fiancée la dégustait jusqu'à la racine. Mais elle, elle le sait...

Le genre de détail qui fait toujours plaisir... Avec un sourire poli, Malko s'esquiva dans la foule. Il n'avait qu'un plaisir très relatif à côtoyer les amants d'Alexandra et, d'autre part, n'aimait pas trop être questionné sur ses « chasses ». Très peu de gens étaient au courant de sa double vie, ignorant que le ciment des vieilles pierres du château de Liezen était surtout le sang séché de ses ennemis et que Son Altesse Sérénissime le prince Malko était aussi barbouze de luxe à la Central Intelligence Agency. Ce qui lui permettait, faute de fortune personnelle, de risquer régulièrement sa vie afin de mener une existence digne de son rang... Personne, parmi ses invités souvent un peu guindés, ne pouvait se douter que le Taittinger, le Defender et la vodka qui coulaient à flots, la meute de maîtres d'hôtel en gants blancs et les monceaux de caviar de cette fête somptueuse avaient été financés par une modeste partie d'un chèque remis à Malko par Franck Capistrano, *Special Advisor* de la Maison-Blanche, de la part d'un richissime Iranien, pour le récompenser d'avoir trouvé l'assassin de sa femme [20]. Un million de dollars qui avaient permis à Malko de réparer le toit du bâtiment principal, de changer quelques centaines de mètres carrés de moquette usée jusqu'à la corde et de remplacer des canalisations datant du siècle précédent. Curieusement, en plomberie, le plomb, vil métal, valait plus cher que l'or...

Le château de Liezen comportait trois corps de bâtiment. Lorsque Malko en avait pris possession, il avait été détruit, occupé par les Allemands, puis les Russes, brûlé, rebrûlé. Seul le bâtiment central était à peu près retapé, chauffé, moquetté, meublé. Dans les deux ailes, les couloirs étaient nus, les pièces vides et le chauffage absent. Maintenir ce grand vaisseau à flot, c'était le tonneau des Danaïdes... Cependant, Malko s'y accrochait, avec l'obstination d'un paysan.

*

* *

— Madame a demandé que nous passions à table, vint murmurer Elko Krisantem, toujours un peu voûté, à l'oreille de Malko, le sauvant du récit fastidieux d'une chasse au mouflon.

Son interlocuteur, petit nobliau de Haute-Autriche, termina sa coupe de Taittinger d'une traite et fonça vers la salle à manger, sous le regard faussement compassé d'Elko Krisantem.

Le Turc était parfait en maître d'hôtel, tout autant qu'en tueur. Depuis Istanbul [21], il avait pas mal trucidé pour son nouveau

maître, auquel il vouait une admiration sans borne, et rêvait toujours de repartir avec son lacet et son vieux Parabellum Astra. Parfaitement au courant de la double vie de Malko, il n'allait jamais ouvrir sans son Astra discrètement glissé dans sa ceinture. Liezen avait déjà été le théâtre de quelques séquences mouvementées dues à des malfaisants désirant se venger [22]...

Malko retrouva Alexandra qui semblait ne pas avoir quitté Dieter Malsen Ponickau et ils prirent le chemin de la salle à manger où on avait dressé des tables de dix éclairées aux chandelles.

Dans le brouhaha des conversations, Malko devina que les invités se demandaient comment il pouvait recevoir aussi fastueusement. La vaisselle était du Meissen XVIII^e siècle, l'argenterie de la même époque, chaque chandelier une oeuvre d'art. Alexandra et lui se séparèrent pour présider chacun une table. À la sienne, il découvrit avec surprise la *Gräfin* Dolores Von Blankenberg, superbe créature à la chevelure de jais et à la bouche de mangeuse d'hommes. D'ascendance sud-américaine, elle était mariée au dernier descendant des Blankenberg qui possédait, outre un magnifique *schloss* en Haute-Autriche, une fortune considérable et une maladie de Parkinson bien avancée.

Dolores Von Blankenberg lui adressa un regard à enflammer les rideaux de velours rouge.

— Quelle joie de me retrouver ici ce soir, s'exclama-t-elle sans s'occuper de ses voisins, quelques couples dépareillés, hommes chauves et rubiconds, femmes desséchées sous les falbalas ; aussi convenables qu'ennuyeux. Mon mari n'a pas pu venir car il est un peu fatigué, mais je tenais absolument à voir votre merveilleux *schloss*... Malko la fixait, fasciné. On avait l'impression qu'elle n'était qu'une bouche...

— Mon *schloss* est bien modeste à côté du vôtre, corrigea-t-il, tandis qu'un maître d'hôtel glissait à l'oreille de Dolores Von Blankenberg :

— Taittinger Comtes de Champagne Blanc de Blancs 1990.

Le saumon mariné était déjà dans les assiettes. Il attaqua le sien, se demandant pour quelle raison Alexandra – jalouse comme une portée de tigresses –, responsable des tables, l'avait placé en face de cette dévoreuse d'hommes qui avait déjà essayé tous les mâles de Corinthie.

Il l'examina à la dérobée. Son fourreau noir ras du cou était d'une modestie exemplaire. À un détail près : le devant de mousseline n'offrait qu'une protection symbolique à deux seins magnifiques dont le développement devait certainement plus au silicone qu'à la culture physique. En vraie sensuelle, elle semblait apprécier autant la nourriture que le sexe, dégustant son saumon avec gourmandise et ne cessant de vider sa coupe de Taittinger. Il aurait fallu un maître d'hôtel rien que pour elle.

Le bruit de l'orchestre brésilien couvrait les conversations.

Circulant entre les tables, il se rapprochait de la leur. Dolores Von Blankenberg se redressa comme un cobra séduit par la flûte de son charmeur et commença à onduler sur sa chaise, un sourire extatique sur les grosses lèvres rouges qui lui mangeaient tout le visage.

— J'adore cette musique ! dit-elle avec un soupir sensuel.

Ses yeux plantés dans ceux de Malko disaient : « J'adorerais baiser avec vous... »

Les autres convives de la table, nettement plus convenables, s'étaient lancés dans d'ennuyeuses conversations sur la chasse ou la politique. Malko y glissait parfois un mot. Il était trop loin de Dolores pour bavarder vraiment avec elle, aussi se bornait-il à ce que les Américains appellent « eye-contact ». Ce qui avait si bien réussi à Monica Lewinski... Soudain, il sentit quelque chose remonter le long du bas de son smoking, à la hauteur de la cheville. D'abord, il pensa à une souris, mais c'était impensable. C'est alors qu'il remarqua l'attitude étrange de Dolores, qui semblait un peu affalée sur sa chaise Louis XV.

Sa bouche brillait comme un phare braqué sur lui. Il réalisa que c'était tout simplement le pied de la jeune *Gräfin* qui le taquinait...

Il eut l'impression qu'un million d'aiguilles lui picotaient le ventre. Ce flirt au milieu de soixante personnes était aussi chargé d'érotisme que frustrant... Il ne voyait vraiment pas comment il pourrait concrétiser cette attirance réciproque. Dolores Von Blankenberg n'était pas sa première voisine à lui faire des avances. Son personnage ambivalent excitait prodigieusement l'imagination de toutes les châtelaines encore en état de baiser, mariées à des hobereaux ennuyeux comme la pluie, plus préoccupés de leur chasse que de leur femme. Les quelques maîtresses qu'il avait eu dans ce milieu, au courant de sa vie parallèle, avaient fait sa pub, le vantant à leurs amies comme un mélange de Rambo, de James Bond et de Casanova. L'imagination faisait le reste...

La selle d'agneau terminée, on passa directement à la charlotte aux framboises, toujours arrosée de Taittinger Comtes de Champagne. Les prunelles sombres de Dolores brillaient comme des étoiles, sa poitrine semblait avoir encore augmenté de volume, ou alors elle se tenait très droite. Dès que Malko se leva, le dessert terminé, elle en fit autant. Automatiquement, Malko chercha Alexandra du regard et comprit aussitôt pourquoi Dolores s'était retrouvée à sa table. Sa « fiancée » s'éloignait vers les salons au bras du beau Dieter Malsen Ponickau et il lui sembla que leurs hanches se frôlaient d'une manière suspecte.

— Vous m'offrez un cognac ?

Dolores était plantée en face de lui, le sourire arrogant et prometteur. Malko prit sur un plateau un verre ballon plein de cognac Otard XO à la belle couleur ambrée et le lui tendit.

— Comme cela ou en « long drink » ? demanda-t-il.

La jeune femme n'eut pas le temps de répondre. Elko Krisantem, se faufilant entre les invités, venait de se pencher à l'oreille de Malko.

— *Sie Hoheit*, il y a un coup de téléphone pour vous.

Malko jeta un coup d'oeil à son nouveau chronographe Crosswind Special en or gris avec guichet-calendrier surdimensionné. Presque minuit. Qui pouvait l'appeler à cette heure tardive ?

— Prenez le nom et le numéro, je rappellerai, répliqua-t-il, les yeux fixés sur la mousseline noire couvrant à peine la poitrine de Dolores Von Blankenberg.

Le Turc insista avec un sourire embarrassé :

— La personne affirme que c'est *très* important. Il insiste pour vous dire un mot.

— Comment s'appelle-t-il ?

— Il n'a pas donné son nom. Il dit qu'il vous a rencontré à Berlin chez Jamal Talanbani.

Malko oublia pendant quelques instants Dolores Von Blankenberg. Jamal Talanbani était le patron du PKK à Berlin, un homme qu'il avait croisé à deux reprises et qui ne devait pas le porter dans son coeur. Étrange.

Dolores Von Blankenberg, vexée, se rapprocha, poussant sournoisement sa hanche contre la sienne.

— J'adorerais visiter votre *schloss*, minauda-t-elle.

Son verre d'Otard XO était déjà presque vide... Si elle consommait les hommes comme le cognac...

— Dites à ce monsieur de rappeler, conclut Malko.

Elko Krisantem s'éloigna et il affronta le regard insistant de Dolores Von Blankenberg, la découvrant enfin en entier. Le fourreau de dentelle et de mousseline moulait un ventre plat et des hanches en amphore. Il sentit qu'elle ne le lâcherait pas d'une semelle. La salle à manger était presque vide et Alexandra avait disparu.

— Vous avez du feu ? demanda Dolores en sortant une cigarette de son sac du soir.

Malko la lui alluma avec son Zippo armorié et elle souffla doucement la fumée.

— Alors ? insista-t-elle. Il n'y a plus que nous ici, nous allons nous faire remarquer...

— Eh bien, commençons par la bibliothèque, proposa Malko. Ensuite, je vous emmènerai dans le donjon.

— Comme c'est romantique ! s'extasia Dolores.

Malko crut qu'elle allait s'agenouiller et lui administrer sur-le-champ une fellation. Juste au moment où ils allaient quitter la salle à manger, Elko Krisantem resurgit, le front soucieux.

— *Sie Hoheit*, dit-il, cette personne insiste *vraiment*. Il dit que c'est

très important, que cela concerne Abdullah Ocalan.

Malko s'immobilisa, étonné. Brutalement, sa vie parallèle le rejoignait en pleine fête. Il commençait à ne plus croire à un importun. Peu de gens savaient qu'il avait été en contact avec Jamal Talanbani, représentant du PKK à Berlin. Or, Abdullah Ocalan était le président du même PKK, en cavale à travers l'Europe depuis quelques mois. Auparavant, Ocalan résidait en Syrie depuis plusieurs années, coordonnant de Damas l'action politique et les opérations militaires du mouvement séparatiste kurde marxiste-léniniste. Sa situation s'était gâtée à la fin de l'été précédent. Les Syriens, harcelés par les Turcs, avaient expulsé Ocalan le 10 octobre 1998. Ce dernier avait pris un avion pour Moscou, où les Russes ne l'avaient pas gardé longtemps en raison des pressions américaines : il avait alors débarqué à Rome le 12 novembre, demeurant en Italie jusqu'au 16 janvier 1999. Date à laquelle il avait été de nouveau expédié vers la Russie où il se trouvait toujours.

En effet, d'une part, l'Amérique souhaitait plaire aux Turcs, membres de l'OTAN, et ses meilleurs alliés dans la lutte contre Saddam Hussein, et d'autre part, la liquidation du PKK, dinosaure marxiste-léniniste, mouvement terroriste et violent, n'était pas pour leur déplaire... C'est ainsi qu'Abdullah Ocalan avait débarqué mi-novembre à Rome, à l'invitation de parlementaires italiens d'extrême-gauche, et demandé l'asile politique à l'Italie. Dire que les Italiens avaient été embarrassés était une litote... Ils l'avaient quand même gardé plus de deux mois. Avant de l'expulser en douceur vers la Russie, où, aux dernières nouvelles, il se trouvait encore...

Malko n'avait pas suivi de près cette errance, il n'en connaissait que ce qu'avaient raconté les journaux, mais se doutait bien que la CIA devait surveiller les déplacements du chef du PKK. Prête à lui mettre des bâtons dans les roues.

Ce qui le surprenait, c'était d'être appelé non pas par la CIA, mais vraisemblablement par les gens du PKK, qui savaient pourtant qu'il était un adversaire, un agent clandestin de la centrale de renseignements américaine. Avec un sourire d'excuses pour Dolores, il se décida :

— Passez-moi cet appel dans la bibliothèque, demanda-t-il à Elko Krisantem. Je vous rejoins, ajouta-t-il à l'intention de Dolores Von Blankenberg.

*

* *

— Allô, ici Malko Linge, annonça Malko en prenant l'écouteur.

Il y eut quelques instants de silence, puis une voix d'homme dit en allemand avec un fort accent :

- Merci de m'avoir répondu.
- Qui êtes-vous ?
- Appelez-moi Dilan. J'appartiens au PKK et j'y occupe un poste important. Je fais partie du Comité central européen [23].
- Comment avez-vous eu mon numéro de téléphone ?
- Je l'ai trouvé dans les carnets de Jamal Talanbani. Vous le lui aviez donné, il y avait même votre carte.
- Cela était vrai. Ce n'était donc pas un farceur.
- C'est lui qui vous a demandé de m'appeler ?
- Non, non, affirma aussitôt l'inconnu. Au contraire, il ne faut *surtout* pas qu'il soit au courant de cet appel. Je risque ma vie.
- Mais *pourquoi* m'appelez-vous ?
- Un court silence, puis Dilan continua :
- Je sais pour qui vous travaillez. Cela intéressera sûrement ceux qui vous emploient de m'entendre.
- Pourquoi ne pas vous adresser directement à eux, dans ce cas ?
- L'homme eut un rire bref.
- C'est compliqué. On ne me croirait probablement pas. Vous, je sais qui vous êtes.
- Bien, fit Malko. Qu'avez-vous à me dire ?
- Il tourna la tête en entendant la porte s'ouvrir.
- Dolores Von Blankenberg venait de pénétrer dans la pièce, arborant un sourire timide. De nouveau, Malko ne vit que sa bouche. Elle contourna la table basse et s'approcha si près de Malko qu'il sentit son parfum. Comme s'ils s'étaient toujours connus, la mousseline effleura le smoking de Malko.
- Vous aviez dit qu'on commencerait par la bibliothèque, souffla-t-elle. Je m'ennuyais dans la salle à manger.
- Côté salope, elle méritait cinq étoiles. Ses yeux dans les siens, la tête un peu rejetée en arrière, elle commença tranquillement à se frotter à lui, sans souci du téléphone.
- Dites-moi ce que vous attendez de moi, dit Malko qui avait du mal à se concentrer.
- Pas par téléphone. Je voudrais vous rencontrer.
- Je ne vous rencontrerai pas si j'ignore qui vous êtes, répliqua Malko. J'ignore ce que vous voulez et je vais raccrocher.
- Attendez !
- Quelque chose dans l'exclamation empêcha Malko de raccrocher.
- Dolores, comme si de rien n'était, continuait à se frotter lentement à lui, avec un sourire carnassier. D'un geste délicat, elle posa une main à plat, juste sous la ceinture du smoking, comme pour apprivoiser son érection naissante. Comme s'ils étaient seuls au monde.
- Dépêchez-vous, lança Malko à son étrange interlocuteur.
- Il avait hâte de s'occuper vraiment de cette étincelante salope.

— Pourquoi devrais-je vous rencontrer ?

— C'est important pour *vous*, dit le mystérieux Dilan, mais si mes amis apprennent que je vous parle, je suis mort.

Malko réprima un petit sursaut. Dolores Von Blankenberg venait de faire glisser le zip de son pantalon de smoking. Une main fureteuse s'insinua dans l'entrebâillement, puis sous le slip et, d'un coup de poignet digne d'un joueur de bonneteau, fit jaillir à l'air libre un membre déjà dressé. Visiblement, la conversation de Malko ne passionnait pas Dolores. Celle-ci se mit à le manueliser d'un mouvement ample et lent, ses yeux toujours dans les siens. Malko sentait son cerveau bouillir. Sans Dolores, il n'aurait peut-être pas donné rendez-vous à ce mystérieux Dilan. Mais là, une brusque pulsion sexuelle commençait à prendre le dessus sur tout le reste.

— Bien, dit-il, où puis-je vous rencontrer ?

— À Bruxelles, fit Dilan. J'y serai demain, pour une semaine.

— Où puis-je vous joindre ?

— Je vous joindrai et je vous donnerai un rendez-vous. J'ai aussi votre numéro de portable, s'il n'a pas changé.

Malko retint un grognement. La caresse de Dolores était en train de l'amener au plaisir.

— Très bien, je vais parler à qui de droit de votre coup de fil. Rappelez-moi dans quarante-huit heures.

— Il s'agit d'une affaire urgente, souligna le Kurde.

À peine eut-il raccroché que la bouche épaisse de Dolores Von Blankenberg s'écrasa sur celle de Malko. Pendant quelques instants, il profita de la langue agile qui s'enroulait autour de la sienne, puis ses mains descendirent, explorant le corps de sa partenaire, les seins gonflés aux pointes dressées, le ventre plat. Elle lui écarta vivement la main comme il descendait plus bas.

— Non, souffla-t-elle, détachant sa bouche de la sienne, aujourd'hui, je suis cassée.

Cependant, elle continuait à le caresser de plus en plus vite, avec l'intention affichée de le faire jouir. Certes, ce n'était pas désagréable, mais Malko, à quelques secondes de l'explosion, ne l'entendait pas de cette oreille.

D'une main ferme, il s'écarta, saisit la nuque de la *Gräfin* pour l'incliner vers sa virilité. Dolores résista.

— Non ! Une autre fois.

Malko n'avait plus qu'une idée : goûter à cette fabuleuse bouche. Tenant toujours Dolores par la nuque, il se laissa tomber dans le profond canapé en soie cramoisie de Claude Dalle, entraînant la jeune femme avec lui. Elle voulut l'embrasser et il détourna la tête. Il y eut quelques secondes de lutte indécise. Un éclair noir passa dans les yeux de la *Gräfin*.

— Vous n'allez pas me forcer ! souffla-t-elle, je vous prenais pour un gentleman.

— Ça dépend des jours, répliqua Malko.

Son désir faisait craquer le vernis de la civilisation... De toutes ses forces, il abaissa la tête de Dolores vers son sexe tendu. Lorsque les grosses lèvres rouges l'effleurèrent enfin, la sensation fut si exquise qu'il faillit exploser sur-le-champ. Pendant quelques fractions de seconde, il se heurta au barrage des dents. Puis, Dolores cessa brutalement de résister. Les lèvres charnues l'enserrèrent, la langue s'enroula autour de lui, et d'une seule aspiration, Dolores enfonça le sexe raide jusqu'au fond de sa gorge.

Malko faillit décoller du canapé. Dolores Von Blankenberg, domptée, donnait le meilleur d'elle-même, aspirant sa sève comme une véritable voleuse de santé. Cela ne dura, hélas, pas longtemps. Malko se sentit partir et hurla comme une bête, secoué d'un spasme sublime, sa goule accrochée à lui...

Quand elle s'arracha de lui et se redressa, il croisa le regard réprobateur de ses yeux noirs.

— On ne m'avait encore jamais forcée à faire cela ! fit-elle. Vous êtes un sauvage.

— Il ne faut pas avoir une bouche pareille, se défendit Malko.

Un coup léger fut frappé à la porte de la bibliothèque et la voix d'Elko Krisantem demanda :

— Vous avez appelé, *Sie Hoheit* !

— Non, non, tout va bien, affirma Malko.

— Dites-lui de m'apporter un peu de ce délicieux cognac, souffla Dolores.

— Elko, apportez-moi un peu d'Otard XO, lança Malko.

Au léger silence qui s'écoula avant le « *Jawohl, Sie Hoheit* », Malko comprit que le Turc avait deviné la présence de Dolores.

La jeune *Gräfin* entreprit de repeindre sa bouche. Sans rancune apparente. Sa recette : un cognac, une fellation, un cognac, devait sûrement être une recette de beauté. Elle se leva, lissa son fourreau et lui adressa un sourire mondain, comme s'il ne venait pas de jouir dans sa bouche quelques instants plus tôt.

— Sale égoïste ! Vous vous êtes conduit comme un mufle.

Malko se pencha sur sa main et la baisa.

— Ce n'était qu'une faiblesse passagère, affirma-t-il. Pourquoi ne dînerions-nous pas dans quelques jours au *Sacher* !

On frappa à la porte et Elko Krisantem entra, portant un plateau en argent avec un verre de cognac. Dolores le prit, le leva et dit.

— À bientôt, au *Sacher* !

Elle sortit de la pièce, son verre d'Otard XO à la main.

Demeuré seul, Malko repensa à l'étrange appel. Pourquoi un

membre du PKK voulait-il le rencontrer à tout prix, lui, agent de la CIA ?

CHAPITRE IV

— La moitié des Kurdes du PKK s'appellent Dilan, annonça James Whale, le chef de station de la CIA à Vienne. Cela peut être un prénom masculin, un prénom féminin ou un pseudo... De toute façon, tous les membres importants du PKK utilisent des pseudos et changent d'identité comme de chemise. Pour les identifier de façon certaine, il n'y a que les photos ou les empreintes.

— Dans ce cas, qui peut être ce Dilan ? demanda Malko.

On était lundi matin. Dès la première heure, Malko avait appelé la station de la CIA de Vienne.

— Dans la mesure où il connaît votre relation avec Talanbani, il doit occuper un poste relativement important à Berlin.

— Il pourrait vraiment être membre du Comité central européen ?

— Oui. Ils sont une quarantaine.

— Vous n'avez donc aucune idée de la raison pour laquelle ce Dilan m'a appelé ?

— Aucune. Ils font beaucoup de lobbying politique en Europe, tout en maintenant la pression sur l'armée turque au Kurdistan. Ils sont très bien organisés et voyagent beaucoup. Donc, je pense qu'il faut que vous alliez au contact. Avec une grande prudence. Le PKK est notre adversaire.

— Où se trouve Abdullah Ocalan ?

— À Saint-Petersbourg, pour le moment. Nous faisons au mieux pour le faire expulser de Russie, mais ce n'est pas évident. Attendez. Peut-être que ce Dilan ne vous donnera pas signe de vie.

Malko raccrocha, plutôt déçu : il avait affaire à un fantôme. Il avait plus hâte de retrouver Dolores Von Blankenberg que le mystérieux Kurde. Alexandra, qui avait reparu en fin de soirée, ne semblait pas s'être aperçue de son bref tête-à-tête, si on peut dire, avec la pulpeuse *Gräfin*. Elle n'avait posé aucune question, ce qui était éminemment suspect.

*

* *

Malko allait se lever de table, le lendemain mardi, lorsque Elko Krisantem surgit, un téléphone sans fil à la main.

— C'est le monsieur de l'autre soir, annonça-t-il.

— Vous êtes Dilan ? demanda Malko en prenant l'appareil.

— Oui, c'est moi, répondit son interlocuteur. Je vous appelle

comme convenu. Acceptez-vous de me rencontrer ?

— Où ?

— À Bruxelles.

— Si vous voulez.

— Vous avez mis vos... amis au courant ?

— Oui. Ils se demandent qui vous êtes.

— Vous le saurez. Pouvez-vous être à Bruxelles demain ? Je vous attendrai à deux heures, dans un sushi-bar, au 96 de l'avenue Louise.

— J'y serai, promet Malko. Mais comment allons-nous nous reconnaître ?

— Je vous reconnaitrai, affirma Dilan. Mais en cas de doute, ayez le *New York Herald Tribune* à la main. À demain.

Après avoir raccroché, Malko appela immédiatement la station de la CIA à Vienne. Une rencontre comme celle-là, cela se préparait.

*

* *

Un fin crachin tombait sur Bruxelles, rendant la ville encore plus triste et ralentissant la circulation.

Malko fit arrêter le taxi en face du 40 de l'avenue Louise. Il était en avance, arrivant directement de l'aéroport. Prévenue, la station de la CIA de Bruxelles avait organisé une discrète surveillance de l'endroit où il avait rendez-vous. Des agents de la CIA dont il ignorait tout. Il partit à pied, longeant des travaux le long de la contre-allée. Cinq minutes plus tard, il arrivait au sushibar, un peu en contrebas de l'avenue. Il observa quelques instants l'établissement à travers les vitrines. Il était vide, à part deux femmes seules. Une sorte de self-service. Il entra et une blonde longiligne et fade quitta la caisse pour l'installer à une petite table, en face d'un bol de riz et d'un saké. Il alla se servir de quelques sushis dans les vitrines réfrigérées et posa son *Herald Tribune* bien en évidence sur la table. À deux heures pile, un homme poussa la porte et inspecta la salle du regard. Taille moyenne, des cheveux très noirs rejetés en arrière, plutôt mal habillé, des épaules larges, un visage régulier, un peu passe-partout. Il se dirigea ensuite sans hésiter vers Malko et s'assit en face de lui.

— Bonjour, dit-il, je suis Dilan.

Malko l'observa attentivement. Il paraissait intelligent, concentré, il avait des mains d'intellectuel. Il sortit de sa poche un paquet de Gauloises blondes et en alluma une.

— Pourquoi vouliez-vous me rencontrer ? demanda Malko.

Le Kurde tira une bouffée de sa cigarette et dit d'une voix lasse :

— C'est une longue histoire. Il va falloir me croire sur parole.

— Dilan n'est pas votre vrai nom.

— Non, fit en souriant son interlocuteur. C'est un pseudo que

beaucoup chez nous utilisent. Vous connaîtrez mon véritable nom plus tard. Laissez-moi vous raconter mon histoire.

— Je vous en prie, dit Malko.

— J'appartiens au PKK depuis une douzaine d'années. Je fais, depuis trois ans, partie du Comité central européen. La commission financière. J'avais un frère, plus jeune que moi, qui avait aussi rejoint le PKK, un peu à cause de moi. L'année dernière, en septembre, mon frère se trouvait à Damas, avec Abdullah Ocalan. Comme il parlait plusieurs langues, il travaillait à son secrétariat particulier... Un jour, je me trouvais alors à Berlin, j'ai été appelé d'urgence à Damas. En arrivant, j'ai découvert une histoire horrible. D'après le service de sécurité interne du PKK, mon frère était coupable d'avoir participé à un attentat contre Abdullah Ocalan.

— Quel genre d'attentat ?

— Une voiture piégée offerte au président par un sympathisant. Elle a explosé alors qu'Ocalan aurait dû se trouver dedans. Bien entendu, on soupçonnait le MIT turc, mais il fallait qu'il ait eu un relais au sein du parti. Quand je suis arrivé, j'ai découvert mon frère déjà horriblement torturé.

Sa voix se brisa, puis il reprit son récit que Malko écouta, révolté par les scènes d'horreur qu'il décrivait et la cruauté des membres du service de sécurité du PKK. Dilan parlait d'une voix monocorde, les yeux baissés, tirant à petits coups sur sa Gauloise blonde. Jusqu'à la scène finale, le meurtre atroce de son frère par lui-même.

— Pourquoi avez-vous commis ce geste horrible ? interrogea Malko.

Dilan releva la tête.

— Je n'avais pas le choix. Si j'avais hésité, cette femme, Evin, m'aurait abattu avant d'exécuter mon frère de la même façon.

— Abdullah Ocalan a approuvé cette exécution sauvage ? demanda Malko.

— Il m'a reçu avant que je reparte pour Berlin. En compagnie d'Evin. Il m'a dit qu'il était désolé pour moi, mais que c'était la guerre. Que mon frère était coupable, qu'il ne pouvait pas lui pardonner. Que sa faute ne changerait pas ma position au sein du mouvement, puisque j'avais eu une attitude correcte.

Curieuse notion d'une attitude « correcte » : émasculer mortellement son propre frère...

Dilan alluma une nouvelle Gauloise blonde et continua son récit :

— J'ai dû rédiger un long rapport sur mon frère et je suis retourné à Berlin.

— Votre frère était-il coupable ?

Il s'écoula plusieurs secondes avant que Dilan ne réponde :

— Non, je ne crois pas.

— Pourquoi s'est-on acharné sur lui, dans ce cas ?

Nouveau silence.

— J'ai mis pas mal de temps à avoir une explication, dit Dilan. Le temps que les langues se délient. Mon frère avait eu une aventure avec une des maîtresses d'Ocalan, une certaine Gülizer. Il avait été surpris par cette Evin, qui lui en a voulu à mort, et a monté cette manip contre lui après cet attentat bien réel.

— Mais Ocalan ? Il n'était pas au courant ?

Dilan leva sur lui un regard plein de tristesse.

— Je l'ignore. A-t-il été abusé par Evin ? Ou a-t-il voulu se venger de mon frère à cause de cette histoire ? Lui seul le sait. Mais, dans tous les cas, le rôle d'un chef, c'est d'être lucide et de ne pas laisser condamner un innocent.

Malko respecta son silence quelques instants avant de demander :

— Je comprends que vous soyez bouleversé par cette histoire, mais pourquoi avoir voulu me rencontrer ?

Dilan ne répondit pas directement :

— Beaucoup d'événements se sont passés depuis la mort de mon frère. Comme vous le savez, Abdullah Ocalan a été obligé de quitter la Syrie quelques semaines plus tard. Il n'a jamais, depuis, retrouvé une base fixe.

— Je sais, dit Malko, selon nos sources, il se trouve en Russie.

— Exact. Mais il doit en partir d'ici trois jours.

Il laissa à Malko le temps de digérer cette information en jouant avec son paquet de Gauloises blondes, le regard baissé. Malko se demandait où il voulait en venir. La CIA était-elle au courant de ce départ ?

— Comment le savez-vous ? interrogea-t-il.

Dilan lui adressa un faible sourire.

— Je suis chargé d'organiser son accueil là où il se rend.

— Qui est au courant ?

— En principe, personne, sauf quelques membres du comité central.

— Et où va-t-il ?

Malko commençait à mordre à l'histoire. Ou il s'agissait d'une manip très vicieuse, ou il était sur une affaire de la plus haute importance.

— Avant de vous le révéler, enchaîna Dilan, j'ai besoin d'être absolument *certain* que vous ne révélez mon rôle à personne. J'ai encore de la famille au Kurdistan turc. Même si on apprend seulement que je vous ai contacté, ils seront tous exécutés.

Malko commençait à comprendre.

— Vous voulez nous vendre Abdullah Ocalan ? dit-il.

— Pas vous le vendre, corrigea Dilan, vous le donner.

Comme s'il mesurait la gravité de ce qu'il venait de dire, il prit le Zippo armorié de Malko posé sur la table et alluma avec une nouvelle Gauloise blonde.

— Chez nous, cela s'appelle le prix du sang, dit-il d'une voix lente et grave. Jusqu'à ma mort, je reverrai mon frère pendu comme un animal dans cette cellule. Et je sens encore la résistance de sa chair lorsque je l'ai mutilé. L'homme qui l'a condamné à mort, c'est Ocalan. Je veux seulement le venger. Je sais que les Turcs donneraient n'importe quoi pour le capturer. Vous êtes amis des Turcs et vous ne l'aimez pas non plus.

Malko réfléchissait à toute vitesse : il ne s'attendait pas à cette proposition. Trop belle, à première vue.

— Mais en quoi pouvez-vous *vraiment* nous aider ? insista-t-il.

Le Kurde lui adressa un sourire plein d'ironie.

— Ne jouez pas les naïfs. Vous savez très bien qu'aucun pays européen n'osera livrer Ocalan directement aux Turcs à cause des représailles possibles du PKK. Vous ne pourrez le capturer qu'au moyen d'une opération clandestine. Comme les Français ont fait avec Carlos, au Soudan. Je suis prêt à vous aider à lui tendre un piège.

Malko demeura silencieux. Il n'avait pas en face de lui un traître ordinaire. Dilan lui faisait plutôt bonne impression. Il avait le regard franc et ce qu'il disait tenait debout. Les Kurdes étaient des gens pleins de fierté qui cultivaient la vengeance comme d'autres les tomates. Sa motivation était crédible. Mais avait-on vraiment besoin de lui ? Comme s'il avait lu dans ses pensées, le Kurde précisa aussitôt :

— Ocalan n'est pas seul. Il est d'abord soutenu par toute l'organisation. Par des gens qui lui sont dévoués, comme Evin. Ils ont de l'argent, des bureaux dans toutes les villes d'Europe et une équipe de protection rapprochée. Si vous ne savez pas ce qu'il prépare, vous ne l'aurez jamais. C'est en cela que je peux vous aider.

Malko réfléchissait. La proposition du Kurde était d'autant plus tentante qu'il ne demandait rien...

— Où Ocalan veut-il se rendre ? finit-il par dire.

Le Kurde répondit sans hésiter :

— Je suis allé le voir à Moscou. Il m'a dit qu'il avait deux options. Soit trouver un pays d'accueil en Europe, soit retourner combattre dans les montagnes du Kurdistan. Il préférerait rester en Europe...

On le comprenait.

L'homme qui se faisait appeler Dilan regarda la montre qu'il portait au poignet droit, une vieille Breitling Navytimer.

— Je dois y aller, dit-il. Je vous recontacterai bientôt. Vous me direz si vous acceptez ma collaboration.

— Moi, je ne peux pas vous joindre.

— Non, c'est trop dangereux. Je vais sortir le premier. Attendez un

peu.

Ils se séparèrent sans même une poignée de mains. Malko laissa s'écouler cinq minutes et repartit vers le centre à la recherche d'un taxi. Espérant que la station de la CIA de Bruxelles avait bien couvert le rendez-vous.

*
* *

Malko, en pénétrant dans le bureau de James Whale, le chef de station de la CIA à Vienne, fut accueilli chaleureusement par l'Américain. Avec son collier de barbe et son air dégingandé, celui-ci ressemblait à un guérillero des années cinquante. Il écrasa les phalanges de Malko avec un sourire radieux.

— *Well done ! Well done !* [24]

Malko remarqua alors un second personnage, enfoncé dans un fauteuil. Trapu, un peu chauve, le nez retroussé. James Whale le présenta aussitôt :

— William Morris, de notre station d'Ankara. Il est venu exprès pour vous rencontrer. Café ?

— Café, dit Malko, résigné.

Les Américains savaient envoyer des gens sur la Lune mais étaient incapables de faire du bon café. Deux jours s'étaient écoulés depuis son retour de Bruxelles et il avait reçu la veille au soir un fax lui demandant de passer voir James Whale. Ce qui lui permettait de déjeuner avec Dolores Von Blankenberg et de reprendre leur brève idylle là il l'avait laissée.

— Nous avons identifié votre « Dilan », annonça triomphalement James Whale. Grâce aux photos prises par notre équipe à Bruxelles. En vous quittant, il est parti à pied jusqu'au 52 de l'avenue Louise. C'est le siège de plusieurs organisations kurdes. D'abord, le gouvernement kurde en exil, puis l'ARGK – Front de Libération du Kurdistan –, la vitrine légale du PKK ; et enfin, c'est aussi la permanence du PKK.

— Alors, qui est-il ?

— Il s'appelle en réalité Kendal Gündé Sani. C'est-à-dire Kendal du village de Sani. Chez les Kurdes, les noms n'existent pas. Ils utilisent les prénoms, suivis du village d'origine, sauf ceux qui sont « turquisés ». Ce qui ne nous facilite pas la tâche... Donc, Kendal, que nous connaissons depuis longtemps, fait bien partie du Comité central européen du PKK. Nous ne savons pas son rôle exact, mais il se déplace beaucoup. Il se trouvait à plusieurs reprises à Damas avec Ocalan, puis il l'a rejoint à Rome à la fin de l'année dernière. Il possède un passeport belge, ce qui lui permet de circuler facilement. C'est un politique, pas un activiste, et il fait partie de ce qu'on peut appeler le « premier cercle » d'Ocalan.

De plus en plus étonnant.

— Et l'histoire de son frère ?

L'Américain eut un sourire embarrassé.

— Là, nous entrons dans une zone « grise ». Il a été impossible de vérifier cette histoire. Son frère, s'il a existé, n'a jamais été repéré par nos services. Pas assez important. En plus, nous ignorons même son prénom. C'est donc possible, mais invérifiable.

— Et cette histoire d'attentat ?

James Whale se tourna vers William Morris, l'homme d'Ankara. Ce dernier alluma un cigarillo noirâtre avec un Zippo qu'il remit prestement dans son holster de cuir et se tourna vers Malko.

— Commençons par ce que nous *savons*. Le 2 octobre 1998, il y a bien eu une tentative d'attentat contre Abdullah Ocalan, au moyen d'une Mercedes piégée, offerte par le concessionnaire Mercedes de Damas au président du PKK. Nous avons même la photo de la voiture.

— C'était un coup des Turcs ? avança Malko.

William Morris hocha la tête.

— C'est là que ça se gâte. Mes homologues du MIT me jurent qu'ils ne sont pour rien dans cet attentat. Et qu'à l'époque, ils n'avaient pas pénétré l'entourage d'Ocalan à Damas. Donc, le supposé frère de Kendal n'était en aucun cas leur agent.

— Kendal n'en était pas certain, remarqua Malko. Il pense même le contraire. Mais si ce n'est pas le MIT qui a commis cet attentat, qui cela peut-il être ?

— Bonne question ! sourit William Morris. Bien sûr, je ne les crois pas incapables de me mentir, mais je ne vois pas pourquoi ils le feraient. Cela laisse peu de possibilités. Un mouvement kurde d'extrême-gauche rival d'Ocalan, comme Delsol, mais ils n'ont pas assez de moyens. Une histoire intérieure au PKK ? Peu plausible également. Ou alors un « message » des Syriens pour lui faire comprendre qu'il n'était plus *persona grata* à Damas. C'est l'hypothèse que je privilégierais. Mais impossible à vérifier.

— Tout cela est bien bizarre, conclut Malko. Si ce Kendal est en train de me tendre un piège, je ne vois pas lequel.

William Morris lâcha une bouffée fétide de son cigarillo.

— Il peut aussi dire la vérité, remarqua-t-il. Aucun des éléments recueillis ne prouve que son histoire est fausse. Simplement invérifiable. Et il y a en tout cas une information exacte : les Russes s'apprêtent bien à expulser Ocalan... À ce propos, il y a aussi un élément qui pourrait conforter l'histoire de Kendal. À Moscou, Ocalan se trouve en compagnie d'une de ses « groupies », Gülizer. Une jolie blonde avec de gros seins, militante du PKK. C'est sa favorite actuelle...

— Sa favorite ? répéta Malko légèrement étonné, car il ne s'était

jamais penché sur la vie sexuelle du président du PKK.

William Morris eut un sourire vaguement égrillard.

— Comme le colonel Khadafi, Ocalan aime à s'entourer de femmes. Sous les étiquettes de gardes du corps, secrétaires, interprètes ou assistantes. Ce qui ne trompe personne : c'est simplement son harem. Il paraît que les militantes se disputent l'honneur d'être à ses côtés. Des filles jeunes, entre vingt et trente ans. Il y en a parfois deux ou trois en même temps. Comme il est célibataire, cela ne choque personne. Et puis, le PKK n'est pas un parti islamiste...

— Et cette Evin, dont Kendal m'a parlé ?

— Ah ça, c'est autre chose ! On pense qu'elle a été aussi la maîtresse d'Ocalan, mais elle a des fonctions très importantes. À la fois conseillère politique et responsable de la *campanya*, la collecte de fonds du PKK auprès des Kurdes. C'est une dure, à la réputation de férocité bien établie. Elle a combattu dans les montagnes et dispose maintenant d'un passeport allemand. Elle aussi voyage beaucoup, mais passe le plus clair de son temps en Allemagne.

Un ange passa, dans un froufrou de rubans. Malko ne s'attendait pas à trouver un environnement style *Playboy* chez un farouche combattant de la liberté marxiste-léniniste. Décidément, on ne pouvait plus se fier à personne... Il jeta un regard discret à sa Breitling Crosswind Special. Cela serait mal élevé de faire attendre Dolores Von Blankenberg.

— Alors, que dois-je faire ? dit-il. Je laisse tomber ?

William Morris sursauta comme si un scorpion l'avait piqué.

— Vous n'y pensez pas ! Les Turcs sont excités comme des bêtes. Même s'il n'y a qu'une chance sur mille que ce Kendal veuille nous aider à attraper Ocalan, il faut la courir.

Même si les neuf cent quatre-vingt-dix-neuf autres chances impliquaient un piège bien vicieux pour lui, se dit *in petto* Malko. Aux yeux de la CIA, seuls les morts américains étaient de vrais morts...

Il se leva.

— Parfait, conclut-il, j'attends donc l'appel de Kendal.

— Vous voulez déjeuner avec nous ? proposa James Whale.

— Désolé, j'ai déjà un engagement, s'excusa Malko. Une autre fois, avec plaisir.

— Je pense que nous sommes appelés à nous revoir, souligna William Morris d'un ton lourd de sous-entendus. Si vous aidez les Turcs à mettre Abdullah Ocalan hors d'état de nuire, ils vous en auront une éternelle reconnaissance.

Pourvu que ce ne soit pas à titre posthume.

Malko trouva Dolores Von Blankenberg installée à une table du *Sacher* en tête à tête avec une bouteille de Taittinger Comtes de Champagne déjà bien entamée. La sagesse de son tailleur gris à la jupe si serrée qu'elle pouvait à peine croiser ses jambes gainées de bas assortis contrastait avec la sensualité de ses traits. Ses cheveux aile de corbeau tirés disparaissaient sous un petit chapeau orné d'une voilette très 1900, s'arrêtant juste au-dessus de l'énorme bouche rouge. Malko s'inclina.

— *Ich küsse ihre Hand, Gräfin !* [25]

Dolores lui adressa un regard brûlant à travers la voilette.

— Je me suis déguisée en courtisane 1900, dit-elle. Vous aimez ?

— Beaucoup, affirma Malko en posant la main sur une cuisse gainée de gris.

Il sentait la bosse de la jarretelle sous le tissu. Instantanément, les Kurdes, les Turcs, Abdullah Ocalan et la CIA s'envolèrent sur un petit nuage rose.

— J'espère qu'aujourd'hui, nous ne serons pas dérangés par le téléphone, remarqua perfidement la jeune *Gräfin* en sortant une cigarette d'un étui en or guilloché.

Malko la lui alluma aussitôt avec son Zippo à ses armes. Dolores souffla doucement la fumée.

— Vous m'invitez à déjeuner avant ? demanda-t-elle espièglement.

*
* *

La sonnerie du portable de Malko s'entendait à peine dans la chambre tapissée d'épais velours rouge du *Sacher*. Dolores, qui n'avait conservé que sa voilette, ses bas et ses escarpins, eut un sourire féroce.

— Si tu réponds, *jamais* je ne rebaiserais avec toi !

Malko se dit que c'était une promesse qui n'engageait qu'elle-même et plongea vers le portable. Dolores essaya de l'empêcher de le prendre, renversant au passage un petit plateau d'argent et deux verres contenant encore quelques gouttes d'Otard XO. Ses griffes se plantèrent dans le dos de Malko, déjà bien abîmé par de longues traînées rouges.

— Salaud ! Mufle !

Impavide, Malko appuya sur la touche « Yes » et dit « allô ».

— C'est moi, annonça la voix de Dilan-Kendal. Vous êtes prêt à vous déplacer ?

— Oui.

— Alors, soyez à Athènes demain. Je vous rappellerai vers six heures.

La communication fut coupée. Malko se dit que la récréation était terminée. Dieu sait dans quelle manip il allait plonger à Athènes !

CHAPITRE V

Le hall de l'*Intercontinental* d'Athènes avait le calme et la tristesse d'un cimetière de campagne sous la pluie. Du marbre, de la clim, inutile en ce printemps précoce, des Japonais et les inévitables bijoutiers grecs de la galerie marchande où les pulpeuses vendeuses locales racolaient les clients quasiment parqués dans leurs chambres.

Le portable de Malko sonna alors qu'il était encore à la réception. Le vol de Vienne avait eu du retard. Elko Krisantem inspectait le hall d'un oeil soupçonneux comme si un ennemi était caché derrière chaque fauteuil. La plupart des Kurdes parlant turc, Malko s'était dit que sa présence ne pouvait être que bénéfique. À cause des portiques magnétiques, le Turc n'avait pu emporter son vieil Astra, se contentant de son très efficace lacet qui s'était déjà resserré autour de pas mal de cous de malfaisants. Il était fou de joie de reprendre du service dans son ancien métier : tueur. Malko appuya sur la touche « Yes » du portable.

— Oui ?

— Vous êtes arrivé ? demanda Dilan-Kendal.

La voix du Kurde était tendue, presque angoissée.

— Oui, le rassura Malko, je suis à l'*Intercontinental*.

— Pouvez-vous me retrouver dans une heure au pub *Jackson* ? Au coin de la rue Kanari et de la rue Miliani. Juste avant la place Kolonaki.

— Sans problème, affirma Malko.

À peine dans sa chambre, il se rua sur le téléphone. D'abord appeler le chef de station de la CIA, Chuck Logan, qu'il avait déjà croisé dans le passé. Sa Breitling Crosswind Special indiquait quatre heures, ce qui lui laissait de la marge. L'Américain, appelé sur sa ligne directe, répondit aussitôt. Malko lui annonça son arrivée. Sans donner de nom, évidemment.

— Venez demain matin à neuf heures, proposa Chuck Logan. Utilisez l'entrée de la rue Lachitos, c'est plus discret.

L'ambassade américaine abritant les bureaux de la CIA était un énorme complexe sur l'avenue Vassilissis-Sofias, en plein coeur d'Athènes, défendu par une nuée de Marines et de hautes grilles noires.

— J'y serai, promit Malko.

Il sentait son interlocuteur griller d'impatience de le voir. L'Américain ne put s'empêcher d'ajouter :

— Si votre information est exacte, ça vaut de l'or.

— Pourvu que l'or ne se change pas en plomb, répliqua Malko, prudent.

*
* *

Kendal regarda les murs impersonnels de sa chambre du *Holiday Inn*, le coeur rempli de tristesse. Il ne s'était jamais remis de la mort atroce de son frère cadet et traînait depuis une mélancolie tenace. Ce n'est que récemment qu'il avait entrevu la possibilité de se venger. Depuis, il ne pensait plus qu'à cela. À ces yeux, c'était le « serok » le vrai responsable. Tout le mal qu'il pourrait lui faire ne lui rendrait pas son frère. Mais, chez les Kurdes, la vengeance était une obligation sacrée... Il sortit de son attaché-case une épaisse enveloppe de papier Kraft pour la descendre au coffre de l'hôtel. Elle contenait dix mille dollars en billets de cent. La somme que le PKK lui avait remise pour Abdullah Ocalan. Si le besoin s'en faisait sentir, il en aurait plus. Le PKK était riche.

Il sortit de sa chambre, sachant qu'il s'engageait désormais dans un processus qui pouvait lui coûter la vie. Si une femme comme Evin découvrait son rôle, elle lui crèverait les yeux avant de l'égorger.

Après avoir mis l'argent en sûreté, il gagna la rue Mihalakopoulou où il y avait des taxis. Il se trouvait à vingt minutes de son rendez-vous. Il n'avait aucune arme, sauf son portable. Une arme qui pouvait causer de terribles dégâts.

Il se fit déposer place Kolonaki et redescendit à pied la rue Kanari. Le *Jackson Pub* se trouvait juste à l'entrée de la rue Miliani, une voie piétonne et animée bordée de nombreux bistrots, dans le quartier le plus sympa d'Athènes, loin des sinistres trolley-bus verdâtres qui se traînaient dans les rues polluées de la capitale grecque.

La terrasse du *Jackson Pub* grouillait de monde et il eut du mal à trouver une table. En dépit de la température clémente, des rampes de brûleurs à gaz rôtissaient consciencieusement les consommateurs. Les Grecs étaient frileux. Il regarda sans s'y intéresser vraiment les filles bruyantes et sexy qui pullulaient, seules ou accompagnées. Essayant par habitude de repérer qui, dans cette foule joyeuse, pouvait représenter un danger pour lui.

Le siège athénien du PKK se trouvait à environ deux kilomètres de là, ironie du sort, tout à côté du *Hilton*... Mais ce quartier de Kolonaki était trop élégant et trop cher pour les militants kurdes. Kendal avait peu de chances de faire de mauvaises rencontres. Il sortit son paquet de Gauloises blondes et en alluma une, après avoir commandé un ouzo. Chaque contact avec l'agent de la CIA représentait un danger mortel. Mais Kendal n'osait pas se servir du téléphone pour transmettre des informations aussi secrètes. Il vit soudain un homme

blond s'arrêter devant la terrasse du *Jackson Pub*, examiner les tables. C'était celui qu'il attendait. Il en fut à la fois soulagé et angoissé. À partir de maintenant, il ne pouvait plus reculer.

*
* *

— Abdullah Ocalan arrivera demain soir à Athènes, annonça Kendal. Il est accompagné d'un grec, Milos Lambrou, de Gülizer, la jeune femme qui se trouvait avec lui à Damas, et de deux gardes du corps. Gülizer voyage avec de faux papiers allemands au nom de Berivan Gogor. Un des gardes, Ayas Ibrahim, a un passeport suédois, l'autre un passeport chypriote au nom d'Aristote Arestodou. Le vol doit se poser à dix-huit heures à l'aéroport ouest, celui utilisé par Olympic et les vols privés.

Il avait parlé d'un trait, ses paroles noyées dans le brouhaha ambiant. Comme soulagé, il vida d'un trait son ouzo sans eau. Malko essaya de demeurer impassible. C'était trop beau. Comment les autorités grecques et américaines pouvaient-elles ne pas être au courant ?

— Qui est averti de cette arrivée ? demanda-t-il.

Kendal ne baissa pas son regard.

— Très peu de gens, dit-il. Les Russes savent qu'il a quitté leur territoire mais ignorent sa destination. Le Falcon 900 qui est parti chercher Ocalan appartient à une compagnie de charters basée à Genève. D'après ce que je sais, on a communiqué un faux plan de vol aux autorités russes, avec comme destination Minsk en Biélorussie et ensuite, Amsterdam. Ils sont trop contents de se débarrasser de lui pour se poser trop de questions. Bien sûr, ils vont certainement avertir les Américains de son départ, mais c'est tout.

— Pourquoi vient-il en Grèce ?

Kendal commanda un autre ouzo avant de répondre.

— Je ne sais pas tout, mais cette opération a été montée par Evin et un vice-amiral grec à la retraite, Milos Lambrou. Un homme très remuant, qui appartient au « vieux Pasok », l'extrême-gauche de la gauche grecque. Il a déjà beaucoup aidé le PKK dans ce pays.

— Pourquoi fait-il cela ?

— Par haine des Turcs. Leurs ennemis sont automatiquement ses amis. En plus, c'est un marxiste.

— Et le gouvernement grec n'est pas au courant ?

Le Kurde secoua lentement la tête.

— Non. Ils n'accepteraient pas la présence d'Ocalan sur le territoire grec. C'est un *casus belli* pour les Turcs.

— Vous m'avez dit qu'Evin avait organisé l'opération. Elle n'est pas là ?

— Elle doit arriver demain, avant Ocalan.

Malko dut attendre qu'une brune en pantalon hyper-moulant ait fini de s'installer à côté d'eux pour poser la question suivante.

— Une fois en Grèce, que va faire Ocalan ?

— Ce n'est qu'une étape, répliqua aussitôt Kendal. D'ici, il a l'intention de partir pour Chypre. La partie grecque, bien sûr. Et ensuite, de là-bas, gagner le Kurdistan en avion privé. Afin de relancer la lutte armée contre la Turquie. Il ne croit plus à une solution politique. Mais tout repose sur le secret absolu de sa présence ici.

Malko fixa le Kurde, plutôt sceptique.

— Comment un homme comme Abdullah Ocalan peut-il débarquer *incognito* à Athènes et demeurer en Grèce sans être aussitôt repéré ?

Kendal alluma une nouvelle Gauloise blonde et adressa un sourire entendu à Malko.

— S'il est venu à Athènes, c'est que nous y comptons beaucoup d'amis. Milos Lambrou a très bien organisé son arrivée, grâce à ses relations avec le directeur de l'aviation civile. Il a raconté à celui-ci qu'il allait venir de Moscou en compagnie d'un vice-ministre de la Défense russe, pour un important *deal* d'armes. Qu'il fallait donc ouvrir la salle des VIP de l'aéroport ouest et ne pas procéder aux contrôles d'immigration habituels. De cette façon, Abdullah Ocalan va se retrouver *incognito* en Grèce.

— Combien êtes-vous à connaître ces détails ?

Kendal compta sur les doigts de sa main.

— Evin, Milos Lambrou et, maintenant, vous. Donc, vous tenez ma vie entre vos mains.

— Ensuite, que doit-il se passer une fois qu'il a franchi l'immigration ?

— Ocalan doit demeurer caché quelques jours, le temps d'organiser la suite de son voyage.

— Où ?

Le Kurde secoua la tête.

— Je l'ignore. Je ne suis même pas sûr qu'Evin le sache. À présent, c'est à vous de vous débrouiller, je vous ai donné assez d'éléments.

Il était déjà debout. Malko l'arrêta d'un mot.

— Kendal, ne partez pas encore.

Le Kurde se rassit lentement, impassible en apparence. Mais la nervosité avec laquelle il alluma une nouvelle Gauloise blonde montra la fragilité de ce calme.

— Ainsi, dit-il, vous avez découvert qui je suis...

Malko eut un sourire ironique.

— Cela vous étonne vraiment ?

Kendal secoua la tête, l'air absent.

— Bien sûr que non. Nous n'étions pas vraiment seuls à Bruxelles ?

— Non, avoua Malko.
Le Kurde eut un haussement d'épaules fataliste.
— Désormais, vous tenez ma vie entre vos mains encore plus...
— Vous savez bien que si vous avez dit la vérité, vous ne risquez rien de notre côté...

Kendal lui lança un regard aigu.

— Que voulez-vous dire ?

— Nous n'avons pas pu vérifier l'histoire de votre frère, reconnut Malko. Si elle est vraie, je comprends votre attitude. Sinon, il y a anguille sous roche.

— Je vous ai dit la vérité, répondit calmement le Kurde. Je veux venger mon frère, même si je dois y laisser la vie, c'est une question d'honneur. Or, vous êtes les seuls à pouvoir m'aider. C'est tout.

— Parfait, dit Malko. Quand sera notre prochain contact ?

De nouveau, le Kurde s'était levé.

— Quand j'aurai quelque chose à vous dire, fit-il avant de se perdre dans la foule de la rue Miliani.

*

* *

Chuck Logan accueillit Malko, sautillant maladroitement sur deux béquilles. De petite taille, les cheveux très noirs, de petits yeux enfoncés pétillant d'intelligence, il ressemblait à un lutin malicieux.

— Je me suis fêlé le col du fémur en tombant lors d'un match de tennis, annonça-t-il. C'est idiot. Alors, j'ai hâte de vous entendre !

Il se laissa tomber sur un canapé, envoyant promener ses béquilles, se versa du café. Il écouta avidement Malko et alluma une cigarette avec un Zippo Replica aux lignes anguleuses. Malko conclut son récit en suggérant :

— Il n'y a plus qu'à prévenir le gouvernement grec... Qu'ils se saisissent d'Ocalan.

Le chef de station sursauta.

— Jamais de la vie ! Vous ne connaissez pas les Grecs ! Si on les prévient, ils vont remettre Ocalan dans l'avion. C'est un gouvernement de gauche plutôt sympathisant du PKK. Sans compter tous les groupuscules d'extrême-gauche, très actifs. Les communistes et les radicaux de gauche sont encore très puissants ici. Ils disposent de nombreuses complicités dans la police et les Services. Souvenez-vous que l'on n'a jamais retrouvé les assassins de Robert Welsh.

Un drame que la CIA n'avait jamais oublié. En 1975, Robert Welsh, chef de station de la CIA à Athènes, avait été assassiné par des inconnus le soir de Noël. Peu de temps après, un groupuscule d'extrême-gauche, le « Mouvement du 17-Novembre », avait revendiqué le meurtre. Personne n'avait jamais été arrêté. Dans les

années suivantes, le « 17-Novembre » s'était attaqué à plusieurs reprises aux Américains et à des Grecs impliqués dans la dictature des colonels, qui s'était achevée en 1974. Sans qu'on parvienne jamais à identifier ses membres. Ses dernières exactions remontaient à 1997.

— Le récit de Kendal vous paraît-il plausible ? demanda Malko. Ocalan peut-il entrer incognito en Grèce ?

— Ce n'est pas impossible.

— Vous avez entendu parler de Milos Lambrou ?

— Bien sûr. C'est un excité. Ce qu'on appelle ici un « nationaliste ». Son vœu le plus cher est une guerre avec la Turquie. J'ignorais qu'il avait des contacts avec le PKK.

— Ocalan arrive demain, selon Kendal, annonça Malko. Que fait-on ?

Le chef de station réfléchit quelques instants.

— Nous avons une longueur d'avance, dit-il enfin. Sur les Grecs, les Kurdes et les Turcs. Ceux-ci, pour des raisons évidentes, ne viendront *jamais* chercher Ocalan ici. Le gouvernement grec, s'il apprend sa présence, le réexpédiera n'importe où. Donc, la seule solution est de monter une opération clandestine pour le récupérer.

— Et ensuite ?

Chuck Logan regarda Malko avec un sourire un peu tordu.

— Nous le livrerons aux Turcs. Discrètement.

Un ange passa. Voilà où menait un simple coup de téléphone. Malko se retrouvait une fois de plus embarqué dans une manip qui risquait de monter très vite en férocité. Chuck Logan renchérit :

— Il faut à tout prix éviter qu'Ocalan ne se retrouve au Kurdistan.

Malko eut un sourire crispé.

— Je suis à Athènes avec Elko Krisantem. Nous ne sommes pas armés. C'est un peu léger pour une action clandestine contre le PKK, non ?

— Bien sûr, admit l'Américain. Je vais demander des instructions à Langley. Avant tout, il faut prendre en compte Ocalan dès son arrivée et savoir où il se planque. Vous parlez grec ?

— Trois mots, avoua Malko.

— Je vais vous donner tout de suite du renfort. J'ai une « taupe » à l'EYP [26]. Un major qui nous a déjà rendu pas mal de services. Dyonisos Stavridès. Je le mets tout de suite sur le coup. Ce soir, il y a un cocktail culturel à l'ambassade, je lui dirai de venir. Venez aussi. Je vous le présenterai.

— Parfait, dit Malko en se levant.

— Attendez ! J'ai aussi une *stringer* sûre. Une journaliste grecque dont la mère est américaine. Urania Zani. Je vais lui dire de passer vous voir à votre hôtel en fin de journée. Elle vous servira de guide.

Le téléphone sonna et Chuck Logan se leva si brusquement qu'il

manqua s'étaler. Malko dut le rattraper au vol. Après avoir répondu, il se retourna vers Malko, soudain soucieux.

— Et si tout ça n'était qu'une manip de ce Kendal, un leurre ?

Malko eut un haussement d'épaules fataliste.

— On le saura très vite. Demain soir à six heures.

*

* *

— Une dame vous demande à la réception, annonça l'employé de l'*Intercontinental*.

— Je descends, dit Malko.

Depuis le matin, il s'était un peu promené dans Athènes, sous un soleil magnifique. La ville était toujours aussi laide. On avait l'impression qu'elle avait surgi du néant dans les années cinquante au pied de l'Acropole. Des cubes blanchâtres empilés les uns à côté des autres, entrecoupés de buildings de verre et d'acier trop modernes pour l'environnement. Heureusement, Malko avait déjeuné avec Elko dans un charmant bistrot de la place Kolonaki. Le Turc ne se sentait pas à l'aise chez ses ennemis héréditaires et avait regagné tout de suite l'hôtel.

Arrivé dans le hall, Malko regarda autour de lui et vit, de dos, une femme devant la boutique de Lalaounis. Des cheveux blonds, un tailleur beige et des bas violets moulant des jambes assez fortes. Instinctivement, il fut sûr que c'était celle avec qui il avait rendez-vous.

Il s'approcha.

— Vous êtes Urania Zani ?

La blonde se retourna brusquement. Elle avait des yeux bleu porcelaine, un tout petit nez retroussé au milieu d'un visage rond, une expression enfantine et beaucoup de courbes.

— Oui ! Vous...

— Je suis Malko Linge. Allons prendre un verre au bar.

De l'autre côté du hall, celui-ci était quasiment désert. Urania Zani grimpa directement sur un tabouret, découvrant généreusement ses cuisses charnues.

— Que buvez-vous ? demanda Malko.

— Un scotch, sur de la glace.

Il lui commanda un Defender « Cinq ans d'âge », et une Stolychnaïa pour lui. Urania le regardait, une lueur presque mystique dans ses étonnants yeux bleus.

— Chuck Logan m'a parlé de vous, dit-elle à voix basse, bien que le bar soit désert. Il paraît que vous avez fait des choses étonnantes... Il ne m'a pas dit pourquoi vous étiez à Athènes. Seulement que je devais faire tout ce que vous me demanderiez...

Malko ne put s'empêcher de sourire devant tant d'enthousiasme.

— Vous ne savez pas à quoi vous vous engagez...

Elle rougit et plongea le nez dans son scotch. Sa spontanéité, son air naïf et son corps charnu la rendaient finalement très désirable.

— Que puis-je faire ? demanda-t-elle.

— Je dois aller à un cocktail à l'ambassade, tout à l'heure, dit-il. Voulez-vous m'accompagner ?

Urania Zani sembla d'un coup porter tout le malheur du monde sur ses épaules rondes.

— Oh, c'est bête, je ne peux pas ! Je dois faire une interview pour Mega-TV.

— Ce n'est rien, assura Malko. Ce soir, je ne travaille pas encore. Demain. Vous avez un peu de temps.

— Tout ce que vous voulez !

Un vrai cri du coeur. Malko jeta un coup d'oeil discret à son chronographe Breitling. Il était temps de gagner l'ambassade US. Ils échangèrent leurs numéros de portable et se séparèrent dans le hall, Malko ayant sa voiture de location garée dans l'avenue Sygrou.

*

* *

Les salons de l'ambassade américaine croulaient sous les buffets somptueux. Malko salua l'ambassadeur à l'entrée et se glissa au milieu de la foule. Il trouva Chuck Logan appuyé sur ses béquilles, en tête à tête avec un verre de Defender sans glace. L'alcool pur devait ressouder les os.

— Stavridès n'est pas encore là, dit-il. Vous avez vu Urania ?

— Elle est charmante.

— Efficace aussi, compléta l'Américain. Et sûre.

— Quelle est la raison de ce cocktail ? demanda Malko.

Chuck Logan fit la moue.

— Un poète grec qui vient d'être traduit. Il était temps : il est déjà à moitié mort.

Effectivement, les projecteurs des télévisions étaient en train de cuire un vieillard voûté et minuscule aux traits ridés qui disparaissait derrière une pile de ses livres... Soudain, un homme de grande taille, un peu empâté, au visage de pâte grec, fendit la foule pour venir entourer les épaules du chef de station de la CIA.

— Mon pauvre cher ami ! Votre femme vous a battu ! dit-il avec un fort accent.

— Non, grommela l'Américain, j'ai glissé au tennis.

Malko n'avait d'yeux que pour la brune splendide qui venait de surgir dans le sillage du nouveau venu. Un visage d'une pureté étonnante, avec une grande bouche très rouge, de hautes pommettes,

une expression dédaigneuse. De longs cheveux d'un noir brillant coulaient jusqu'au creux de ses reins. Sa robe noire ras du cou était fendue très haut sur la cuisse.

— Je vous présente Clio Ikaria, ma fiancée, annonça le Grec.

Clio eut un sourire froid et demeura muette. Chuck Logan se tourna vers Malko.

— Salvas Kametero, député de la Nouvelle Démocratie [27]. Monsieur Malko Linge, un journaliste autrichien venu effectuer un reportage en Grèce.

Salvas Kametero serra chaleureusement la main de Malko, tandis que Clio Ikaria se contentait d'un signe de tête plutôt distant.

— Monsieur Logan est très gentil avec moi, dit-il en souriant. Il y a quelques mois, il m'a fait visiter le porte-avions *Theodore-Roosevelt*. C'était passionnant. Voulez-vous vous joindre à nous pour dîner après ce cocktail ?

Chuck Logan brandit une de ses béquilles.

— En sortant d'ici, je vais me coucher. Mais monsieur Linge sera sûrement très heureux de se joindre à vous.

— Je ne voudrais pas abuser, sourit Malko.

Salvas Kametero s'éloigna avec une pirouette, entraînant sa dulcinée par la main.

— Je vous retrouve ici tout à l'heure !

— Qui est-ce ? demanda Malko dès qu'il se fut perdu dans la foule.

— Une des plus grosses fortunes d'Athènes. Son père a monté un empire financier, avec entre autres la concession Mercedes pour tout le pays. Il est très américainophile et nous sert de relais dans les milieux politiques grecs, grâce à son statut de député. Allez dîner avec lui, vous passerez sûrement une bonne soirée.

— Et la ravissante jeune femme brune qui l'accompagne ?

— Première fois que je la vois. Il est toujours avec des filles superbes. Jeune, beau et riche, ce n'est pas vraiment étonnant. Tenez, pouvez-vous me rendre le service d'aller me chercher au buffet un « refuel » de Defender ? Sans glace.

*

* *

Lorsque Malko revint, son verre de scotch à la main, Chuck Logan était en grande conversation avec un homme corpulent, plutôt mal habillé, le crâne chauve, de grosses lunettes d'écaille sur un nez busqué. Comme il demeurait à l'écart par discrétion, l'Américain lui fit signe de les rejoindre, en agitant une de ses béquilles.

— Je vous ai parlé de Dyonisos Stavridès, dit-il. Le voilà et, comme d'habitude, il a bien travaillé.

Le major de l'EYP sourit modestement.

— Oh, c'était facile, dit-il dans un anglais teinté d'accent, j'ai quelques amis à l'aéroport. Il y a bien une arrivée prévue vers six heures du soir demain. Un vol privé en provenance de Minsk, en Biélorussie. Je n'ai pu avoir aucune précision sur les passagers, mais on a prévu d'ouvrir la salle des VIP, ce qui leur évitera donc les formalités de douane et d'immigration.

Chuck Logan et Malko échangèrent un regard éloquent. Tout cela recoupait parfaitement les informations de Kendal.

— Bravo ! fit chaleureusement l'Américain.

— J'ai encore obtenu une autre information, ajouta le major Stavridès. En appelant la compagnie à Genève. Il semble que cet appareil ait été charté par le député Salvas Kametero.

Le sourire s'effaça instantanément des lèvres de Chuck Logan. Quelque chose ne collait pas.

CHAPITRE VI

Chuck Logan, visiblement déstabilisé, posa son verre de scotch sur une console et lança à Dyonisos Stavridès :

— Vous êtes absolument *certain* de cette information ?

— Tout à fait, confirma le Grec. Il y a eu une méprise. La personne à qui je parlais a cru que je faisais partie du staff de Salvas Kametero. Elle m'a demandé de lui confirmer l'adresse de sa société pour lui envoyer la facture. C'est un client régulier de cette compagnie.

Du coup, Chuck Logan se retourna vers Malko.

— Vous vous souvenez de ce que je vous ai dit ! C'est une manip, un leurre. Votre informateur vous a mené en bateau.

Vexé, Malko allait reconnaître que c'était possible lorsque Dyonisos Stavridès vola involontairement à son secours.

— Cela ne me paraît pas invraisemblable, remarqua-t-il. À l'EYP, nous savons depuis longtemps que Kametero a des liens avec le PKK. Il est même allé rendre visite à Abdullah Ocalan dans la plaine de la Bekaa, il y a quelques années.

L'Américain sursauta.

— Mais pourquoi ?

Stavridès sourit.

— Kametero est un nationaliste. Féroce anti-turc. Le PKK étant l'ennemi des Turcs, il l'aide. C'est aussi simple que ça...

— Donc, vous croyez qu'il est au courant de l'arrivée d'Ocalan en Grèce ? demanda Chuck Logan, suffoqué.

— C'est probable.

Malko intervint dans la conversation.

— Le fait qu'un gauchiste comme Milos Lambrou soit mêlé à l'opération ne vous étonne pas ?

— Non, pas vraiment, répliqua Stavridès. Lui aussi est un nationaliste. Bien que de bords différents, ces deux-là communient dans la haine du Turc...

Chuck Logan s'ébroua.

— Eh bien, c'est le moment de « coller » à Kametero ! lança-t-il à Malko. J'ai eu le nez creux de vous encourager à sortir avec lui ce soir.

Le cocktail se terminait et la foule commençait à se clairsemer. Salvas Kametero surgit du salon voisin. Il n'était plus accompagné de sa beauté brune mais d'un grand jeune homme très beau, vêtu comme une gravure de mode. Il le présenta aussitôt aux trois hommes.

— Vassili Selenos, mon avocat et mon meilleur ami. Il va se joindre à nous ce soir. Vous ne voulez vraiment pas venir, *mister* Logan ?

— Non, merci, assura l'Américain. Amusez-vous bien.

Discrètement, Dyonisos Stavridès s'était écarté.

Malko suivit les deux Grecs. Une grosse Mercedes noire attendait dehors, un chauffeur au volant.

Lorsqu'il se retrouva à l'intérieur, Malko constata, au poids de la portière, qu'elle était blindée. Et que la brune sublime avait bien disparu.

— Votre fiancée ne vient pas ? demanda-t-il.

Salvas Kametero eut un hennissement de joie.

— Nous nous sommes disputés ! C'est son anniversaire ce soir et elle voulait le passer en tête à tête avec moi, mais je préfère m'amuser. Vassili a donné rendez-vous à des copines...

Le chauffeur roulait déjà à toute vitesse. Malko jeta un coup d'oeil discret à son chronographe Breitling. Onze heures. À Athènes, c'était encore un peu tôt pour dîner... Salvas Kametero sifflotait, ravi. Un quart d'heure plus tard, la Mercedes stoppa, avenue Sygrou. Salvas Kametero lança en grec un ordre bref à son chauffeur, traduisant pour Malko :

— Je ne le garde pas, on sera plus tranquilles.

*

* *

Les deux « copines » de Vassili Selenos, si elles n'étaient pas des putes, y ressemblaient fortement. Blondes décolorées, regards assurés, rires bruyants, décolletés provocants, ongles de dix centimètres, rien ne manquait à leur panoplie... Salvas Kametero fit les présentations : Sofia et Rhéa. Elles ne parlaient que grec et semblaient déjà bien parties... Les deux bouteilles d'ouzo et de Defender posées sur la table étaient bien entamées. Kametero s'assit entre elles et ses mains disparurent immédiatement sous la table dans un concert de gloussements excités.

Malko comprenait pourquoi la belle Clio n'avait pas voulu venir...

Le *Mezzo Mezzo* était visiblement le restaurant branché. Décor de ranch simili rustique, grosse pendule de gare, énorme boule noire près du bar, serveuses sexy et clientèle bruyante et gaie.

Entre deux plaisanteries, Salvas Kametero commanda pour tout le monde et se replongea dans son marivaudage, laissant Malko en tête à tête avec son avocat qui paraissait plus calme. Celui-ci expliqua :

— Salvas est content. Il a déjeuné avec le président de la commission de la Défense nationale, qui lui a promis qu'on allait déployer les missiles achetés aux Russes en Crète. Les Turcs vont être furieux.

— Et s'ils attaquaient la Grèce ?

L'avocat éclata de rire.

— Nous demanderons l'aide des Américains ! Nous sommes membres de l'OTAN.

— La Turquie aussi...

— *Nous*, nous sommes chrétiens !

Ses notions de géo-politique étaient un peu courtes. Ils parlèrent encore de politique mais, de toute évidence, Vassili Selenos trouvait beaucoup plus d'intérêt au décolleté de Sofia. Celle-ci, bien que Salvas Kametero eût de toute évidence sa main dans sa culotte, lui envoyait des oeillades comme des missiles... Malko se demanda si cette soirée allait lui apporter beaucoup d'informations sur Abdullah Ocalan. Vu l'ambiance, c'était une bonne chose qu'Elko Krisantem soit demeuré à l'hôtel.

Deux heures plus tard, ils étaient encore là ! Salvas Kametero venait de commander une bouteille de Otard XO et, comme ils n'arrivaient pas à la finir, en offrait aux tables voisines. C'était quand même mieux que l'ouzo. Finalement, il se dressa, congestionné.

— On va danser !

*

* *

Les glissements d'une chanteuse en fourreau pailleté, secondés par une puissante sono, interdisaient toute conversation. La salle abritant des grappes d'entraîneuses était plongée dans une quasi-obscurité, et des chanteuses se relayaient sur un podium, soutenues par un orchestre payé au décibel. De jeunes créatures en bas résille circulaient entre les tables, y déposant des brassées d'oeillets que l'on jetait ensuite sur la scène.

Salvas Kametero appela un garçon pour commander une quatrième bouteille de Taittinger. Pratiquement enroulé maintenant autour de Rhéa, il prêtait peu d'attention au spectacle. Malko prenait son mal en patience... La chanteuse disparut. Aussitôt, les entraîneuses se jetèrent sur les clients comme des vautours sur une charogne. Une blonde bien en chair vint se planter devant Salvas Kametero et commença à ôter son soutien-gorge. Vassili Selenos se pencha vers Malko et hurla :

— C'est une Slovaque ! Elle est vachement bien foutue.

— Vous venez souvent ici ?

— Chaque fois qu'on peut !

La Slovaque était en train de faire glisser son slip pailleté argent sur ses hanches un peu grasses, sous le regard exorbité de Salvas Kametero. Vexée, Rhéa se pencha à l'oreille de Malko, y dardant une langue qui frétillait comme un gardon. Ce devait être de l'espéranto. La Slovaque balançait ses fesses blanches et grasses sous le nez de Kametero apparemment aux anges. Totalement nue, elle entreprit ensuite de se livrer à un « body-massage » en règle, se laissant glisser

lentement le long du businessman grec, de haut en bas. Ravi, ce dernier tira un billet de vingt mille drachmes de sa poche et nota dessus son numéro de téléphone. Le début, sûrement, d'une belle histoire d'amour.

Rhéa, pas découragée, avait plongé la main dans la poche gauche du pantalon de Malko et commencé à en ronger le fond avec ses ongles. Une ambiance de bonne tenue. Sur le podium, Vassili Selenos s'accouplait pratiquement avec Sofia, ondulant sur place au son d'une mélodie sirupeuse. Puis, la musique cessa et une chanteuse réapparut, brandissant son micro. Salvas Kametero se leva, plus congestionné que jamais, le regard noyé d'alcool, et lança à Malko :

— On y va !

*
* *

Conduisant lentement en rasant le trottoir des avenues désertes, Salvas Kametero soufflait comme un boeuf, poussant sur la nuque de Rhéa, qui, aplatie à l'avant de la Mercedes, lui administrait une fellation goulue. À côté de Malko, son avocat et Sofia ne formaient plus qu'une seule masse d'où s'échappaient des soupirs éloquents. Soudain, à un feu rouge, Salvas Kametero se dressa le long de son siège avec un hennissement de bonheur, juste comme il arrosait le gosier de Rhéa. Apaisé, il accéléra ensuite, déposant Malko devant l'entrée de l'*Intercontinental*.

— Appelez-moi ! lança-t-il. J'ai encore des tas de choses à vous montrer. J'espère que vous avez passé une bonne soirée.

— Excellente, jura Malko.

Les aiguilles lumineuses de sa Crosswind Special indiquaient quatre heures dix et il avait l'impression d'avoir subi un bombardement. Abdullah Ocalan avait décidément un sponsor inattendu.

*
* *

La nuit tombait. À travers la baie vitrée de l'aérogare ouest de l'aéroport d'Athènes, Malko observait le tarmac où stationnaient quelques appareils d'Olympic Airways. Dyonisos Stavridès était venu le chercher à quatre heures à l'*Intercontinental* au volant de sa voiture personnelle, une Fiat 850 grise. Malko avait décidé, dans un premier temps, de ne pas emmener Elko Krisantem, le gardant en réserve. Dès leur arrivée à l'aérogare, le major de l'EYP s'était éclipsé pour aller aux nouvelles.

Abdullah Ocalan allait-il vraiment atterrir en Grèce ? C'était grisant de se dire que le gouvernement grec ignorait tout de cette arrivée secrète. Malko s'attendait presque à voir surgir Salvas Kametero. C'est

Dyonisos Stavridès qui revint, ses yeux clignant d'excitation derrière ses lunettes d'écaille.

— Le vol se pose dans quelques minutes, annonça-t-il. J'ai parlé à mon collègue de permanence. Il m'a confirmé que les passagers ne passeront ni douane, ni police. On les conduira directement au salon VIP, où ils seront accueillis par un député ami de Milos Lambrou, Costa Badouvas.

— Votre collègue sait-il qui est dans cet avion ?

— Il pense qu'il s'agit de Serbes bosniaques venant chercher refuge en Grèce, au nom de la solidarité orthodoxe.

— Qui lui a dit cela ?

— Personne. C'est une simple supposition. L'année dernière, on avait annoncé l'arrivée secrète de Karadzic [28] venant se réfugier dans un monastère du mont Athos. Venez. Nous allons observer leur arrivée.

Malko le suivit. Décidément, le racisme était bien partagé. Aux yeux d'un Grec orthodoxe, massacrer des Bosniaques musulmans était un péché véniel. Et pour les Turcs, le génocide des Arméniens, une simple affabulation des victimes... Dyonisos Stavridès s'arrêta en face d'une baie en surplomb et lui désigna un local éclairé en bordure du tarmac.

— Voilà le salon VIP.

Une Mercedes noire était arrêtée devant, tous feux éteints.

— C'est la voiture de Milos Lambrou, expliqua le major de l'EYP. J'ai relevé son numéro. Il n'y a qu'une seule sortie, ce sera facile de la suivre.

Ils entendirent les sifflements de réacteurs et Malko distingua dans la pénombre les feux de position d'un avion qui roulait vers le bâtiment. Lorsqu'il se rapprocha, il vit qu'il s'agissait d'un Falcon 900 immatriculé en Grèce. Son pouls battit plus vite. Si l'information de Kendal était exacte, Abdullah Ocalan, le chef du PKK, se trouvait à l'intérieur. À portée de main, presque... L'appareil s'immobilisa juste en face du salon VIP. Deux policiers en uniforme en sortirent, accompagnés d'un civil. La passerelle arrière de l'appareil s'abaissa.

— Venez, dit Stavridès à Malko. Nous allons les suivre.

Ils gagnèrent le rez-de-chaussée pour récupérer la voiture du Grec, garée en face de l'aérogare. Dix minutes plus tard, ils virent la Mercedes noire se présenter devant la grille d'entrée du terrain. Son chauffeur échangea quelques mots avec la sentinelle qui leva la barrière. La Mercedes passa devant eux. Il faisait trop sombre pour qu'on distingue à l'intérieur.

— Ce sont eux, annonça Dyonisos Stavridès.

Il démarra à son tour et, à sa suite, s'engagea sur l'avenue Vassileos-Georgiou, longeant la mer en direction d'Athènes. La

Mercedes roulait très vite et Stavridès avait du mal à ne pas la perdre. Quelques kilomètres plus tard, la Mercedes tourna dans la grande avenue Leoforos-Sygyrou, montant vers le nord-est. La circulation était fluide. Malko exultait intérieurement. Il était sur un coup fabuleux. Ils traversèrent tout le centre, se retrouvant sur l'avenue Messogion qui montait vers les collines entourant Athènes au nord-est. À un croisement, Dyonisos Stavridès montra à Malko de grands bâtiments sur la droite.

— C'est là que je travaille, avenue Kahetaki.

Ils sortaient de la ville. Bientôt, ils furent en pleine campagne. Les maisons s'étaient espacées et la route était beaucoup plus étroite...

— Où peuvent-ils aller ? interrogea Malko.

— Quelque part sur la côte Est, répondit Stavridès, nous sommes sortis d'Athènes.

Ils roulèrent ainsi près de quarante-cinq minutes, traversant des bois et des villages. Puis les phares éclairèrent un écriteau en caractères romains, au bord de la route : Nea Makri.

— C'est une petite station balnéaire, annonça Stavridès.

Ils étaient complètement à l'est de la péninsule athénienne. La Mercedes tourna à droite, puis à gauche, s'enfonçant dans la bourgade. Elle entra finalement dans le garage souterrain d'un immeuble de béton gris de quatre étages, à côté d'une station-service. Dyonisos Stavridès siffla entre ses dents.

— Il fallait s'y attendre. C'est ici que Milos Lambrou habite. Il va le cacher dans son appartement.

Ils se garèrent un peu plus loin. Des fenêtres s'éclairèrent au troisième étage et restèrent éclairées. Au bout d'une demi-heure, Malko décida qu'il était temps de prévenir Chuck Logan.

— Il faudrait maintenir une surveillance constante ici, remarqua-t-il. Peut-on faire confiance à Urania ?

— Sûrement, assura le major de l'EYP. Elle ne demande qu'à rendre service. Vous avez son numéro de portable ?

— Oui.

— Il vaut mieux que je l'appelle, suggéra Stavridès. Nous parlerons grec. Si nous sommes écoutés, cela se remarquera moins.

Il prit son portable et eut une brève conversation en grec.

— Elle arrive, dit-il ensuite. Elle connaît ma voix. Je n'ai pas eu à prononcer de noms.

L'attente reprit. De temps en temps, Malko regardait les fenêtres éclairées, n'arrivant pas à croire que le puissant chef du PKK se planquait là, comme un minable voyou en cavale. Certes, probablement escorté de gardes du corps, mais à la merci de la police grecque.

Dyonisos Stavridès alluma une Gauloise blonde.

— Vous pensez vraiment que personne n'est au courant ? demanda Malko.

L'officier de l'EYP secoua la tête.

— Vous avez vu comment cela s'est passé ? Si vous n'aviez pas eu cette information, personne n'aurait été au courant de rien. Il y a tout le temps des avions privés qui amènent des VIP, sans le moindre contrôle...

— Salvas Kametero est forcément au courant.

— Bien sûr, mais lui ne dira rien, ou peut-être a-t-il simplement payé pour l'avion. Il ne doit pas être impliqué directement, ce serait trop risqué pour lui.

— Comment réagira le gouvernement, quand il saura ?

— Je ne sais pas. Ils vont avoir peur. Ils ont peur de tout et surtout des Turcs. Si ces derniers apprennent qu'Ocalan est sur le sol grec, ça va barder.

*

* *

Lorsque Malko vit la minuscule Fiat 600 rouge pompier s'arrêter derrière eux et Urania Zani en sortir, il faillit éclater de rire. Pour une planque, c'était parfait ! La jeune femme se glissa à l'intérieur de leur voiture. Ses yeux bleu porcelaine brillaient d'excitation.

— Je suis venue le plus vite possible ! dit-elle.

— C'est parfait, assura Malko. Cela va me permettre de retourner à Athènes avec Dyonisos. Je viendrai vous relever vers dix heures, au plus tard.

— Entendu, dit la jeune journaliste. Mais qu'est-ce que je dois faire ?

Malko le lui dit, expliquant qui était Abdullah Ocalan et le lui décrivant.

— Il y a très peu de chances pour qu'il sorte, conclut-il. Dans ce cas, suivez-le et appelez de votre portable, immédiatement.

Elle ressortit, regagna sa petite Fiat, et Dyonisos Stavridès fit demi-tour pour reprendre la route d'Athènes. Il semblait soucieux.

— J'espère que mes supérieurs ne sauront *jamais* que j'étais au courant, dit-il, ils ne me le pardonneraient pas. Savez-vous ce que *mister* Logan a l'intention de faire ?

— Il n'y a pas encore de plan précis, prétendit Malko. Nous n'étions même pas sûrs qu'Ocalan arriverait ce soir. Le mieux serait une opération clandestine pour l'exfiltrer. Sauf si le gouvernement grec collabore.

— Il ne le fera jamais, affirma le major de l'EYP. Il déteste les Turcs mais a tout aussi peur du PKK.

— En tout cas, il ne faut pas lâcher Ocalan, conclut Malko.

Désormais, en arrivant ici clandestinement, il a brouillé les pistes. Il peut repartir n'importe où avec de faux papiers. Vous allez me déposer à Psihiko, chez Chuck Logan. Je ne veux pas utiliser le téléphone.

— Vous avez raison, approuva Dyonisos Stavridès. Si le gouvernement apprenait...

Ils entraient dans Athènes lorsque le portable de Malko sonna.

— Vous avez suivi la Mercedes ? demanda Kendal, sans préambule.

— Oui, oui, tout va bien, répliqua Malko. Merci. Nous savons où se trouve notre ami.

Il y eut un bref silence, puis la voix tendue du Kurde fit à Malko l'effet d'une douche glaciale.

— Tout ne va pas bien, fit-il. Notre ami n'était pas dans la Mercedes.

CHAPITRE VII

Malko sentit son estomac se rétracter.

— Notre ami n'est pas arrivé ?

— Si. Seulement, notre autre ami est méfiant. Il a fait partir la Mercedes avec son chauffeur. Ensuite, il a embarqué le passager de l'avion dans sa voiture personnelle, garée dans le parking. J'étais là, mais, évidemment, je n'ai pas pu vous prévenir.

— Et où sont-ils allés ?

— Personne ne le sait.

Malko était effondré.

— Vous ne savez rien d'autre ?

— Non. J'étais là pour remettre l'argent. On ne me tient pas au courant des détails opérationnels.

— Ils se méfient de vous ?

— Non, ils cloisonnent. Je vais voir ce que je peux faire, mais je dois être très prudent. Essayez de votre côté...

— Que se passe-t-il ? demanda Dyonisos Stavridès dès que Malko eut coupé la communication.

Malko le lui expliqua.

— Cela ne m'étonne pas de Lambrou, remarqua le Grec. C'est un malin. Nous pouvons peut-être localiser Ocalan en le surveillant lui...

— En attendant, dit Malko, il faudrait déjà le retrouver. Il va peut-être rentrer chez lui. Heureusement qu'Urania est là-bas.

— Dès que je vous aurai déposé à Psihiko, je vais retourner là-bas, lui expliquer.

Ils restèrent silencieux tandis que Stavridès s'engageait dans les allées calmes du quartier résidentiel. Malko se dit que sa folle soirée en compagnie de Salvas Kametero n'avait peut-être pas été inutile. Le milliardaire grec risquait de connaître la planque d'Ocalan.

*

* *

Installée dans un fauteuil en face de Laser, le responsable du PKK à Athènes, un jeune Kurde élégant à la moustache soigneusement taillée, Evin arborait sa tête des mauvais jours. La fumée de ses Gauloises blondes parfumait l'atmosphère du petit bureau, au premier étage du 54 de l'avenue Vassilissis-Sofias, non loin du *Hilton*. Elle en avait apporté trois cartouches d'Allemagne. Un grand portrait d'Abdullah Ocalan, vieux de huit ans, ornait la pièce. À sa droite, un

drapeau aux couleurs du PKK – rouge, avec une étoile au centre entourée d'un cercle vert et jaune – et un aigle empaillé symbolisant l'essor kurde.

Les autres bureaux de la permanence de l'ERNK étaient vides à cette heure tardive. Evin était arrivée en début d'après-midi, sur le vol régulier de la Lufthansa, et avait aussitôt exigé qu'on lui trouve une arme, ce qui avait été fait.

Elle n'était pas allée accueillir Ocalan à l'aéroport et Laser se demandait ce qu'elle faisait si tard à la permanence, au lieu de rejoindre le « serok ».

Timidement, il demanda :

— Tout s'est bien passé ?

— Oui, admit-elle, jusqu'ici.

— Pourquoi « jusqu'ici » ?

Evin foudroya du regard le jeune Kurde.

— Parce que les Turcs et les Américains vont tout faire pour le retrouver dès qu'ils seront sûrs qu'il a quitté la Russie.

— J'aimerais le saluer.

— Plus tard, coupa-t-elle sèchement.

La sonnerie de l'interphone tinta et Laser eut un regard inquiet. Qui pouvait venir à neuf heures du soir ?

— C'est pour moi, lança Evin. J'ai besoin de ton bureau.

Sans discuter, Laser se leva pour se replier au fond de la permanence, laissant Evin aller ouvrir.

Celle-ci accueillit quelques instants plus tard un homme d'un certain âge, aux cheveux gris et plats, le visage marqué, très maigre. Ils s'étreignirent silencieusement et elle le guida jusqu'au bureau.

— Tu as pu faire ce que je t'ai demandé ? demanda aussitôt anxieusement Evin.

— Oui. La Mercedes a été suivie.

Elle jura en kurde entre ses dents, écrasa sa cigarette dans le cendrier avec la sensation de recevoir un coup de poing en plein visage. Les problèmes commençaient. Son visiteur la fixait, impassible. Cela faisait des années qu'ils se connaissaient, ayant séjourné en même temps dans un camp d'entraînement de l'Asaba, dans la plaine de la Bekaa, au Liban. Elle, comme jeune combattante du PKK, lui, Dimitri Megara, en tant que militant du « Mouvement du 17-Novembre », groupuscule d'extrême-gauche lié à l'aile gauche du Pasok qui s'était distingué pendant des années par des attentats anti-américains en Grèce. Le temps avait passé, la lutte anti-impérialiste était un peu passée de mode, les membres de l'organisation terroriste avaient vieilli, mais il restait un noyau dur d'une dizaine de militants, toujours aussi convaincus. Lorsqu'Evin avait réclamé l'aide du groupe pour la protection d'Ocalan, Dimitri Megara, qui en était le pivot, n'avait pas

hésité. La vieille complicité révolutionnaire était toujours là.

La Kurde releva la tête et demanda :

— Par qui ?

— On ne sait pas encore. Une voiture en plaques grecques avec deux hommes à bord. Si la plaque est authentique, je saurai demain à qui elle appartient.

Evin broyait du noir. Dieu merci, ce n'était qu'une demi-catastrophe, puisqu'Apo ne se trouvait pas dans *cette* voiture. Mais il fallait prévoir l'avenir.

— Dimitri, dit-elle, Apo ne se trouvait pas dans cette voiture, mais cette filature signifie que *quelqu'un* est au courant de son arrivée. Pour l'instant, il est en lieu sûr, mais avant de passer à la phase suivante, il faut nettoyer le terrain. Il y a eu une fuite. Je vais trouver d'où elle vient. Mais il faut aussi éliminer ceux qui sont sur sa piste. Ils en savent déjà trop.

— Si ce sont des Grecs, le gouvernement est déjà prévenu, objecta Dimitri Megara.

Evin ne broncha pas.

— On verra. Il faut d'abord les identifier. Et agir. *Même* si ce sont des Grecs. Cela te pose un problème ?

— Aucun, affirma avec tranquillité Dimitri Megara. Je m'en charge. Cependant, j'aimerais ne pas revenir ici. Ce qui se passe signifie que tu vas être surveillée...

— Tu as raison, reconnut Evin. Retrouvons-nous au kiosque à journaux de la place Kolonaki. Demain à midi. Je suis désolée de t'avoir fait prendre un risque.

Dimitri Megara se leva avec un sourire amical.

— Nous en prenons tous. Je suis content de pouvoir te rendre service.

Il était retraité de la police et savait qu'on le surveillait, même s'il n'avait jamais été soupçonné. Son père était un héros de la guerre civile des années cinquante et cela le protégeait de beaucoup de choses. Surtout à une époque où le Pasok était au pouvoir. Les « vieux » du Pasok avaient gardé le cœur à gauche.

Très à gauche.

Restée seule, Evin alluma une cigarette. Rongée par l'angoisse. Elle n'osait plus aller rendre visite à Ocalan dans sa vraie planque. L'idée que ses adversaires sachent *déjà* qu'il était à Athènes la rendait malade. Elle devait organiser très vite son exfiltration. Après avoir nettoyé le terrain, c'est-à-dire liquidé les occupants de la voiture qui avait suivi la Mercedes où était supposé se trouver Abdullah Ocalan. Elle n'arrivait pas à chasser de son esprit une pensée insidieuse et inquiétante. Ceux-là étaient au bout de la chaîne. Ils avaient agi sur information. Et cette information, très peu de gens avaient pu la

donner. Elle allait avant tout s'attacher à débusquer le traître.

Et lui faire payer sa trahison de la façon la plus féroce. Quiconque mettait en danger le « serok » devait mourir.

*
* *

Abdullah Ocalan, torse nu, se séchait après un bain chaud. La petite maison où il avait atterri était silencieuse. Aucun bruit ne filtrait de l'extérieur. On lui avait attribué une chambre-bibliothèque encombrée de livres et de tableaux, avec une petite salle de bains, à droite de la petite entrée.

Gülizer était avec lui, ses deux gardes du corps dans l'autre pièce, un grand living-room en désordre.

Il était comme en apesanteur, avec un numéro de portable à appeler en cas de problème.

Il n'en revenait pas de se retrouver en Grèce incognito. C'était Evin qui avait tout organisé. S'il parvenait à ne pas se faire repérer, la suite du voyage serait plus facile. Son idée était simple : d'Athènes, prendre un vol pour Téhéran, avec un faux passeport chypriote qu'on lui avait promis.

De Téhéran, il gagnerait l'Arménie, Erevan, où il comptait de nombreux sympathisants. Il pourrait y rester un certain temps ou gagner les montagnes du Kurdistan.

Même si les Iraniens s'apercevaient de son passage, ils n'iraient sûrement pas le livrer aux Américains ou aux Turcs qu'ils détestaient...

Il acheva de se sécher. Gülizer l'attendait sur le vieux lit de bois, enroulée dans une serviette. Sa présence lui remontait le moral, elle était d'une humeur égale et d'un dévouement inaltérable. Dès qu'il s'allongea sur le lit, elle vint se blottir contre lui, caressant avec ravissement les poils drus de son large poitrail. À quarante-neuf ans, Abdullah Ocalan était une bête, doté d'une santé de fer et d'un appétit sexuel sans limite. S'il n'était pas entouré de femmes, il n'arrivait pas à se concentrer.

— Tu n'es pas trop fatigué ? demanda Gülizer, la bouche contre son oreille.

— Non, mentit Ocalan.

En réalité, le long voyage l'avait éprouvé. Encouragée, Gülizer glissa une menotte aventureuse sous la serviette nouée à la taille d'Ocalan et commença à caresser son amant avec douceur. Le chef du PKK ferma les yeux. Après les tensions et les dangers, c'étaient des moments délicieux et indispensables. Il ne bougeait pas, faisant le mort, mais son torse se soulevait de plus en plus vite. Sous la serviette, la bosse de son sexe était de plus en plus importante. Il revivait.

Tout doucement, Gülizer dénoua la serviette, découvrant son oeuvre. Ocalan garda les yeux fermés, les sensations suffisaient. Avec la même douceur, Gülizer se pencha sur lui, lui faisant l'offrande de sa bouche. Non pour l'exciter, ce qui était déjà fait, mais pour humecter cette hampe impressionnante. Il frémit sous sa caresse et soupira de plaisir. Déjà, Gülizer s'interrompait. L'enjambant, elle se plaça à califourchon sur lui et guida la verge dressée jusqu'à son ventre. C'était pour elle un moment exquis. Lorsqu'elle fut bien placée, elle serra les dents et se laissa tomber sur le ventre poilu de son amant, s'empalant jusqu'à sentir son ventre prêt à éclater.

Elle demeura immobile le temps de reprendre son souffle, puis, se penchant en avant, commença une lente chevauchée, tout en caressant la poitrine velue. Peu à peu, ses muqueuses les plus secrètes s'assouplissaient et elle termina sa cavalcade à grands coups de reins, largement offerte. Se sentant partir, Abdullah Ocalan saisit Gülizer aux hanches et la plaqua contre lui, tandis qu'il se déversait à grandes saccades, avec un grognement sourd.

Elle demeura longtemps sur lui, la tête contre son épaule, puis roula ensuite sur le côté, restant blottie contre son flanc, sans prononcer un mot qui eût été inutile.

La sonnerie du vieux téléphone posé à côté du lit les fit sursauter. Elle s'arrêta, reprit, s'arrêta à nouveau. C'était le signal. À la quatrième fois, Ocalan décrocha, et reconnut immédiatement la voix de Milos Lambrou. Le Grec semblait très énervé.

— Tout va bien ? demanda-t-il.

— Oui. Pourquoi ?

— On dirait que l'autre voiture a été suivie. Surtout ne mettez pas le nez dehors. Je viendrai plus tard.

Abdullah Ocalan accusa le coup. De nouveau, l'angoisse le submergea. Sa plage de repos était terminée.

— Qui ? demanda-t-il.

— On ne sait pas, fit évasivement Lambrou. Ce n'est peut-être rien...

— Dans ce cas, ce n'est peut-être pas prudent de venir ici.

— Je ne suis pas retourné chez moi, expliqua Lambrou. Et personne ne sait où je me trouve. Je serai là dans vingt minutes.

Abdullah Ocalan raccrocha et regarda le plafond dont la peinture s'écaillait. Il n'aurait jamais pensé se retrouver dans cette petite maison au fond des bois. La vieille dame qui l'hébergeait avait soixante-dix-huit ans, c'était une vieille militante communiste de la guerre civile grecque. Elle avait mis à sa disposition sa bibliothèque, qui lui servait de chambre d'amis. Sachant que Milos Lambrou allait passer, il se rhabilla.

Un coup léger fut frappé à la porte de la bibliothèque. Abdullah Ocalan alla ouvrir.

— Notre ami est là, annonça la vieille dame.

— J'arrive, fit le Kurde.

Il gagna à sa suite la pièce principale, un grand living au sol recouvert de tapis usés jusqu'à la corde, dans un désordre très bohème. Un fax voisinait avec une plante verte sur un guéridon, du feu brûlait dans la cheminée, les murs étaient couverts de tableaux. Un grand canapé bas occupait tout un coin de la pièce. Milos Lambrou était assis dans un fauteuil de bois sous l'ampoule nue qui éclairait la pièce, les deux gardes du corps tassés sur un coin du divan. La vieille dame s'éclipsa et revint avec un plateau de thé.

— C'est grave, ce que vous m'avez dit tout à l'heure, attaqua Ocalan. Savez-vous *qui* a suivi cette voiture ?

— Pas encore, avoua Lambrou. Evin s'en occupe avec ses amis. Mais quelqu'un a parlé.

— Ils ont peut-être intercepté des communications, objecta Ocalan.

Il ne voyait pas qui pouvait avoir trahi. Les gens qui savaient où il allait se comptaient sur les doigts d'une seule main. Tous des gens sûrs. Milos Lambrou ne dissimulait pas son anxiété.

— Il ne faut pas bouger d'ici, dit-il, nous allons essayer d'en savoir plus. Voula et moi sommes les seuls à connaître votre présence ici.

La vieille dame sourit en se versant un peu de thé. Elle n'avait jamais vu Abdullah Ocalan avant ce soir. Milos Lambrou, son vieux copain des luttes anti-impérialistes, avait surgi trois heures plus tôt, pour lui annoncer :

— J'ai quelqu'un dans ma voiture qui a besoin de se cacher. Tu veux l'héberger quelques jours ?

Voula n'avait pas hésité une seconde. Cela lui rappelait les années clandestines de la guerre civile, lorsqu'elle était jeune et belle et cachait des maquisards communistes avec qui parfois elle faisait l'amour, pour leur donner du coeur au ventre. Cela la rajeunissait.

— Quand aurez-vous mon passeport ? demanda Ocalan.

Toute la seconde partie de l'opération reposait sur un passeport chypriote que Lambrou avait promis de lui procurer. Avec ce document, il pouvait quitter la Grèce sans se faire remarquer, surtout si on ignorait sa présence.

— Je l'attends. On doit me l'apporter de Chypre, promit Lambrou. Il faut tenir.

— Vous avez faim ? demanda Voula.

Ocalan n'avait pas faim. Il décida de repartir se reposer.

Dyonisos Stavridès parlait à voix basse, penché au-dessus de la table. Lui et Malko s'étaient retrouvés au sous-sol d'une petite taverne de l'avenue Sygrou. Prévenu la veille au soir, Chuck Logan avait décidé de réfléchir.

— Votre « source » n'a pas donné signe de vie ? interrogea le Grec.

— Non, avoua Malko.

Depuis la veille au soir, Kendal n'avait pas rappelé. Peut-être même avait-il quitté la Grèce. Ou avait-il peur. Ce qui revenait au même. Elko Krisantem et Urania, munis de photos de Milos Lambrou, se relayaient devant le domicile de celui-ci. Sans résultat jusqu'ici. L'alternative était simple. Il suffisait au chef de station de la CIA de prévenir ses homologues de l'EYP de la présence d'Ocalan en Grèce. Eux avaient des moyens de le retrouver. Seulement, la situation échappait aux Américains qui ignoraient quelle serait l'attitude du gouvernement grec. D'un commun accord, Malko et Chuck Logan avaient décidé de se taire encore un peu. Il restait une piste pour retrouver Ocalan, en sus de Milos Lambrou : Salvass Kametero. Malko lui avait laissé des messages à ses différents numéros, mais le milliardaire n'avait pas rappelé.

— J'ai une idée, fit soudain Dyonisos Stavridès. Il y a un bistrot pas loin de la permanence du PKK, où les militants vont souvent manger une pizza. Votre ami parle turc ?

— Oui, mais pas kurde.

— Ils parlent presque tous turc, affirma le major de l'EYP. Il pourrait traîner là-bas en ouvrant ses oreilles.

— C'est une bonne idée, reconnut Malko. On peut lui adjoindre Urania, il se fera moins remarquer.

*

* *

Abdullah Ocalan, rasé et reposé, se sentait mieux. Pourtant, il n'arrivait pas à se débarrasser d'une sourde angoisse. Depuis la veille, il n'avait eu aucun contact avec Evin. L'histoire du passeport risquait de traîner en longueur. Il fallait qu'il parle à son bras droit, mais pas au téléphone.

— Gülizer, dit-il, il faut que tu ailles en ville. Prends le bus pour ne pas te faire remarquer.

— Que dois-je faire ? demanda la jeune femme.

— Va à la permanence, demande à voir Evin. Dis-lui que j'aimerais la voir, si cela n'est pas trop dangereux.

— Tout de suite, dit Gülizer, fière de se rendre utile.

Cinq minutes plus tard, elle sortait de la petite maison, marchait

jusqu'à la route principale où se trouvait l'arrêt des bus pour Athènes. Elle monta dans un bus vert presque vide, qui la déposa une heure plus tard en face du *Hilton*. Voula lui avait donné un plan d'Athènes et elle n'eut aucun mal à trouver la permanence du PKK. Lorsqu'elle sonna, une femme vint lui ouvrir, lui demandant en grec ce qu'elle voulait.

Gülizer allait lui répondre en kurde lorsqu'elle aperçut Evin dans un bureau à la porte entrebâillée, en conversation avec un jeune homme moustachu. Evin l'aperçut presque en même temps. Elle se leva d'un bond et fonça sur Gülizer, l'attira dans le bureau.

— Qu'est-ce que tu fais ici ? Qu'est-ce qui se passe ?

Elle était complètement affolée ! Gülizer tenta de la rassurer.

— Rien, rien ! Le « serok » voulait que je te porte un message.

— C'est dangereux. On ne t'a pas suivie ?

— Je ne crois pas. Je n'ai vu personne autour de la maison.

D'un signe de tête impérieux, Evin intima à Laser de sortir de la pièce. Quand les deux femmes furent seules, elle martela :

— *Personne* ne sait où se trouve le « serok ». Même pas nos camarades d'ici. C'est sa meilleure sauvegarde. Mais hier, à l'aéroport, on a suivi la voiture qui était supposée l'emmener.

Gülizer pâlit.

— Qui ?

— On ne sait pas encore, expliqua Evin. Pas le gouvernement, sinon la police serait déjà ici. Mais c'est encore plus dangereux...

Gülizer s'assit, assommée. Soudain, la porte du bureau s'ouvrit sur une jeune femme qui poussa une exclamation joyeuse en reconnaissant Gülizer.

— Gülizer ! Je ne savais pas que tu te trouvais à Athènes !

C'était Khatun, une militante qui avait rencontré Gülizer à Damas. Les deux jeunes femmes tombèrent dans les bras l'une de l'autre, sous le regard réprobateur d'Evin. Quand un secret commence à s'éventer... Elle attendit que les effusions soient terminées pour dire sèchement :

— Gülizer, je m'en vais à un rendez-vous. Tu m'attends dans ce bureau et tu ne parles à personne.

— Bien, *hevala*, fît respectueusement Gülizer.

Elle avait beau être la maîtresse d'Ocalan, la discipline du parti s'appliquait à elle aussi. Evin quitta la pièce, gagna l'avenue Vassilissis-Sofias, marcha jusqu'au *Hilton* où elle prit un taxi. Dimitri Megara attendait devant le kiosque à journaux de la place Kolonaki, un des mieux achalandés d'Athènes.

— J'ai tes informations, annonça-t-il avec un sourire. Viens, marchons un peu.

Ils traversèrent la place, descendant vers la rue Koubari.

— La voiture appartient à un major de l'EYP, annonça Dimitri Megara. Dyonisos Stavridès. On le dit très proche des Américains. Je n'ai pas encore identifié l'homme qui se trouvait avec lui.

— L'EYP, murmura Evin. Donc, les Grecs sont au courant.

— Ce n'est pas sûr, objecta Dimitri Megara. Je ne crois pas, sinon on n'aurait pas laissé débarquer Ocalan. Non, je crois plutôt qu'il travaille sur ce coup pour les Américains. Ce sont eux qui l'ont averti.

— Mais comment l'ont-ils su ?

Dimitri Megara eut un geste d'impuissance.

— Ils ont tellement de moyens... Veux-tu que je continue mon enquête sur lui ?

— Oui, s'il te plaît. Essaie de trouver son adresse.

Arrivés au croisement avec Vassilissis-Sofias, ils s'arrêtèrent.

— As-tu besoin d'autre chose ? demanda le Grec.

Evin était en train de penser à Gülizer qui l'attendait à la permanence du PKK. Glacée d'horreur. Si les Américains pensaient qu'Ocalan se trouvait à Athènes, c'était le premier endroit qu'ils devaient surveiller.

— Oui, dit-elle.

*

* *

La pizzeria, au 2 de la rue Alkmamos, était un vrai bouffe-merde, en dépit de l'inscription en français sur la vitrine : « Bon appétit ». Elko Krisantem avait l'impression que sa pizza était fabriquée à base de colle. Ce qui ne l'empêchait pas de prêter une oreille attentive à la table voisine où étaient installés un jeune homme et une jeune femme. Des Kurdes, qui, heureusement, parlaient turc. Jusque-là, leur conversation n'offrait pas grand intérêt : la fille parlait du studio qu'elle venait de trouver et du prix du papier peint...

Urania, excitée comme une puce, essayait de prendre un air dégagé. Soudain, alors qu'Elko venait enfin de décoller un gros morceau de pizza de son palais, il entendit le garçon demander à la fille :

— Tu connais la camarade qui se trouvait dans mon bureau ? Elle a de ces yeux...

En même temps, il dessinait avec ses mains une paire de seins. La fille se rembrunit et dit sèchement :

— Je t'en prie.

— Mais je parlais aussi de ses yeux, se rebiffa le garçon. Elle a de beaux yeux bleus. Tu la connais, elle t'a sauté au cou.

— Oui, je la connais, reconnut la fille de mauvaise grâce.

— Qui est-ce ? Une nouvelle camarade qui vient se joindre à nous ?

— De toute façon, Laser, elle n'est pas pour toi. Et celle-là, je ne te conseille pas d'y toucher.

Laser avait une solide réputation de Don Juan. Le climat méditerranéen faisait partiellement fondre la pudibonderie des membres du PKK.

Elko Krisantem faillit s'étrangler avec sa pizza. Lui savait qu'Ocalan était accompagné d'une fille aux yeux bleus. Était-ce la même qui se trouvait en ce moment à la permanence du PKK ? Il dut se forcer à rester cinq minutes de plus avant de sortir en compagnie d'Urania. Dès qu'il eut atteint le parking à mille cinq cents drachmes, il emprunta le portable de la Grecque et appela Malko.

— J'arrive, annonça celui-ci dès qu'il fut au courant. Retrouvons-nous devant le *Hilton*.

Il était resté à l'*Intercontinental*, espérant un coup de fil de Salvas Kametero. Dix minutes plus tard, il se rangeait derrière la Fiat rouge d'Urania. Elko lui fit un rapport plus circonstancié.

— Il faut planquer, dit Malko.

— Presque en face de la permanence du PKK, il y a la rue Petraki, suggéra Urania. De là, on peut voir tous ceux qui sortent. Je pourrais rester avec vous.

Son regard implorait presque Malko. Il se dit qu'une femme et un homme dans une voiture attireraient moins l'attention que deux hommes.

— D'accord, fit-il. Elko, vous allez prendre ma voiture et attendre un peu plus haut, sur Vassilissis-Sofias, entre ici et le 54.

Ils se séparèrent et, dix minutes plus tard, Urania arrêta sa Fiat rouge en bas d'une petite rue en pente se jetant dans Vassilissis-Sofias, pratiquement en face du 54. L'attente commença. Heureusement, peu de gens sortaient de l'immeuble. Vingt minutes s'écoulèrent. Enfin, une jeune femme blonde émergea du 54, accompagnée d'une brune, toutes les deux en pantalon. Urania sursauta.

— La brune, c'est celle qui se trouvait à la pizzeria !

Donc, la blonde pouvait être Gülizer, la maîtresse d'Abdullah Ocalan. Les deux femmes s'éloignèrent le long de Vassilissis-Sofias, traversant l'embranchement avec Papadiamantopoulou pour s'arrêter quelques mètres plus loin devant un arrêt de bus.

— Ce doit être elle, dit Malko. Essayez de vous mettre dans la bonne direction.

Urania démarra et tourna à droite dans Vassilissis-Sofias, en direction du centre. Ce n'est que plusieurs centaines de mètres plus loin qu'elle put enfin effectuer un demi-tour et se remettre dans la bonne direction. Il était temps. La blonde venait de monter dans un bus verdâtre s'éloignant vers le nord, tandis que la brune regagnait à pied la permanence du PKK.

— Suivez le bus, dit Malko à Urania.

Son instinct lui disait qu'il avait touché le jackpot. Si c'était Gülizer, elle allait le mener droit à Ocalan.

*

* *

Le bus verdâtre montait l'avenue Messogion à une allure d'escargot, s'arrêtant tous les trois cents mètres. La blonde n'était toujours pas descendue. Malko constata qu'ils allaient dans la direction de Nea Makri. Alors qu'ils redémarreraient pour la dixième fois, Malko se retourna pour voir si Elko Krisantem était derrière eux.

Son poulx s'accéléra brutalement. Une moto chevauchée par deux personnes en combinaison de cuir noir et casque intégral se rapprochait derrière eux.

— Attention ! lança-t-il à Urania.

La jeune Grecque tourna la tête, surprise.

— Qu'est-ce que...

Elle n'eut pas le temps d'en dire plus. La moto était arrivée à leur hauteur, côté conducteur. Malko vit le passager sortir un gros pistolet de sa combinaison et tendre le bras en direction d'Urania qui n'avait encore rien vu.

Trois détonations claquèrent, assourdissantes. La glace avant de la Fiat vola en éclats. Urania piqua du nez sur son volant comme si on lui avait donné une tape dans le dos. Elle donna un brusque coup de volant à gauche, heurtant la moto. La Fiat rouge fila en biais à travers la chaussée, évitant de justesse un camion. Elle grimpa sur le trottoir et termina sa course dans l'alignement de bicyclettes d'un magasin de cycles ! Du coin de l'oeil, Malko vit la moto déséquilibrée tourner et se coucher tandis que ses deux occupants roulaient à terre.

Urania ne bougeait plus, écroulée sur le volant. Il y avait deux trous dans le pare-brise. Malko prit la jeune femme par l'épaule.

— Urania ! Ça va ?

Elle ne répondit pas et glissa sur le côté, révélant le trou dans sa nuque et le sang qui s'en écoulait. Elle avait été foudroyée par une balle en haut de la colonne vertébrale. Malko ouvrit sa portière et sauta à terre. Des gens accouraient sans bien savoir ce qui se passait. De loin, cela ressemblait à un banal accident de la circulation. Il vit un des motards relever sa machine et la réenfourcher, le passager sautant aussitôt sur le tansad.

Il s'attendait à les voir s'enfuir. Pas du tout. La moto fonça dans sa direction. Le passager brandissait le pistolet avec lequel il venait de tuer Urania.

CHAPITRE VIII

Malko demeura paralysé quelques fractions de seconde. La moto fonçait sur lui. Il ne voyait plus que le bras tendu du passager et l'arme braquée dans sa direction. Deux lueurs orange, deux détonations. Un des projectiles siffla tout près de lui. Désarmé, il était impuissant. Soudain, la moto pila, à trois mètres de lui et le passager sauta à terre, avec l'intention évidente de venir l'abattre à bout portant. Il sentit son estomac se contracter. Contre un tueur armé et décidé, il n'avait aucune chance. Au moment où il allait quand même tenter de s'enfuir, quitte à recevoir une balle dans le dos, il vit une voiture se détacher du flot de la circulation et foncer dans sa direction.

Elko Krisantem, au volant de sa Fiat de location.

Le conducteur de la moto l'avait aperçu aussi. Il tenta de l'éviter, mais l'avant de la voiture heurta la roue arrière de l'engin qui se coucha sur le côté, projetant son conducteur à terre. Le tueur se retourna et, à son tour, fit un bond de côté pour ne pas être écrasé.

Elko Krisantem pila à côté de Malko qui plongea à l'intérieur de la voiture, tandis qu'un nouveau coup de feu claquait, résonnant dans la carrosserie. Malko se retourna : le conducteur de la moto, tombé à terre, se relevait et remettait son casque. Malko aperçut de longs cheveux noirs. C'était une femme !

Déjà, son casque à nouveau en place, elle réenfourchait sa machine, faisant signe au tueur de la rejoindre. Elko vira sec, pour se remettre dans le sens de la circulation, et fonça de nouveau sur la moto. Juste au moment où le tueur sautait sur le tansad. La conductrice démarra si brutalement qu'il ne put l'empêcher de fuir. Elko essaya bien de poursuivre la moto, mais elle le distança rapidement, se perdant dans la circulation. Malko se retourna : un groupe de badauds entouraient la Fiat rouge avec à l'intérieur le cadavre d'Urania Zani.

L'attaque n'avait pas duré plus de deux minutes. Des professionnels gonflés. Une sirène de police se rapprochait. Les passants avaient donné l'alerte. On ne pouvait plus rien faire pour Urania.

— Elko, fit Malko, essayez de rattraper ce bus.

Le Turc tourna à droite dans une rue qui escaladait la colline, puis dans la première à gauche, et encore à droite, bien que ce soit en sens unique, rattrapant enfin l'avenue Messogion. Dix minutes plus tard, ils aperçurent un bus vert à l'arrêt, qui redémarrait. Ils le suivirent. Il s'arrêta définitivement deux kilomètres plus loin. Pas de fille blonde. Ils continuèrent en direction de Nea Makri, repérant deux autres bus.

Impossible de savoir lequel était le bon... Ils étaient tous semblables.

— Tant pis, se résigna Malko, on l'a perdue.

Il était amer. Les gens du PKK étaient plus informés et plus déterminés qu'il ne l'avait imaginé. Il revoyait Urania écroulée sur son volant. Foudroyée. Pour rien.

C'était samedi. Chuck Logan n'était sûrement pas à l'ambassade. Malko composa sur son portable son numéro personnel, tomba sur une bonne et renonça provisoirement. Il fallait revoir toute leur tactique. L'effet de surprise était dissipé. Maintenant, une seule chose comptait : retrouver la planque d'Abdullah Ocalan au plus vite, pour l'empêcher de se perdre dans la nature.

*

* *

Evin, folle de rage, arracha son casque intégral et le jeta dans un coin du box où Clio Ikaria venait de garer la moto, à côté d'une Fiat Barquette jaune. Elle avait zigzagué un peu dans les avenues calmes de Psihiko, avant de s'engouffrer dans le garage souterrain d'un élégant immeuble de quatre étages de la rue Koninari, au pied du mont Lykavitos.

Ses yeux étaient pleins de larmes et ce n'était pas seulement les verres de contact... Elle ne pouvait en vouloir qu'à elle-même d'avoir raté l'occupant de la voiture rouge, après avoir abattu la femme qui conduisait. La pilote de la moto ôta son casque à son tour et secoua ses longs cheveux anthracite. Aussi calme que si elle venait de faire un parcours de golf...

— Merci, dit Evin, tu as été formidable !

Clio Ikara eut un sourire modeste. Dans sa famille, on était terroriste de père en fils. C'était dans les gènes. Son grand-père avait été un héros de la résistance communiste contre les Allemands, et plus tard de la guerre civile grecque, du côté communiste, bien sûr. Son père avait été un des fondateurs du « Mouvement du 17-Novembre » et avait fait partie du commando qui avait assassiné Robert Welsh, en 1975. Elle-même, dès qu'elle avait eu vingt ans, avait participé à des actions clandestines, des repérages, des planques. Étudiante en sociologie, cover-girl, elle avait accepté d'être entretenue par un homme qui symbolisait tout ce qu'elle haïssait, Salvas Kametero. Afin de mieux se consacrer à l'action politique clandestine.

Elle ouvrit le zip de sa tenue de cuir et s'en débarrassa. Dessous, elle portait un pull et une minijupe rose. Elle avait rencontré Evin pour la première fois dans la Bekaa, en visitant en compagnie de Salvas Kametero un camp d'entraînement du PKK, et avait été fascinée par la combattante kurde. Aussi avait-elle été ravie lorsque Dimitri Megara lui avait demandé de participer avec elle à cette action. Folle

de moto, cela ne lui semblait pas trop difficile. Dimitri lui avait fourni des plaques volées qu'elle avait mises sur sa propre moto. Elle s'en voulait d'être tombée quand la voiture l'avait heurtée, et encore plus d'avoir perdu son casque. Et elle ne pouvait pas cacher à Evin un fait gênant.

— Je connais l'homme qui était dans la Fiat, annonça-t-elle.

Evin se crispa, brutalement soupçonneuse.

— Il t'a reconnue ?

— Non, affirma Clio. J'étais de dos.

— D'où le connais-tu ?

— Je l'ai vu il y a deux jours à un cocktail de l'ambassade américaine où je me trouvais avec Salvas. Ils sont allés dîner ensemble. Il n'est pas américain, mais autrichien, je crois. Il se faisait passer pour journaliste.

— Journaliste ! ricana Evin. C'est un agent de la CIA, oui !

Comment cet homme était-il remonté jusqu'à Gülizer ? Elle commençait à se faire une idée plus claire de la situation. Apparemment, le gouvernement grec n'était pas encore au courant de la présence depuis la veille d'Ocalan sur le sol grec. Les Américains jouaient leur jeu dans la discrétion. Ce qui lui laissait une petite chance...

— Il est plus prudent que tu l'évites, conseilla Evin. On ne sait jamais.

Elle n'était intervenue brutalement que pour une seule raison : Gülizer, suivie, risquait de conduire l'agent de la CIA directement à Ocalan. Le danger provisoirement écarté, inutile de prendre des risques. Il fallait gagner quelques heures, ou quelques jours, au plus. Se contenter de « protection rapprochée ». La collusion entre cet agent de la CIA et Salvas Kametero n'était pas dangereuse : le milliardaire grec ignorait la cachette d'Ocalan. Le PKK se servait de lui sans lui faire confiance. C'était ce que les services de désinformation du KGB appelaient jadis un « idiot utile ».

— Tu peux me déposer au *Hilton* ? demanda Evin.

Elles prirent place dans la Barquetta, Clio au volant, et émergèrent dans la rue Koniari déserte.

*

* *

Lorsqu'Evin débarqua à la permanence du PKK, tous les militants étaient agglutinés devant une télé posée sur la table basse du salon. Pour une fois, elle n'était pas calée sur MED-TV, la télé du PKK, mais sur MEGA, la grande chaîne grecque. Evin s'approcha. Une journaliste, debout devant la Fiat rouge échouée sur le trottoir, racontait ce qui s'était passé. Tandis qu'elle parlait, on passa en incrustation la photo

de la conductrice. Aussitôt Laser s'exclama :

— Mais c'est la fille qui se trouvait à la pizzeria !

Le sang d'Evin ne fit qu'un tour. Quelque chose se tramait dans son dos. Cela ne faisait pas vingt-quatre heures qu'Ocalan était arrivé et tout allait de travers. Il fallait réagir. Revenue à la réception, elle demanda :

— Bahar est là ?

— Oui, *hevala* ! Dans son bureau.

Evin s'engagea dans le couloir. Bahar Gur était chargée de faire observer la discipline au sein du PKK. Elle accomplissait des « inspections » dans les différentes permanences européennes du PKK et Evin la connaissait bien. Elle frappa à la porte d'un bureau et entra. Bahar était affalée dans un vieux fauteuil, en train d'éplucher des comptes. Evin se dit que c'était vraiment un monstre... Large comme une barrique, le visage ingrat et bouffi, des yeux exorbités à cause d'un goitre exophtalmique, des cheveux noirs raides et toujours sales, vêtue d'un pull sans forme et d'un vieux pantalon, pesant plus d'un quintal, c'était le remède absolu contre l'amour. On ne lui connaissait d'ailleurs aucune vie en dehors de son travail, et elle couchait dans son bureau.

— J'ai besoin de toi, *hevala* ! annonça Evin.

Bahar posa ses papiers, une lueur joyeuse dans ses prunelles sombres. Elle adorait inspirer la terreur, son physique repoussant lui interdisant toute autre activité. Avec le soutien de la puissante Evin, elle allait s'en donner à cœur joie.

— À tes ordres, *hevala*, dit-elle respectueusement.

Evin lui expliqua la situation, concluant :

— Je veux savoir ce que Laser a fait. S'il a eu un contact avec cette femme.

— Je m'en occupe, *hevala*, dit simplement Bahar.

*

* *

Lorsque Laser vit la tête monstrueuse de Bahar dans l'entrebâillement de la porte de son bureau, il en eut un haut-le-corps. Elle était si laide qu'on pouvait à peine la regarder. Il se força à sourire.

— Tu veux quelque chose, *hevala* ?

— Oui, fit Bahar. Parler avec toi. Viens.

Il faillit argumenter, mais il valait mieux se débarrasser de la corvée tout de suite. Bahar devait vouloir lui poser des questions sur les dépenses. Il se leva et la suivit dans le couloir, jusqu'à un petit bureau qui servait aux interrogatoires des membres du PKK soupçonnés de fautes ou de « déviationnisme ». Éclairé par une

ampoule nue, il ne comportait qu'une table, deux chaises, un lit de camp et un seau hygiénique. Parfois, cette pièce servait de cellule. Un gourdin de bois maculé de taches suspectes était posé sur la table. Bahar et Laser s'assirent face à face.

— Mets tes mains sur la table, ordonna la grosse femme.

Laser s'exécuta, plus mort que vif. Bahar regarda ses mains comme si elles avaient quelque chose d'extraordinaire.

— Tu as une belle montre, remarqua-t-elle.

— Ici, ce n'est pas cher, fit Laser, mal à l'aise.

Est-ce qu'elle allait l'accuser de vol ? Sans un mot, la grosse femme prit alors le gourdin à deux mains et l'abattit de toutes ses forces sur le poignet gauche de Laser, faisant voler en éclats sa montre et lui écrasant le poignet. Quand il eut cessé de hurler, elle annonça calmement :

— Tu vas me dire tout ce que tu sais sur la fille de la pizzeria. Tu ne sortiras pas d'ici avant.

*
* *

Malko arracha presque le couvercle de son portable qui sonnait. Revenu à l'*Intercontinental* après l'attentat qui avait coûté la vie à Urania, il attendait que Chuck Logan le rappelle. Mais c'était Kendal.

— Vous savez ce qui s'est passé ? demanda aussitôt Malko.

— Non.

Malko le mit au courant. Kendal marqua le coup.

— Je n'ai pas vu Evin aujourd'hui. Ils vous ont probablement suivis quand vous avez filé la Mercedes, hier. Ils sont très prudents. L'attentat dont vous avez été victime tout à l'heure prouve qu'ils ont des complices sur place, mais je ne sais rien là-dessus. Je voulais seulement vous dire qu'Evin m'a donné l'ordre de ne pas quitter Athènes. Donc, il est toujours là... Il faudrait retrouver Milos Lambrou. J'espère que vous agirez avant qu'il ne soit reparti. Moi, je ne peux pas poser de questions sans me faire soupçonner. Bonne chance.

À peine Malko eut-il raccroché que Dyonisos Stavridès appela à son tour. Il avait appris l'attentat par la radio.

— C'est le style du « 17-Novembre » dit-il. Le PKK aurait donc des contacts avec eux. Faites attention, ce sont des gens très dangereux.

— Il y a quelque chose d'incroyable, dit Malko. J'ai cru reconnaître dans la fille qui conduisait la moto la « fiancée » de Salvat Kametero !

Le major de l'EYP eut un haut-le-corps.

— C'est impossible ! Vous vous êtes sûrement trompé.

Dix minutes plus tard, Chuck Logan appela à son tour.

Lui aussi avait appris l'attentat. Il était catastrophé.

— Je me sens horriblement coupable, fit-il. Cette fille était formidable. Elle était si contente de travailler avec vous... Les gens de l'EYP risquent de me poser des questions. Ils connaissaient nos relations. Nous avons intérêt à déboucher vite.

— Pour l'instant, je suis bloqué, avoua Malko. Tant que nous n'aurons pas retrouvé Ocalan. Après ce qui s'est passé, il faut redoubler de précautions.

— Passez demain matin chez moi, je vous prêterai une arme. En attendant, ne bougez pas sans nécessité absolue.

C'était gai. Malko se préparait à descendre dîner lorsque le téléphone sonna encore. Cette fois, c'était Salvat Kametero, toujours aussi chaleureux. Il s'excusa de ne pas avoir rappelé Malko plus tôt.

— Aujourd'hui, expliqua-t-il, je suis à Salonique. Je reviens demain. Nous pouvons dîner demain soir.

— Avec plaisir, dit Malko. J'espère que votre ravissante fiancée sera là...

— Ah, je vois qu'elle vous plaît, fit le Grec en riant. Je vais lui demander de venir avec nous, mais ce sera moins... amusant. Je passe vous prendre vers dix heures.

Malko s'apprêta à dîner en tête à tête avec Elko Krisantem qui lui avait sauvé la vie. Sans son réflexe, le tueur de la moto aurait eu le temps de vider son chargeur sur lui. Encore vingt-quatre heures à attendre. Pourvu qu'Ocalan ne s'évapore pas entre-temps. Il réalisa tout à coup quelque chose. Si la conductrice de la moto était vraiment Clio, la fiancée du milliardaire, elle l'avait évidemment reconnu. Donc, elle s'arrangerait pour ne pas venir dîner. Cela allait être un bon test.

*
* *

Abdullah Ocalan examinait des pièces comptables du PKK, des ordres de virement, des états de dépenses, pour ne pas penser. La télévision du PKK, MED-TV, était un gouffre financier et il se demandait s'il devait continuer.

Installée dans un fauteuil près de la fenêtre, Gülizer lisait, avec par moment un regard pour le jardin en friches. Contente d'être revenue d'Athènes sans encombre. Hélas, Evin ne s'était pas montrée, estimant sans doute que c'était prendre un risque inutile.

Le temps passait lentement dans cette maison isolée, avec interdiction de sortir... Abdullah Ocalan posa ses comptes, pensant au passeport chypriote que Milos Lambrou lui avait promis. Tant qu'il ne l'aurait pas, il ne serait pas tranquille.

On frappa à la porte de la bibliothèque et Gülizer alla ouvrir. C'était la vieille dame qui les hébergeait.

— Voulez-vous un peu de thé ? proposa-t-elle.

Ocalan était touché par le zèle de cette vieille révolutionnaire. Il l'invita à entrer dans la bibliothèque et ils se mirent à discuter de politique, sous le regard attendri de Gülizer. Abdullah Ocalan en oubliait qu'il était un homme traqué.

*

* *

Dyonisos Stavridès était revenu à son bureau dans l'après-midi et avait demandé aux archives qu'on lui monte le dossier de Milos Lambrou. Lui seul savait *obligatoirement* où était planqué Abdullah Ocalan. Or, il était lui aussi introuvable.

Page par page, il se mit à lire tout ce que le Service avait glané sur le vice-amiral... Depuis un quart de siècle. Il y avait de tout : des synthèses, des notes, des bouts de papier, des « blancs », des procès-verbaux, des photos découpées dans la presse... C'était d'autant plus décourageant que Dyonisos Stavridès ne savait pas exactement ce qu'il cherchait...

Il ne disposait que de deux éléments. Lambrou, d'abord, ne pouvait avoir planqué Ocalan que chez quelqu'un de sûr, une connaissance de longue date, politiquement du même bord. Ensuite, lorsque Gülizer, la maîtresse d'Ocalan, avait quitté le local du PKK, elle avait pris un bus allant vers le nord. Peut-être même jusqu'à Nea Makri. Donc, il y avait une chance que la planque se trouve dans ces parages.

*

* *

Un soleil radieux brillait sur Athènes, un vrai temps de printemps. Evin gagna le *Hilton* et appela son ami Dimitri pour le remercier de l'aide qu'il lui apportait. Il ne se trouvait pas chez lui et elle n'insista pas. Ensuite, elle appela Clio, et là, eut une bonne surprise. À peine eut-elle la jeune femme en ligne que cette dernière lui annonça :

— Nous dînons ce soir avec votre ami...

— Bravo, approuva Evin, nous pouvons nous rencontrer avant ?

— Le salon de thé de la *Grande-Bretagne*, à cinq heures.

Encouragée par cette première bonne nouvelle, elle appela alors Milos Lambrou au numéro qu'il lui avait donné.

— Le document sera là demain, affirma-t-il, on me l'a promis.

Décidément, c'était une journée faste. Jusqu'ici, elle avait réussi à tenir les Américains à distance et elle s'appêtait à leur porter un nouveau coup qui lui « achèterait » du temps. Ce dont elle avait le plus besoin. Chaque heure comptait. Encouragée par la météo, elle repartit à pied vers la permanence. Là aussi, il fallait faire le ménage. Elle trouva la grosse Bahar en train de manger une pizza avec ses

doigts, dans son bureau. Celle-ci se leva, s'essuya sur son pantalon et annonça respectueusement :

— Je sais ce qui s'est passé, *hevala*, Laser a commis une imprudence.

— Quelle imprudence ?

— Avant-hier, il est allé à la pizzeria de la rue Alkmanos en compagnie de Khatun. Ils ont bavardé. Laser a alors parlé de Gülizer, qu'il avait vue avec elle à la permanence. Elle lui a dit qu'il ne devait pas la toucher...

— Et alors ?

— Il y avait un couple, à côté d'eux. Ils sont partis tout de suite après. Laser se souvient que l'homme avait l'air d'écouter. Il avait parlé d'une camarade blonde aux yeux bleus, sans donner son nom.

— Il parlait grec ?

— Non, turc.

— Donc, c'était un espion turc, conclut Evin. Il faut punir Laser. Ne le tue pas. Mais cela n'explique pas tout. Ce n'est pas une coïncidence si ce Turc était là-bas. *Quelqu'un* lui a dit que nous y allions souvent...

— Ce peut être l'EYP, remarqua Bahar, ils le savent...

— Peut-être, reconnut Evin, pas convaincue. Peut-être pas. Tu dois continuer ton enquête. Maintenant, occupe-toi de Laser.

Bahar inclina la tête. Un tic agitait son sourcil droit, enfoncé par un coup. Avec ses yeux hors de la tête, elle était vraiment effrayante. Elle sortit du bureau sans un mot. Lorsque Laser la vit pénétrer dans sa « cellule », il se leva du lit de camp, terrorisé.

— *Heval*, Evin a dit que tu devais être puni, annonça Bahar.

Elle prit son gourdin et l'abattit de toutes ses forces sur Laser. Ce dernier parvint à esquiver partiellement, mais il tomba. Aussitôt, la grosse femme se déchaîna, frappant surtout le visage. Quand elle eut terminé, Laser gémissait, allongé sur le sol au milieu d'une mare de sang. Le nez brisé en plusieurs endroits, une arcade sourcilière éclatée, la bouche en lambeaux. Il ne ferait pas de sitôt le joli coeur.

*

* *

Dyonisos Stavridès s'était remis au travail dès l'aube. Il ne lui restait plus beaucoup de documents à examiner. Il tomba soudain en arrêt devant une vieille photo découpée dans un journal de Salonique : une cérémonie à la mémoire des morts de la guerre civile qui avait ravagé la Grèce après la guerre. Des gens en rang d'oignons. Il lut la légende qui énumérait les personnages. Milos Lambrou était au milieu, à côté d'une femme âgée. Voula Maniakis, une femme écrivain, héroïne du Parti communiste grec.

Une *pasionaria*. La légende disait qu'elle se partageait entre

Salonique et Nea Makri.

Cela fit « tilt » chez Stavridès.

Voula Maniakis était très connue dans les milieux intellectuels pour ses positions d'extrême-gauche. Il examina la photo, songeur. Voula habitait Nea Makri. Comme Lambrou. Ce pouvait être une coïncidence, mais cela valait la peine de vérifier. Ce qu'il ferait dès le lendemain matin, en trouvant d'abord l'adresse de cette femme.

CHAPITRE IX

Salvas Kametero s'avança vers Malko avec un rire tonitruant et l'étreignit avec une chaleur toute méditerranéenne.

— J'ai réussi à convaincre Clio de venir avec nous ! Cette fille, c'est un vrai bonnet de nuit. Enfin... J'ai dû lui dire qu'elle vous avait séduit, l'autre soir à l'ambassade. Elle a été très flattée. Venez.

Malko le suivit. La grosse Mercedes blindée attendait sous le porche de l'*Intercontinental*. Salvas Kametero ouvrit la portière avant droite et s'effaça devant Malko.

— Voilà notre amie ! annonça-t-il.

Clio Ikara tourna la tête avec le même sourire figé qu'à l'ambassade américaine, le regard impénétrable. Elle était superbe, avec ses traits fins, son nez droit, son extraordinaire chevelure d'un noir brillant cascasant sur ses épaules. De longs pendentifs à ses oreilles, un fourreau bleu électrique fendu très haut sur le côté, découvrant une longue cuisse fuselée.

— Bonsoir ! dit-elle.

Froide comme un glaçon. Salvas Kametero referma la portière et fit le tour de la voiture pour se mettre au volant, tandis que Malko s'installait à l'arrière, avec l'avocat, le joufflu Vassili Selenos. Un doute l'assaillit. Ce n'était pas possible que cette magnifique créature soit la conductrice de la moto, la complice du tueur. En voyant Malko, elle n'avait pas manifesté la moindre émotion. Simplement l'ennui de se trouver là où elle n'avait pas envie d'être... Salvas Kametero démarra comme aux 24 Heures du Mans, collant Malko au dossier. Le Beretta 92 glissé dans sa ceinture s'enfonça dans sa colonne vertébrale. Il rappelait à Malko qu'à Athènes, il n'y avait pas que des *bouzoukis*...

Deux jours plus tôt, on avait bien tenté de le tuer, et Urania, elle, reposait à la morgue.

Abdullah Ocalan se trouvait depuis quarante-huit heures déjà sur le sol grec, et en dépit de l'aide de Kendal, il n'avait pas réussi à le trouver. Apparemment, le « filet de protection » déployé autour du président du PKK était efficace. Il n'arrivait pas à situer le rôle du play-boy milliardaire, amant de Clio, dans cette histoire. Impossible qu'il soit mêlé à un meurtre. Il restait la mystérieuse Clio. Il en saurait peut-être plus sur elle avant la fin de la soirée.

Salvas Kametero se retourna pour lancer :

— Je vous emmène dans le meilleur restaurant de poisson d'Athènes !

Ils longeaient la mer en direction du Pirée. Puis, le Grec bifurqua

dans un dédale de petites rues non pavées enchevêtrées sur une colline, un peu comme à San Francisco. Pour s'arrêter enfin devant le restaurant. L'extérieur ne payait pas de mine, mais dès qu'ils eurent franchi la porte, le luxe leur sauta au visage. Des aquariums pleins de poissons tropicaux, des boiseries sombres, un éclairage aux chandelles et un personnel compassé juste comme il convenait. Peu de tables étaient occupées : pour Athènes, où on dînait vers minuit, il était encore tôt... À peine assis, Salvas Kametero commanda une bouteille de Taittinger Comtes de Champagne rose 1993. Ils trinquèrent. Malko, placé en face de Clio, choqua sa coupe contre la sienne, lui arrachant un sourire distant. La pureté de ses traits était étonnante, autant que ses prunelles d'un noir liquide, absolument indéchiffrables. Elle prit une cigarette dans son sac et Malko en profita pour l'allumer avec son Zippo armorié.

Sans obtenir plus de réaction.

Le dîner commença par des huîtres aux épinards, mélange audacieux, mais culinairement médiocre, en dépit de la fierté évidente du maître d'hôtel. Il se poursuivit par une farandole de plats tous plus compliqués les uns que les autres, présentés par un maître d'hôtel raide comme un officier prussien, égrenant un commentaire en grec vaguement traduit par le milliardaire. Le Taittinger continuait à couler à flots. La conversation n'avait absolument aucun intérêt. Malko avait beau se creuser la tête, il ne voyait pas comment amener son hôte sur le seul sujet qui l'intéressait. Une chose l'étonnait cependant.

— Pourquoi roulez-vous en voiture blindée ? demanda-t-il. Vous avez été menacé ?

Salvas Kametero se rengorgea.

— Bien sûr ! Ma famille et moi, nous avons reçu à plusieurs reprises des lettres de menace du « 17-Novembre ». Parce que nous sommes pro-américains. J'ai même le droit d'avoir une arme. Dans la journée, j'ai un garde du corps. Ce sont des terroristes dangereux, ils ont déjà tué des gens.

— Je comprends, approuva Malko. Mais pour vous qui aimez conduire vite, une voiture de quatre tonnes, ce n'est pas l'idéal.

Salvas Kametero éclata de rire.

— Il y a un compresseur. Même quand je fais la course avec la moto de Clio, je la bats ! N'est-ce pas, Clio ?

Malko sentit son poulx grimper comme une fusée. Ainsi, il ne s'était pas trompé. Clio marmonna une vague réponse. Il lui sembla qu'elle s'était raidie. Avec son sourire le plus enchanteur, il lui demanda :

— Vous conduisez vraiment une moto ? C'est un sport peu pratiqué par les jolies femmes.

Le regard de Clio se posa sur lui. Froid comme celui d'un reptile. Ses pommettes avaient légèrement rougi, unique signe de son trouble.

Elle parla pour la première fois.

— Je suis très sportive. C'est vrai, j'aime beaucoup la moto.

Elle parlait anglais avec un accent chantant, plein de charme. Leurs regards demeurèrent accrochés l'un à l'autre quelques instants et Malko fut certain, à ce moment, qu'il avait bien en face de lui la conductrice de la moto. Il ajouta avec un sourire :

— Vous devez être superbe en combinaison de cuir...

Salvas Kametero hennit de joie.

— Elle est ma-gni-fi-que, renchérit-il en détachant chaque syllabe. Il ne lui manque qu'une cravache. Moi, ça m'excite beaucoup.

— Salvas !

Malko ne comprit pas le reste, débité en grec d'une voix coupante. Le milliardaire se tut et le joufflu Vassili pouffa discrètement. Un silence pesant régna un moment autour de la table, rompu par le maître d'hôtel annonçant un dessert étrange.

Tout de suite après, Salvas Kametero se fit apporter une bouteille de cognac Otard XO et remplit généreusement les verres ballon. Clio fut la première à prendre le sien. Malko la surveillait à la dérobée. Sa tension était désormais palpable, ce qui acheva de confirmer ses soupçons. Mais qu'est-ce qui l'avait poussée à jouer ce rôle ? Sûrement pas son amant. Finalement, c'était *elle*, le lien avec Ocalan.

Lorsqu'ils quittèrent le restaurant, Malko n'avait pas encore trouvé de réponse à la question. Salvas Kametero reprit la route d'Athènes à tombeau ouvert, comme pour démontrer à Malko la souplesse de la Mercedes blindée. Il termina sa course devant la même boîte de nuit que la fois précédente. Son portier ouvrit les portières, obséquieux. Clio émergea la première. Plantée sur le trottoir, hautaine comme une princesse, elle lança de sa voix chantante :

— Je vous laisse vous amuser avec vos *pornas* [29].

Salvas se précipita, la suppliant visiblement, en grec.

Sans même lui répondre, elle se tourna vers Malko.

— Monsieur, je ne veux pas priver Salvas de ses plaisirs habituels. Pourriez-vous avoir l'extrême obligeance de me ramener ? Je n'aime pas me déplacer seule la nuit. Vous pourrez les rejoindre ensuite.

Malko allait répondre « oui » lorsque Vassili Selenos se proposa. Clio le rabroua d'un ton sec. Malko *savait* que Clio ne faisait pas seulement un caprice, mais il ignorait ce qu'elle cherchait vraiment. La seule façon du savoir était de faire la « chèvre », une fois de plus.

— Je n'ai pas non plus envie de sortir trop tard, assura-t-il. Je vais raccompagner votre amie et rentrer me coucher.

Salvas Kametero eut un sourire un peu crispé, vexé sans vouloir l'avouer.

— Parfait, dit-il d'un ton dégagé. On va vous appeler un taxi.

Il lança quelques mots au portier qui se planta aussitôt en travers

de l'avenue. La poignée de main de Kametero à Malko fut plutôt froide. Son opinion de toute évidence était faite : son invité profitait des circonstances pour draguer éhontément sa fiancée.

Ce n'était pas digne d'un vrai gentleman.

*
* *

Clio Ikaria regardait défiler les lampadaires, le cerveau en ébullition. Se maudissant d'avoir cédé à son amant, et commis une imprudence qui pouvait avoir des conséquences gravissimes. Lorsque Salvas Kametero avait parlé de moto, elle avait cru que son coeur cessait de battre. Impossible de l'arrêter. L'agent des Américains avait eu beau demeurer impassible, elle *savait* qu'il savait, désormais. Donc que, par elle, il pouvait remonter non seulement au « 17-Novembre », mais aussi au PKK. Et enfin à Ocalan.

Elle en était malade.

Il n'y avait plus qu'une solution : l'éliminer dès ce soir, avant qu'il ait eu le temps de confier ses soupçons à qui que ce soit. Le seul problème, c'est qu'elle n'avait pas la moindre idée de la façon de procéder...

Le taxi grimpait la rue Anapiron-Polemou, dominée par le parc du mont Lykavitos. Au sommet, il vira à droite. Dans quelques minutes, elle aurait retrouvé le somptueux appartement que Salvas Kamatero avait mis à sa disposition. Elle se tourna vers son voisin, arborant un sourire chaleureux pour proposer :

— Je suis confuse de vous avoir privé de votre fin de soirée. Puis-je vous offrir un verre ?

*
* *

Les baies vitrées du grand living donnaient sur le mont Lykavitos et son monastère. Des tableaux abstraits aux murs, un grand canapé de cuir grège en face d'une table basse au décor en trompe-l'oeil, un sol de marbre et un superbe bar tout en miroirs.

— Vous avez un appartement magnifique, remarqua Malko.

Clio lui adressa un sourire embarrassé.

— Oh, je n'y suis pour rien. C'est Salvas qui a tout choisi, chez son décorateur parisien favori, Claude Dalle.

Elle se dirigea vers le bar.

— Que voulez-vous boire ?

— Si vous avez de la vodka...

Clio ouvrit les portes du bar de laque noire et sortit des bouteilles. Une de Stolychnaïa et une de Defender, qu'elle posa sur la table basse, avant de gagner la cuisine. Malko la regardait évoluer : belle à couper

le souffle. Elle ressortit de la cuisine, un seau à glace à la main et quitta de nouveau la pièce quelques instants. Malko entendit des bruits de salle de bains, et Clio réapparut, souriant gaiement, plus somptueuse que jamais. Elle alla farfouiller dans le bar et une musique douce s'éleva dans la pièce. Elle revint s'asseoir près de Malko. Si celui-ci n'avait pas connu la vérité, il n'aurait vu qu'une femme vexée se laissant faire la cour par dépit.

Sa robe fendue avait remonté et il avait une vue imprenable sur la plus grande partie de ses cuisses. Dans son dos, le Beretta 92 continuait de martyriser sa colonne vertébrale.

— Comment peut-on abandonner une femme aussi ravissante que vous ! soupira-t-il avec sincérité.

La réponse claqua comme un coup de fouet.

— Salvas n'aime que les *pornas*.

— Dans ce cas, que fait-il avec vous ?

Elle eut un haussement d'épaules négligeant.

— À vrai dire, je n'en sais rien. C'est un enfant gâté. Personne ne lui résiste, à part moi. Vous savez ce qu'il mériterait ?

— Non.

— Que je couche avec vous, annonça calmement Clio, avec un sourire gourmand.

Comme si cet aveu l'avait gênée, elle but son Defender d'une seule traite. Depuis son arrivée dans l'appartement, elle était métamorphosée, dépouillée de son aspect raide et distant. Malko sentit un petit picotement agréable au creux de ses reins. Il est rare qu'une femme évoque ce genre de possibilité si elle n'est pas décidée à le faire... Surtout à une heure du matin, dans un appartement désert. Le problème, c'est que Malko *savait* que ses propos n'étaient qu'un leurre. Que cherchait-elle vraiment ?

Elle se leva pour gagner le bar et se resservir du scotch. Discrètement, Malko ôta son pistolet de sa ceinture et le glissa entre deux coussins, totalement invisible. Puis, il se leva et rejoignit la jeune femme. Ils se heurtèrent presque. Malko posa ses deux mains sur les hanches de Clio, l'immobilisant. Elle lui jeta un regard interrogateur et amusé.

— Vous me prenez au mot ! Je plaisantais.

Sans un mot, il prit son verre, le posa sur un guéridon, et se pencha sur sa bouche. Les lèvres de Clio mirent quelques secondes à s'ouvrir, puis elle lui rendit un baiser profond, son corps pressé contre le sien.

C'est elle qui se détacha la première, un peu essoufflée.

— Voilà, dit-elle, je suis vengée.

Malko n'eut pas le temps de lui répondre : le téléphone sonnait. La conversation, en grec, fut très brève. Clio revint vers Malko, une lueur amusée dans ses prunelles d'un noir liquide.

— C'était Salvas, annonça-t-elle. Je lui ai dit que vous m'aviez déposée et que vous étiez reparti.

Cette fois, c'était un appel encore plus direct. Malko décida qu'il était temps de plonger. Pour voir jusqu'où irait Clio. Qui, dans sa tête, n'avait *sûrement* pas envie de coucher avec lui. Il s'approcha et, de nouveau, la prit dans ses bras.

— Moi aussi, dit-il, j'ai envie de vous.

Elle résista encore moins que la première fois. Sous la mousseline bleue de sa robe, il sentait les pointes de ses seins frémir, mais quand il croisa son regard, il eut l'impression d'affronter celui d'un cobra. Une femme peut éprouver des sensations physiques agréables, sans que son cerveau participe... Lorsqu'il glissa une main le long de sa cuisse, Clio l'arrêta.

— Pas ici, dit-elle, je n'aime pas me faire trousser comme une *porna*.

Décidément, c'était une obsession... Il la suivit, découvrant une chambre aux rideaux de velours bleu avec un grand lit style Hollywood surmonté d'un grand miroir rond doré, légèrement incliné. Un catalogue de Claude Dalle posé sur la commode ne laissait aucun doute sur l'origine de cette décoration.

— C'est Salvas qui a voulu mettre ça, fit-elle.

Avec un grand naturel, elle se débarrassa de sa robe, ne gardant qu'un slip de dentelle et ses bas « stay-up ». La musique venait jusque-là et Clio se mit à onduler en rythme sur le lit. Quand Malko vint s'allonger dévêtu à côté d'elle, elle commença aussitôt à le caresser, glissant une main dans son slip, puis l'en débarrassant. Ils recommencèrent à s'embrasser. Peu à peu, Clio s'animait sous les caresses de Malko. Ses seins dressés répondaient au moindre frôlement. Il l'avait dépouillée de son dernier rempart et s'efforçait de l'amener au plaisir. Il ressentait une curieuse impression. D'un côté, elle le caressait habilement, et de l'autre, elle était encore raide, gauche, comme si elle se demandait ce qu'elle faisait là. Soudain, elle ouvrit ses cuisses et l'attira sur elle.

— Baisez-moi ! dit-elle.

Comme on dit « Passez-moi le sel ».

Malko s'enfonça progressivement en elle. Et soudain, ce fut le miracle. Alors qu'elle était raide comme un bout de bois, Clio commença à onduler sous lui. Puis, sa houle se fit plus forte et elle poussa un cri étranglé. Ses bras refermés sur le dos de Malko s'écartèrent brusquement, retombant à plat sur le lit. Il sentit la sève monter de ses reins et la pilonna de plus belle. Machinalement, son regard se porta sur le grand miroir incliné. C'était toujours excitant de se voir faire l'amour.

Ce qu'il aperçut fit grimper son pouls à 200 ! La main droite de Clio

venait de saisir le manche d'un pic à glace dissimulé entre le matelas et le sommier. Au moment où il se répandait en elle, Clio arracha son arme improvisée de sa cachette et l'abattit de toutes ses forces dans le dos de Malko.

CHAPITRE X

Malko poussa un hurlement de douleur quand le pic à glace s'enfonça dans sa chair. Heureusement, il avait eu le réflexe de glisser sur le côté et la pointe acérée, au lieu de lui transpercer le coeur, s'enfonça entre deux côtes, le blessant sans réelle gravité. Il se releva d'un bond, le pic à glace encore planté dans le flanc. Le sang coulait en une longue rigole. Clio sauta du lit d'une détente, lui jetant un regard de folle, puis, nue comme un ver, sortit de la chambre en courant. Malko arracha la pointe d'acier de son flanc et jeta le pic à glace à terre. Voilà ce qu'elle était allée chercher dans sa cuisine... *Basic Instinct* faisait des émules. Son côté le brûlait affreusement et le sang coulait tout le long de son corps. Il se jeta à la poursuite de la jeune femme.

— Clio ! Revenez !

Elle devait chercher une arme. Il la rattrapa dans le living-room mais elle lui échappa, fonçant vers la fenêtre, qu'elle atteignit avant lui. Il n'eut pas le temps de l'empêcher de l'ouvrir. Pratiquement du même élan, elle passa sur le balcon, enjamba la rambarde et sauta dans le vide.

*

* *

Horrifié, Malko se pencha à l'extérieur. Le balcon donnait sur l'arrière de l'immeuble, en contrebas de la rue. Il entendit un bruit mat et un cri bref. Puis plus rien. Il ne distinguait même pas le corps dans l'obscurité. Il appela :

— Clio ?

Aucune réponse. Le vent frais le fit frissonner. Machinalement, il consulta son chronographe Breitling Special. Une heure trente-cinq. Il était resté moins d'une heure dans l'appartement. Le sang coulait le long de sa jambe et il avait l'impression d'avoir un fer rouge dans le flanc. Il gagna la salle de bains, tamponna sa blessure avec une serviette vite rouge de sang, arriva enfin à en ralentir le débit. Il était choqué de ce dénouement brutal. Jamais il n'aurait pensé que Clio se suiciderait...

Avec des morceaux de sparadrap, il bricola un pansement, coinçant un gant éponge dessous, pour stopper l'hémorragie, puis il se rhabilla et alla de nouveau se pencher au balcon. Aucun signe de vie. Clio s'était tuée dans sa chute. Avec son mouchoir, il commença à essuyer

soigneusement tout ce qu'il avait touché et récupéra son pistolet dans le canapé. Le chauffeur de taxi l'avait vu entrer avec la jeune femme. C'était fâcheux en cas d'enquête. Il se livra à une fouille rapide, découvrit dans la penderie une superbe combinaison de cuir noir.

Après avoir fermé la porte, il prit l'ascenseur. Au moment où il traversait le hall, il se heurta pratiquement à Salvat Kametero.

*
* *

Le milliardaire grec, les yeux injectés de sang, titubait légèrement. Visiblement, il mit quelques instants à réaliser qui se trouvait en face de lui. Cela ne lui plut pas. Avec un rugissement de fureur, il se rua sur Malko, l'acculant au mur, les deux mains refermées sur sa gorge, éructant des injures en grec. Il pesait bien vingt kilos de plus que Malko, et celui-ci, affaibli par sa blessure qui continuait à saigner, faillit tourner de l'oeil. Il parvint à saisir son pistolet et l'enfonça dans l'estomac de Salvat Kametero.

— Lâchez-moi, fit-il, ou je tire !

Stupéfait, le Grec lâcha sa gorge et recula, les yeux fixés sur le pistolet.

— Mais vous êtes fou ! lança-t-il. Je le dirai à *mister* Logan.

— Il ne s'agit pas du tout de ce que vous pensez, fit Malko. Mais de quelque chose de beaucoup plus grave...

— Où est Clio ?

Comme Malko ne répondait pas, Salvat Kametero se rua dans l'ascenseur, où Malko s'engouffra à son tour. Les deux hommes n'échangèrent pas un mot pendant le trajet. Au troisième, le milliardaire tira une clef de sa poche et pénétra dans l'appartement. Malko le laissa parcourir les pièces, debout au milieu du living. Kametero réapparut, décontenancé.

— Qu'est-ce que vous en avez fait ?

— Rien, dit Malko. Elle s'est jetée par la fenêtre. Je pense qu'elle est morte.

Kametero fonça vers la fenêtre ouverte, se pencha au balcon. Malko l'entendit appeler, puis il revint dans la pièce.

— Je ne vois rien, dit-il, c'est une mauvaise plaisanterie.

— Hélas non, répliqua Malko. On peut gagner le jardin ?

— Bien sûr.

— Alors, allons-y.

Ils reprirent l'ascenseur, cette fois jusqu'au parking souterrain. De là, une porte permettait d'accéder à une esplanade de ciment, quelques mètres plus bas. Une forme sombre était étendue au milieu. Malko l'éclaira avec son Zippo. Clio s'était fracassé le crâne sur le ciment et une mare de sang s'étalait autour de sa tête. Son corps était

disloqué dans une position obscène. Salvas Kamatero eut un hoquet et vomit. Malko attendit qu'il se soit calmé pour dire :

— Je suis désolé. Je n'avais pas prévu cela.

Le Grec s'avança, de nouveau menaçant.

— Salaud ! Elle est nue ! Vous avez essayé de la violer. Je vais appeler la police.

— Vous feriez mieux de m'écouter, avant, fit Malko. Je ne suis pour rien dans ce suicide.

— Alors, pourquoi est-elle nue ?

— Venez, je vais tout vous expliquer.

À regret, Salvas Kamatero regagna le parking. Au moment de remonter, Malko demanda :

— Vous savez où est le garage de Clio ?

— Oui.

— Allons-y. Je voudrais vous montrer quelque chose. De mauvaise grâce, le Grec le mena jusqu'à un box fermé qu'il ouvrit avec une clef. À l'intérieur se trouvaient une Fiat Barquette jaune et une moto.

— C'est la moto de Clio ? demanda Malko.

— Oui, pourquoi ?

— Regardez : les plaques d'immatriculation ont été enlevées.

Le Grec fronça les sourcils.

— Qu'est-ce que cela veut dire ?

— Il y a quarante-huit heures, expliqua Malko, j'ai été victime d'un attentat. Le passager d'une moto a tiré sur ma voiture. La conductrice a été tuée. C'est votre « fiancée » qui pilotait la moto. *Cette moto.*

Salva Kamatero, hébété, fixa Malko.

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? Pourquoi aurait-elle fait cela ?

— Remontons, suggéra Malko, j'ai un certain nombre de choses à vous apprendre.

*

* *

Tassé sur lui-même, gris de fatigue, les traits tirés, les yeux bordés de rouge, Salvas Kamatero écoutait le récit de Malko. Régulièrement, d'un geste d'automate, il se versait une rasade de Defender et l'avalait d'un coup. Malko n'avait rien omis, pas même ce qui s'était passé avec Clio. Celle-ci n'avait fait l'amour avec lui que pour le mettre en état d'être assassiné. Il se leva, ôta sa veste et déboutonna sa chemise, montrant au Grec le pansement sanglant sur son flanc.

— Le pic à glace est encore dans la chambre, dit-il simplement.

Salvas Kamatero alluma une cigarette d'une main tremblante.

— Mais pourquoi ? gémit-il. Pourquoi ?

— Je ne sais pas tout, avoua Malko. Mais vous pouvez m'aider.

Comment avez-vous connu Clio ?

— J'ai visité un camp de réfugiés kurdes, près d'Athènes, l'année dernière. Clio y faisait de l'action humanitaire tout en poursuivant des études de sociologie à l'université. Je l'ai trouvée incroyablement belle et je lui ai fait la cour. Elle a mis très longtemps à me céder. Je suis tombé très amoureux. Finalement, je l'ai convaincue de venir habiter ici. L'immeuble m'appartient. Je lui ai offert la Barquette, mais elle s'en servait peu, préférant sa moto. Je savais qu'elle avait des opinions très à gauche, mais cela m'amusait plutôt. Je ne comprends toujours pas pourquoi elle a participé à un attentat contre vous.

— Moi, je crois comprendre, répliqua Malko. Commençons par le commencement. Pourquoi avez-vous financé l'arrivée d'Abdullah Ocalan en Grèce en chartant un Falcon 900 de Moscou à Athènes ?

Le regard de Salvas Kametero vacilla et il bredouilla une molle dénégation. Malko, le sentant déstabilisé, insista impitoyablement.

— Ne niez pas. J'appartiens à la CIA et nous avons des preuves de cela.

— On me l'a demandé, finit par dire le Grec.

— Qui ?

— Clio. Elle m'a supplié, me disant qu'Ocalan était traqué, ne savait plus où aller, mais qu'il avait des amis en Grèce. Vous connaissez ma position vis-à-vis des Turcs. J'ai pensé que c'était un bon tour à leur jouer. Je ne comprends toujours pas pourquoi on a voulu vous tuer.

— Je vais vous le dire. Depuis qu'Ocalan est arrivé secrètement à Athènes vendredi dernier, nous le cherchons. Son ami Milos Lambrou l'a planqué dans un endroit sûr. C'est parce que j'étais sur la piste de la femme qui l'accompagne qu'on a voulu me tuer.

— Mais que faisait Clio là-dedans ?

— Nous avons des raisons de croire que le PKK a des « passerelles » avec le « 17-Novembre ». Ses membres lui donnent un coup de main, pour des actions clandestines.

Salvas Kametero posa sur Malko un regard halluciné.

— Vous voulez dire que Clio appartenait au « 17- Novembre » ?

— C'est très probable, mais impossible à prouver désormais.

— Mais c'est impossible, ils ont menacé de me tuer ! C'est à cause d'eux que j'ai dû acheter une voiture blindée.

— Je sais, reconnut Malko, mais Clio a peut-être fait de « l'entrisme ». Vous pouviez leur être très utile.

Accablé, le milliardaire grec se versa ce qui restait de scotch, terminant la bouteille de Defender. Totale abasourdi. Malko se pencha vers lui.

— Je comprends ce que vous ressentez. Je suis désolé pour Clio. Maintenant, pouvez-vous me dire où se trouve Abdullah Ocalan ?

Salvas Kametero leva un regard effaré sur Malko.

— Mais je n'en ai pas la moindre idée, assura-t-il. Je ne l'ai pas rencontré. Milos Lambrou m'avait promis qu'il me recevrait dès que ce serait possible, mais il ne m'a jamais téléphoné. Je pensais même qu'il était déjà reparti.

De toute évidence, il disait la vérité. Le dernier espoir de Malko s'effondrait. Clio avait emporté avec elle son secret.

Le silence persista un long moment, puis Salvas Kametero se secoua.

— Qu'est-ce qu'on fait, pour Clio ?

— Rien, fit Malko. On ne la ressuscitera pas.

Il se leva.

— Je vais vous laisser. Prévenez la police que votre amie s'est suicidée.

Le Grec l'imita. L'air misérable.

— Non, dit-il, je n'ai pas le courage d'affronter cela cette nuit. Je vais vous raccompagner à votre hôtel ou à l'hôpital, et rentrer. On verra demain. De toute façon, on me préviendra sûrement.

*

* *

Le médecin de l'ambassade américaine avait désinfecté la blessure de Malko, la dissimulant sous un vaste pansement adhésif. Cela lui faisait encore mal lorsqu'il se tournait, mais il ne resterait que deux petits trous. Les journaux ne parlaient pas encore du suicide de Clio. Chuck Logan posa son Zippo CIA en équilibre sur son bureau.

— Nous sommes lundi matin, laissa-t-il tomber. Et nous n'avons toujours *aucune* idée de l'endroit où se planque Ocalan. Et même s'il est encore là. Pourtant, vous avez vraiment fait tout ce que vous pouviez.

— Prévenez les autorités grecques, conseilla Malko. Cela vaut mieux que de le laisser filer entre nos doigts.

— Je vais demander à Langley, dit l'Américain. C'est une décision politique.

— Je n'ai aucune piste, reconnut Malko en se levant. Je vais me reposer un peu à l'hôtel.

Il rejoignit Elko Krisantem qui l'attendait dans la voiture, veillant sur lui comme une nounou. Il faisait toujours aussi beau à Athènes, mais Malko avait le cafard. Après Urania, Clio. Certes la jeune femme avait tenté de l'assassiner, mais son suicide rachetait tout. Quelqu'un qui a le courage de se jeter par la fenêtre pour ne pas risquer de parler mérite le respect, quelle que soit la cause qu'il défend.

*

Evin était en train de rédiger un fax, installée au bureau de Laser, lorsque la militante chargée d'accueillir les visiteurs passa la tête à la porte.

— *Hevala*, quelqu'un te demande.

— Qui ?

— Il dit s'appeler Dimitri.

La Kurde sentit le sang se retirer de son visage. Pour que le membre du « Mouvement du 17-Novembre » prenne le risque de lui rendre visite là, il fallait une raison grave, la permanence du PKK risquant d'être sous surveillance policière ou de la CIA. Elle se rua dans l'entrée, entraîna Dimitri dans le couloir, à l'extérieur. Moins de gens le verraient, mieux cela vaudrait.

— Que se passe-t-il ? demanda-t-elle anxieusement.

— On m'a communiqué tout à l'heure une information qui m'a inquiété. Cela concerne l'officier de l'EYP qui a suivi ton président, vendredi dernier, Dyonisos Stavridès.

— Qu'est-ce qu'il a fait ? interrogea Evin en retenant son souffle.

— Nous avons un sympathisant qui travaille aux archives de l'EYP. Ce matin, en arrivant, Stavridès a demandé aux archives le dossier de Voula Maniakis.

CHAPITRE XI

Evin eut l'impression de recevoir un coup de poignard en plein cœur. Cela dut se voir sur son visage, car Dimitri Megara demanda avec inquiétude :

— C'est grave ?

La Kurde essayait de reprendre son calme. Dimitri Megara ignorait qu'Abdullah Ocalan se cachait chez la vieille militante communiste. Ce qu'il lui apprenait était affreux. Si les Américains trouvaient Ocalan, ils risquaient de le kidnapper et les Grecs ne diraient évidemment rien... Dimitri l'observait anxieusement.

— Je peux t'aider ?

— Oui. Peux-tu me trouver l'adresse personnelle de ce Stavridès ?

— Je peux, oui, fit Dimitri.

— Dès que tu l'as, appelle-moi. Je ne bougerai pas.

Elle rentra dans la permanence, accablée, le cerveau en ébullition, et regagna le bureau de Laser. Elle remuait les éléments du problème dans sa tête. Tant que Milos Lambrou n'aurait pas procuré à Ocalan le passeport qu'il lui avait promis, le président du PKK ne pouvait pasquitter la Grèce. En plus, Lambrou était injoignable et, sans lui, impossible de trouver une autre planque à Ocalan.

Il ne restait qu'une mesure à prendre : gagner du temps. Apparemment, Dyonisos Stavridès, bien qu'appartenant à l'EYP, travaillait sur ce coup pour les Américains. S'il avait demandé le matin même le dossier de Voula, la femme qui cachait Ocalan, c'est qu'il avait un soupçon. Il ne pouvait avoir de certitude. Pour en obtenir, cela risquait de prendre un peu de temps, puisqu'il ne pouvait intervenir *officiellement*, avec tous les moyens de son service. Evin avait donc une petite chance de désamorcer la bombe : supprimer Stavridès avant qu'il ait la preuve de la présence d'Ocalan chez la vieille dame.

À son bureau de l'avenue Kahetaki abritant le ministère de l'intérieur grec, il était hors de question d'agir. Elle ne pouvait, éventuellement, le frapper que chez lui. Dès qu'elle aurait son adresse. En priant pour qu'il n'ait pas déjà communiqué son information aux Américains... Les heures allaient passer lentement. Elle sortit son paquet de Gauloises blondes qui voisinait dans son grand sac avec le Tokarev qu'on lui avait procuré et alluma une cigarette. Tant que Dimitri ne lui aurait pas fourni l'adresse du major de l'EYP, elle n'avait strictement rien à faire. Et c'était peut-être ce qu'il y avait de plus dur.

Dyonisos Stavridès réfléchissait en fumant une cigarette, le dossier de Voula Maniakis posé devant lui sur son bureau. À part son adresse, il n'y avait pas trouvé grand-chose. Tous les rapports intéressants dataient de plusieurs dizaines d'années. Depuis longtemps, Voula Maniakis, passée à la littérature, n'avait plus d'activités clandestines. Elle participait à des meetings, signait des pétitions, commémorait et donnait des interviews.

Pas du tout une vieille dame indigne. À tel point que Stavridès se demanda s'il ne faisait pas totalement fausse route. Pourquoi Milos Lambrou aurait-il demandé l'aide d'une vieille révolutionnaire de soixante-dix-huit ans ?

Le téléphone interrompit ses réflexions. C'était Malko Linge qui venait aux nouvelles. Dyonisos Stavridès hésita. Il n'aimait pas donner de faux espoirs. Du moins tant qu'il n'aurait pas quelque chose de concret à se mettre sous la dent.

— Rappelez-moi ce soir chez moi, dit-il. J'aurai peut-être une information. Je dois vérifier aujourd'hui.

— Le temps presse, lui rappela Malko. Moi aussi, j'ai des choses à vous apprendre, concernant la personne qui a charté l'avion. Malheureusement, cela ne peut guère nous aider.

À peine le téléphone raccroché, Dyonisos Stavridès quitta son bureau, récupéra sa voiture au parking et s'engagea dans l'avenue Messogion. Voula Maniakis habitait Nea Makri, comme Milos Lambrou. Une heure plus tard, il passait lentement devant le 13 Odos Rota, l'adresse de la militante communiste. Une rue bordée de maisons particulières, dans la partie intérieure de Nea Makri. Il repéra la petite villa isolée au milieu d'un jardin en friches où une voiture était stationnée sous une bâche. Il était difficile de planquer : aucun immeuble alentour, pas de commerçant. Évidemment, s'il allait tout raconter à sa hiérarchie, dix minutes suffiraient pour vérifier la présence d'Ocalan dans cette maison. Mais, à ce stade, cela impliquait aussi de révéler qu'il avait dissimulé des faits importants à ses chefs ; et lui vaudrait une révocation immédiate. Il valait mieux aider la CIA, qui le récompenserait par un chèque confortable. D'autant qu'il ne portait pas le Pasok dans son cœur. Depuis l'arrivée des socialistes au pouvoir, son avancement avait subi un net ralentissement.

Il était à une centaine de mètres de la maison de Voula Maniakis lorsqu'il vit dans son rétroviseur une femme en sortir et partir à pied dans la direction opposée. Il attendit un peu, fit demi-tour et décida de la suivre à bonne distance. Elle parcourut près d'un kilomètre pour rejoindre une rue commerçante, près de la mer. Dyonisos gara sa voiture et se rapprocha, l'observant de plus près. Une brune d'une

cinquantaine d'années, avec de longs cheveux défaits, vêtue d'une robe longue à fleurs. D'après la fiche de Voula Maniakis, cela pouvait être sa fille. Dyonisos Stavridès se glissa dans la file, afin d'observer ce qu'elle achetait. Son poulx s'accéléra lorsqu'il vit ce qu'elle commandait : un énorme poisson et des gambas pour six personnes !

Or, Voula Maniakis, veuve, vivait seule avec sa fille célibataire. Le major de l'EYP s'éloigna, pas mécontent. Cette abondance de nourriture pouvait signifier que la vieille militante révolutionnaire avait des hôtes... Il décida de poursuivre sa planque toute la journée.

*
* *

Appuyée à la margelle d'une fontaine de la place Diogenous, Evin regardait un pope coiffé du traditionnel *kalimafia*[\[30\]](#) noir agiter vigoureusement la corde de la cloche de la petite église orthodoxe de la rue Epimenidou.

En réalité, la Kurde ne s'intéressait qu'à la petite maison à la porte bleue jouxtant l'église. Celle de Dyonisos Stavridès. Dans ce quartier de Plaka traditionnellement envahi par les touristes, sa présence n'éveillait aucune curiosité. Du haut de la rue Epimenidou, on pouvait apercevoir l'Acropole, brillamment éclairée de nuit. Elle s'engagea dans la rue aux pavés inégaux, qui grimpait en pente assez rude jusqu'aux jardins de l'Acropole. Arrivée en haut, elle suivit la rue Thrassilou d'où elle avait une vue magnifique sur les jardins des maisons bordant la rue Epimenidou. Une demi-heure plus tôt, Dimitri lui avait téléphoné, ne prononçant que deux mots : 7 Epimenidou.

Après avoir consulté rapidement un plan d'Athènes, elle avait pris un taxi, se faisant déposer par précaution au début de la rue Lissikratous, où s'alignaient sans interruption tavernes et marchands de souvenirs.

Son repérage terminé, elle redescendit tranquillement jusqu'à l'avenue Vassili Amalias et prit un taxi. Tenaillée par une angoisse affreuse. Est-ce qu'il n'était pas déjà trop tard ?

*
* *

La nuit était tombée et, comme chaque jour depuis son arrivée à Athènes, Abdullah Ocalan se sentait envahi d'une fureur sourde. Comment le PKK ne parvenait-il pas à le tirer de là ! Combien de temps allait-il demeurer coincé en Grèce ? Avec l'épée de Damoclès de la CIA au-dessus de sa tête ! Il n'osait pas se servir de son portable, sachant que la NSA écoutait toutes les communications et que son numéro était dans leurs ordinateurs. Le téléphone de la maison était tout aussi dangereux. Il tournait comme un fauve en cage, seul dans la

bibliothèque. La fidèle Gülizer aidait Voula à faire la cuisine et les deux gardes du corps se tenaient dans le living.

Evin n'était toujours pas revenue. Trop dangereux.

On frappa à la porte de la bibliothèque et il cria d'entrer. Voula lui adressa son habituel sourire chaleureux.

— Vous avez une visite.

Elle s'effaça devant la mince silhouette de Milos Lambrou, le visage toujours aussi austère, engoncé dans un costume bleu croisé trop serré. Aussi fluide qu'Ocalan était imposant. Ce dernier lui tendit la main, s'efforçant de sourire. Quelle mauvaise nouvelle apportait-il encore ?

— Ça y est ! annonça Milos Lambrou d'une voix tremblante d'excitation. Je pars demain à Chypre chercher votre passeport. Je serai de retour dans la journée. Avec ce document, vous ne risquez plus rien : il est authentique.

Dès son arrivée, il lui avait demandé des photos d'identité pour la confection du document.

Abdullah Ocalan l'étreignit et l'invita à s'asseoir. Voula vint silencieusement apporter du thé. Pendant qu'il le versait, le président du PKK demanda :

— Où vais-je aller ensuite ?

— Vous allez d'abord à Chypre, à partir d'Athènes. De Nicosie, vous prendrez un vol pour Erevan. Il y en a tous les jours. Là, vous serez en sécurité.

Évidemment, les Arméniens vomissaient les Turcs qui les avaient massacrés un siècle plus tôt, inaugurant la série des grands génocides.

— Quand pourrai-je partir ?

— Après-demain matin. Il est plus prudent que vous n'entriez pas à Chypre, on pourrait vous reconnaître. Vous resterez donc en transit en attendant le vol pour Erevan. Je ne veux pas que cela dure trop longtemps.

— Parfait, approuva Ocalan. Et Evin ?

— Elle vous rejoindra là-bas. Il n'y a pas de problème.

— Et Gülizer ?

— Il vaut mieux qu'elle voyage avec quarante-huit heures de décalage. Elle prendra le vol Nicosie-Erevan de jeudi.

Abdullah Ocalan ne fit pas d'objection. Il n'aimait pas se séparer de Gülizer, mais la sécurité primait tout.

— Merci, dit-il, vous avez été formidable.

— Vous avez besoin de quelque chose d'ici là ? demanda Lambrou.

— De liberté, soupira le chef du PKK. C'est très dur de demeurer cloîtré ainsi, même si votre amie est absolument adorable...

Il tuait le temps en vérifiant les liasses de reçus des sommes recueillies au cours de la dernière *campagna*, malheureusement en

baisse. Il avait le contrôle de tous les circuits financiers du PKK, ce qui lui donnait un poids considérable envers la branche militaire. Lui faisait rentrer l'argent, eux le dépensaient en armes et en munitions.

De nouveau, Voula frappa et entra.

— Milos, dit-elle, tu restes dîner avec nous. Il y a des gambas et du poisson grillé.

*

* *

Dyonisos Stavridès contemplait le cœur battant la plaque de la Golf garée rue Rota, à une centaine de mètres de la maison de Voula Maniakis. Il avait vu la voiture arriver une heure plus tôt et le fait que son conducteur s'impose cette marche à pied l'avait intrigué... Il tourna autour, essaya de l'ouvrir, mais elle était verrouillée. Après avoir noté le numéro, il s'éloigna. Il n'avait pu identifier son conducteur à cause de l'obscurité et ne voulut pas le suivre. Inutile de se faire repérer. Il reprit son Alfa-Roméo et fonça vers Athènes. À cette heure, le bureau des cartes grises était fermé. Bien sûr, étant donné sa qualité, il pouvait facilement obtenir le renseignement qu'il voulait. Mais il serait obligé de faire une demande spéciale, à partir de son service. Surtout à une heure aussi tardive. Il pouvait obtenir sans problème le nom du propriétaire ou, au contraire, tomber sur un emmerdeur qui le forcerait à faire une demande officielle. Alors que le lendemain matin, il lui suffirait de descendre aux archives pour trouver lui-même le numéro.

Abdullah Ocalan, s'il se cachait dans cette maison de la rue Rota, ne partirait pas cette nuit.

Sans même s'en rendre compte, tant il était perdu dans ses pensées, il se retrouva en plein centre d'Athènes. Par miracle, il trouva une place rue Vironos et partit faire ses courses. Depuis son divorce, il vivait seul dans la ravissante petite maison que lui avait léguée son père, grand journaliste grec.

Voulant quand même tenir la CIA au courant, il appela le portable de Malko Linge et tomba sur la messagerie. Il laissa un message, disant qu'il passait la soirée chez lui.

Lorsqu'il entra dans son épicerie habituelle, il était transporté d'allégresse. Lui, simple officier de l'EYP, détenait peut-être un secret d'État ! C'était grisant. Du coup, il ajouta à ses courses habituelles une bouteille de Domesticco [31].

*

* *

Evin et la grosse Bahar étaient venues à pied de l'avenue Vassilissis-Sofias, parcourant les deux kilomètres sans un mot, comme si elles se

trouvaient de nouveau sur un sentier de montagne, en pays ennemi.

Il était minuit et, en cette saison creuse pour le tourisme, le quartier de Plaka était pratiquement désert, à part quelques tavernes encore ouvertes. Les deux femmes, chaussées de baskets, avançaient sans le moindre bruit, la grosse Bahar avec un paquet sous le bras. Après avoir monté le raidillon mal pavé baptisé pompeusement rue, elles s'arrêtèrent devant la porte bleue du numéro 7. Plus haut, l'Acropole brillait de tous ses projecteurs. On se demandait comment les descendants de ceux qui l'avaient érigé avaient pu construire à ses pieds une ville aussi laide...

Evin colla son oreille à la porte, écouta, entendit un vague bruit de musique. Apparemment, Dyonisos Stavridès était chez lui. Dimitri Megara, l'homme du « 17-Novembre », lui avait assuré qu'il vivait seul.

Elle fit un signe à Bahar et appuya longuement sur la sonnette. Quelques instants plus tard, les deux femmes entendirent des pas descendant un escalier et une voix demanda en grec :

— Qu'est-ce que c'est ?

— Une lettre de la part de l'*Intercontinental* cria Bahar qui parlait très bien grec.

La clef tourna dans la serrure et le battant s'ouvrit sur le major Stavridès en survêtement. Il n'eut même pas le temps d'ouvrir la bouche. Se jetant sur lui comme une furie, Bahar abattit le gourdin qu'elle portait enveloppé dans du papier journal. Frappé en plein visage, Dyonisos Stavridès recula avec un cri de douleur, trébuchant sur les marches de l'escalier en mosaïque. Déjà, les deux furies se ruaient à l'intérieur, refermant la porte d'un coup de pied. Stavridès se releva, le visage en sang. Il se retourna, tenta de s'enfuir par le petit escalier intérieur menant à son living. La grosse Bahar le rattrapa et le frappa de nouveau sur les épaules, puis sur la nuque. Le major de l'EYP retomba à plat ventre, rampant marche après marche, poursuivi par les coups de Bahar. Le bureau où se trouvait son arme de service était encore loin. La Kurde, les yeux plus hors de la tête que jamais, accompagnait sa reptation, abattant son gourdin de toutes ses forces, visant la tête.

Elle tenait son gourdin à deux mains et l'abattait comme une hache. Les os craquaient, un sang épais commençait à se répandre sur le parquet.

Dyonisos Stavridès ne cessa de bouger que sur le tapis du living-room, au premier étage.

— C'est bon, il est mort ! lança Evin.

Tout à coup, une cloche toute proche se mit à sonner, assourdissante. On aurait dit qu'elle était dans la pièce ! Comme un glas. C'était si saisissant que les deux femmes s'immobilisèrent,

paniquées. Elles étaient en train de s'interroger du regard lorsque la cloche s'arrêta. Quelques instants plus tard, une voix d'homme cria quelque chose, en bas à la porte de la maison. Evin réalisa alors qu'elle avait mal refermé. La porte donnant sur la rue était entrouverte. Le pope qui sonnait la cloche voisine avait dû s'en apercevoir.

— Il dit que la porte est ouverte ! souffla Bahar. Il va venir. Il faut le tuer !

— Non, non, souffla Evin, il n'est peut-être pas seul. On va filer par le jardin.

Heureusement qu'elle avait repéré les lieux. Silencieusement, elles traversèrent le living, laissant Stavridès gisant dans une mare de sang, et sortirent dans le petit jardin à l'arrière. Après l'avoir traversé, elles escaladèrent un petit mur de pierres, et se retrouvèrent dans une sombre ruelle en pente.

*
* *

Malko n'arrivait pas à dormir. Pour se distraire il feuilletait un catalogue de Claude Dalle trouvé dans la boutique de décoration de la galerie marchande. Liezen avait toujours besoin de nouveaux meubles. Encore une fois, il avait dîné à l'hôtel avec Elko Krisantem. Apparemment, la mort de Clio n'avait pas remué les foules... Le drame de la veille lui avait laissé un goût de cendres dans la bouche. Son portable se déclencha et il répondit. Ce n'était que sa messagerie : un appel de Dyonisos Stavridès d'un peu plus tôt dans la soirée, à l'heure où il se trouvait au restaurant. Le major lui demandait de le rappeler chez lui, précisant qu'il n'en bougerait pas.

Malko jeta un coup d'oeil à sa Crosswind. Une heure moins le quart. La messagerie capricieuse recrachait ses messages un peu à toutes les heures. Il composa le numéro de Dyonisos Stavridès, et tomba sur la messagerie. Il essaya ensuite celui de son domicile. Cela sonnait dans le vide. Intrigué, il alterna plusieurs fois les deux numéros et finit par appeler Chuck Logan chez lui, pour savoir s'il avait eu des nouvelles du Grec. Ce n'était pas le cas.

— C'est bizarre, reconnut l'Américain. Surtout s'il vous a demandé de le rappeler. Mais enfin, il a peut-être changé d'avis. Vous le joindrez demain matin au bureau.

Malko raccrocha, pas satisfait. Il posa son catalogue, prit son Beretta 92 et descendit. Il ne lui fallut pas plus de dix minutes pour atteindre Plaka. Il se gara place Diogenous et s'engagea dans le raidillon de la rue Epimenidou. S'arrêtant devant le numéro 7, il vit immédiatement que la porte était entrebâillée.

Il sonna et, n'obtenant pas de réponse, pénétra à l'intérieur, pistolet

au poing. L'odeur fade du sang lui sauta aussitôt aux narines. Sur ses gardes, il monta les marches, débouchant dans un living éclairé. Il jura entre ses dents.

— *Himmel !*

Le major de l'EYP était allongé sur le tapis à dessins géométriques, en face de son bureau, au milieu d'une épaisse mare de sang. Il n'y avait aucun désordre, la porte-fenêtre donnant sur le jardin était ouverte, la pièce ne semblait pas avoir été fouillée. Malko s'accroupit près du corps, posa la main sur le visage. La peau était encore tiède. La mort ne remontait pas à longtemps. Il allait se redresser lorsqu'il remarqua une inscription sur un des panneaux du bureau, à quelques centimètres de la main droite du mort. Un chiffre et deux mots grecs, tracés maladroitement avec du sang.

Malko, sans parler la langue, lisait l'alphabet grec. L'inscription disait : « 13, Odos Rota ». C'était certainement le dernier geste de Dyonisos Stavridès avant de mourir, le crâne broyé. Un message écrit avec son propre sang. Son assassin avait dû être dérangé et le laisser pour mort, alors qu'il avait encore un souffle de vie. Et l'adresse qu'il avait tracée avec son sang ne pouvait être que celle où se cachait Abdullah Ocalan...

Malko regarda longuement l'inscription. Puis, avec son mouchoir, il en brouilla les lettres. Dès que le meurtre serait découvert, la police grecque, si elle trouvait cette inscription, en chercherait évidemment la signification.

Autant garder une longueur d'avance.

Malko se releva et inspecta rapidement les pièces, sans rien trouver d'intéressant. L'odeur fade du sang lui donnait la nausée. Il ressortit dans la rue déserte, laissant la porte comme il l'avait trouvée.

*

* *

— Il n'y a pas de rue Rota à Athènes ! annonça la secrétaire de Chuck Logan. J'ai consulté tous les plans.

Malko et le chef de station se regardèrent. Dyonisos Stavridès, athénien de souche, n'avait pas pu se tromper, même mourant. La radio avait déjà mentionné le meurtre, découvert à l'aube. Sans donner encore beaucoup de détails. Vraisemblablement, Dyonisos Stavridès avait ouvert à son assassin. Sans l'inscription effacée par Malko, la police grecque risquait de chercher longtemps...

— Stavridès n'a pas pu se tromper, insista-t-il.

— C'est probablement une adresse ailleurs qu'à Athènes, conclut Chuck Logan.

Des dizaines de communes jouxtaient Athènes et cela prendrait un temps fou d'examiner un à un leurs plans. Malko se versa un café,

essayant de reconstituer ce qui avait pu se passer. Il n'avait ças eu de contact avec Stavridès depuis le lundi matin. À ce moment, l'agent de l'EYP avait parlé d'une information à vérifier. Lorsqu'il avait laissé un message à Malko, la veille au soir, quelques heures avant sa mort, il ne semblait guère plus avancé.

Et pourtant, il avait été sauvagement assassiné...

À moins que son meurtre n'ait rien à voir avec l'affaire Ocalan. Soudain, une évidence s'imposa à Malko.

— Vérifiez s'il y a une rue Rota à Nea Makri, demanda-t-il.

La secrétaire disparut dans son bureau pour réapparaître dix minutes plus tard.

— J'ai téléphoné là-bas, à la mairie, dit-elle. Il y a bien une rue Rota.

Chuck Logan sauta sur ses pieds.

— Bingo !

— Attendez, remarqua Malko, nous ne savons pas encore *qui* habite au numéro 13.

— J'ai une idée, proposa Chuck Logan. Je connais bien la secrétaire de Dyonisos. Je vais essayer de la cuisiner. Elle pourra peut-être nous aider.

*

* *

Evin fumait nerveusement, installée dans le bureau de Laser. Comptant les heures. Avant de partir pour Chypre, Milos Lambrou l'avait prévenue, à mots couverts. Il était deux heures déjà et le Grec ne devait pas tarder à donner de ses nouvelles.

Bahar lui avait lu les journaux. Rien d'inquiétant. Le meurtre de Dyonisos Stavridès n'était qu'en page trois. Apparemment, un crime de rôleur. En tout cas, la Kurde avait désormais la certitude qu'elle avait frappé à temps. Dans le cas contraire, la police grecque eût été déjà aux trousses d'Ocalan. Le téléphone sonna et la fille de l'entrée lui annonça :

— Une communication pour vous, *hevala*.

— Je suis de retour, annonça la voix calme de Milos Lambrou. Tout va bien. J'ai ce qu'il faut. Notre ami pourra aller voir le médecin demain matin.

Evin crut que son coeur explosait de joie. Hélas, elle ne pouvait pas s'épancher.

— Merci, fit-elle d'une voix neutre.

Après avoir raccroché, Evin alluma sa dix-septième Gauloise blonde de la journée. Cette fois, avec un plaisir ineffable. Elle touchait au but. Du coup, il y avait des détails matériels à régler.

— Je sors, jeta-t-elle.

Elle marcha jusqu'au *Hilton* où elle prit un taxi pour le *Holiday Inn*.

*
* * *

Malko rongea son frein en déjeunant avec Chuck Logan, place Kolonaki. La secrétaire de Dyonisos Stavridès ne s'était pas montrée ce matin. Au volant de sa voiture de location, Malko avait été à Nea Makri, repérant la vieille maison isolée au milieu d'un jardin en friches au 13 de la rue Rota. Sans voir rien de suspect. L'environnement interdisant une planque discrète, il était revenu. Ils en étaient au même point. Chuck Logan avait envoyé sa secrétaire avenue Kahetaki pour qu'elle essaie d'apprendre quelque chose. Nerveux, il faisait tourner entre ses doigts son Zippo CIA poli par vingt années d'usage. Le portable de Malko sonna.

— Malko Linge ?

C'était Kendal !

— Vous avez du nouveau ? demanda anxieusement Malko.

— Oui, dit le Kurde. Il doit s'en aller demain.

— Où va-t-il ?

— On ne me l'a pas dit. Je crois savoir qu'il a de nouveaux papiers. Donc, il partira sur un vol régulier. C'est tout ce que je peux vous dire.

— Vous avez entendu parler du meurtre d'un agent de l'EYP, Dyonisos Stavridès ?

— Non.

Malko raccrocha et mit Chuck Logan au courant. L'Américain jura entre ses dents.

— On va se faire baiser ! On ne peut pas surveiller tous les vols quittant Athènes.

— Et si vous préveniez les Grecs ?

Le chef de station de la CIA haussa les épaules.

— Vous voulez mon avis ? Ils fermeront les yeux. Trop contents de s'en débarrasser. Si on ne trouve rien avant demain, c'est cuit. Il a eu le temps de s'organiser. On ne le reverra pas de sitôt...

On leur apporta le café. Ils allaient se lever lorsque la secrétaire de Chuck Logan débarqua d'un taxi et gagna leur table à pas pressés.

— J'ai trouvé Athéna, annonça-t-elle. Elle est effondrée.

— Et puis ? demanda Chuck Logan.

— Hier matin, Stavridès a réclamé aux archives le dossier d'une vieille militante du Parti communiste de la guerre civile, Voula Maniakis. Elle a aujourd'hui soixante-dix-huit ans et se consacre à l'écriture.

— Ça ne peut pas être elle, grommela l'Américain.

— Peut-être que si, *sir*. Cette dame habite 13 rue Rota, à Nea Makri.

CHAPITRE XII

Dyonisos Stavridès n'était pas mort pour rien. Ce fut la première pensée de Malko. Si on l'avait assassiné à cause de cette adresse, c'était forcément la bonne. Celle où se cachait Abdullah Ocalan. Seulement, le temps pressait.

— *Maintenant*, il faut prévenir le gouvernement grec, conseilla-t-il au chef de station de la CIA. Ou alors, préparer l'enlèvement d'Ocalan. Pour cela, j'aurais besoin d'aide. Il est protégé et le PKK réagira violemment.

Les cadavres d'Urania, de Clio et de Dyonisos Stavridès étaient là pour témoigner de la détermination féroce avec laquelle était défendu le président du PKK.

Chuck Logan ne répondit pas immédiatement. Sur cette place animée, sous le soleil printanier, avec la foule gaie autour d'eux, cette lutte de l'ombre semblait complètement fantasmagorique, abstraite.

— Les Grecs vont se contenter de l'expulser, finit par dire l'Américain. Je les connais.

— S'ils l'expulsent vers la Turquie, c'est bien.

— Vous rêvez ! Politiquement, c'est impossible, soupira Chuck Logan. Le gouvernement serait balayé. Et le Premier ministre refusera de faire ce cadeau aux Turcs.

— Combien de temps vous faut-il pour refaire l'opération albanaise [32] ?

L'Américain secoua la tête.

— Ce n'est pas une question de temps. En Albanie, le gouvernement albanaise a collaboré. Il nous a livré à l'aéroport les types qu'on voulait. Il n'y avait plus qu'à les mettre dans un avion. Moi, je peux en obtenir un de la *Company* en quelques heures, mais je doute que le Pasok me livre Ocalan. Même s'ils en ont envie.

Un ange passa, portant sur les ailes l'étoile rouge du PKK. Ils étaient dans une impasse. Discrètement, la secrétaire s'était éclipsée. Malko réfléchissait à se faire péter les méninges. C'était trop bête de laisser Ocalan leur filer entre les doigts.

— J'ai une idée, dit-il. Ce sont les Turcs que nous allons prévenir.

Le chef de station de la CIA sursauta.

— Les Turcs ! Ils ne vont pas venir le chercher ici. C'est *impossible*.

— Sûrement pas, admit Malko, mais ils vont mettre une pression terrible sur les Grecs. Et ceux-ci vont laisser filer Ocalan. Seulement, nous allons nous aussi mettre la pression sur les Grecs. Pour leur dire d'expédier Ocalan dans un pays où nous pourrions le récupérer.

— Lequel ?

— Je ne sais pas encore. Il faut réfléchir. Pas en Europe, ni au Moyen-Orient. Vous avez la liste des représentations diplomatiques grecques ?

— Pas ici, au bureau.

Malko montra la Chrysler blindée du chef de station garée le long du trottoir.

— Allons-y, dit-il en se levant. Il n'y a pas une minute à perdre.

*

* *

Evin attendait, le coeur battant, à la terrasse d'un petit café de Kolanaki, place de la Constitution, dans la fumée des diesels des vieux bus obligés de contourner, à grands coups d'accélérateur, les travaux du futur métro. Milos Lambrou était en retard, mais Lambrou était toujours en retard. Il l'avait appelée de l'aéroport, dès son retour de Chypre, lui fixant rendez-vous dans ce bistrot qu'ils connaissaient tous les deux et dont ils n'avaient pas à donner le nom au téléphone.

Elle aperçut enfin dans la foule la mince silhouette du Grec, toujours serré dans son costume sombre écriqué, ses yeux de fouine sans cesse en mouvement. Lorsqu'il s'assit, une lueur de triomphe flottait dans son regard. Il sortit de sa serviette une enveloppe et la poussa vers Evin.

— Regardez.

Evin ouvrit l'enveloppe. Elle contenait un passeport et plusieurs billets d'avion. Elle ouvrit le passeport à la couverture bleue, un document chypriote tout neuf. Il portait la photo d'Abdullah Ocalan mais était au nom de Lazaros Mavros.

— Il est authentique, souligna Milos Lambrou. Demain, le président partira d'abord pour Chypre avec ses deux gardes du corps qui possèdent des passeports en règle. Gülizer les rejoindra ensuite. De Chypre, il prendra un vol Aeroflot pour Erevan.

— Et moi ?

— Attendez deux jours, conseilla Lambrou. Vous êtes trop connue. Et si les Grecs vous ont repérée, le fait que vous soyez toujours à Athènes les induira en erreur. Je m'occupe de tout : j'irai le chercher demain matin et je le conduirai à l'aéroport. Ensuite, je viendrai vous retrouver. Avez-vous quelque chose à me donner pour lui ?

— Oui, dit Evin, plongeant la main dans son sac et en sortant une grosse enveloppe marron remise par Kendal. Il y a dix mille dollars. Je pense que cela suffira pour le moment. Dites-lui que dès qu'il sera en sûreté à Erevan, il recommence à se servir de son portable, que nous puissions communiquer.

Evin but un peu de son café. Partagée entre la joie de voir Abdullah

Ocalan s'échapper du piège où il était enfermé et l'angoisse de le laisser partir sans elle. Il lui semblait bêtement que lorsqu'elle était présente, rien ne pouvait arriver au président du PPK.

Milos Lambrou avait fait disparaître l'enveloppe marron dans sa vieille serviette. Prise d'une brusque angoisse, Evin demanda :

— Vous êtes sûr que tout va bien se passer ?

— Au départ d'ici pour Chypre, les contrôles sont très légers, affirma le Grec. Là-bas, au départ, c'est pareil. Les Chypriotes font beaucoup de commerce avec les Russes. Soyez tranquille.

La Kurde hocha la tête, rassurée. Le petit bonhomme malingre au regard trop brillant était son dieu.

— Nous n'oublierons jamais, dit-elle d'une voix grave. Jamais.

Milos Lambrou ne répondit pas. Il ne faisait pas cela pour de l'argent, ni pour la reconnaissance, ni pour la gloire. Principalement, par haine des Turcs, et aussi par solidarité envers un « révolutionnaire ».

Ils se levèrent ensemble, pour se séparer aussitôt. Milos Lambrou remonta vers l'arrêt des bus pour Vassilissis-Sofias, tandis qu'Evin longeait le square de la place de la Constitution...

*

* *

— En Afrique, il y a Addis-Abeba, Johannesburg, Le Caire et Nairobi, annonça le chef de station de la CIA.

Lui et Malko avaient déjà éliminé, pour des raisons diverses, toutes les légations européennes, où ils se retrouveraient dans le même cas de figure qu'en Grèce. Le Liban, la Jordanie, l'Irak et les autres pays arabes. Quant à Israël, cela revenait à livrer directement Ocalan aux Turcs... Malko posa le doigt sur Nairobi.

— Le Kenya ne me paraît pas mal, avança-t-il. Ocalan devrait accepter cette solution, surtout si on lui force un peu la main. Là-bas, il sera plus facile de monter une opération à l'albanaise. Les Kenyans n'ont pas grand-chose à vous refuser, surtout si on les motive.

Chuck Logan lui jeta un regard inquiet.

— On ne va tout de même pas utiliser l'argent des contribuables américains pour livrer Ocalan aux Turcs !

— Sûrement pas, fit Malko, mais, à mon avis, les Turcs verseront volontiers une obole...

L'Américain, visiblement inquiet, insista :

— Vous pensez que là-bas, il ne va pas nous filer entre les doigts ? Il ne faudrait pas que le remède soit pire que le mal...

Malko se leva, montrant la carte de l'Afrique qu'ils avaient épinglée au mur.

— Regardez ! À part sa façade maritime sur l'océan Indien, le

Kenya est totalement isolé dans ses frontières terrestres. À l'Est, c'est la Somalie. Au Nord, l'Éthiopie. Pays peu hospitaliers... À l'Ouest, l'Ouganda, où vous êtes chez vous. Et en plus, à feu et à sang. Et au Sud, la Tanzanie, qui ne souhaitera sûrement pas accueillir Ocalan. Cela va donner le temps d'organiser une opération à l'albanaise.

— C'est vrai, reconnu l'Américain. En plus, il y a quelque chose que vous ignorez. C'est une société privée israélienne qui s'occupe de la sécurité de l'aéroport Jomo Kenyatta de Nairobi. Je pense qu'ils ne refuseront pas un coup de main...

C'était une litote. Les Israéliens, alliés des Américains et, depuis 1996, liés aux Turcs par un pacte d'« Intelligence Pleasing »[33] feraient de leur mieux pour les aider.

— Depuis l'attentat contre votre ambassade, en août dernier, renchérit Malko, les Kenyans doivent avoir des choses à se faire pardonner.

— *You bet !* fit seulement l'Américain.

Les deux hommes se regardèrent. Malko sentait quand même Chuck Logan inquiet. Ce dernier remarqua :

— Une fois que j'aurais appelé les Turcs, on ne pourra plus reculer. C'est comme un saut en parachute.

Devant le silence éloquent de Malko, Chuck Logan alla s'installer à son bureau et composa le numéro du responsable du MIT à Athènes. Il avait l'impression d'appuyer sur le bouton d'une charge nucléaire. En restant assis sur la bombe.

*
* *

La secrétaire de la permanence du PKK surgit dans le bureau occupé par Evin, visiblement bouleversée.

— *Hevala*, dit-elle, le « serok » demande à vous parler !

Evin bondit jusqu'à la réception et s'empara de l'appareil, le pouls à 150. Pour qu'Abdullah Ocalan appelle, il fallait une raison extrêmement grave.

— « Apo » ?

— Ils sont autour de la maison, annonça d'une voix lasse le président du PKK. Depuis un quart d'heure. Ils sont venus frapper à la porte, m'ont averti que je devais me considérer en résidence surveillée, que je n'avais pas le droit de sortir.

— Qui « ils » ? hurla Evin.

— La police. Il y a au moins une vingtaine d'hommes. La maison est cernée.

La Kurde en demeura muette de rage, de frustration, de désespoir. Tant d'efforts réduits à néant !

— J'arrive ! dit-elle, comme si sa seule présence pouvait le sauver.

Ses yeux lançaient des éclairs. Dans les pensées confuses qui se bousculaient sous son crâne, une seule surnageait, dominant toutes les autres. *Qui* était responsable ? Si elle l'avait eu sous la main, elle lui aurait arraché le coeur avec ses mains. Elle sortit du bureau comme une somnambule, oubliant même son sac que la secrétaire lui apporta en courant.

— Est-ce qu'il faut faire un communiqué ? interrogea-t-elle.

— Je m'en occupe ! lança Evin.

*

* *

Quand Chuck Logan rejoignit Malko à l'ambassade, il avait l'air de sortir d'un combat de boxe en beaucoup de rounds... Il se laissa tomber dans un fauteuil.

— J'ai cru que le patron de l'EYP allait m'étrangler, lâcha-t-il. Les Turcs téléphonent toutes les cinq minutes. Ils menacent d'envahir la partie grecque de Chypre, d'envoyer un commando abattre Ocalan, d'attaquer nos ambassades.

— Ils ne feront rien de tout cela ! affirma Malko. Ils ne sont pas fous. Ils n'ont déjà pas une bonne image. D'autant que, dès que vous aurez le feu vert des Grecs pour le safari à Nairobi, ils se calmeront. Ou plutôt, *vous* les calmerez. Où en êtes-vous sur ce point ?

L'Américain se versa d'une main mal assurée une ration de Defender à foudroyer un mammouth.

— Je n'en sais rien. Le patron de l'EYP a transmis notre suggestion au gouvernement. Désormais, c'est une décision *politique*. Si le gouvernement grec se dégonfle et accepte de garder Ocalan, nous sommes baisés.

— Votre ambassadeur n'est pas monté au créneau ?

— Il a rendez-vous avec le ministre grec des Affaires étrangères aujourd'hui à cinq heures. Pour lui communiquer la position de l'administration Clinton. C'est-à-dire la nôtre.

— Vous avez quelques moyens de rétorsion, remarqua Malko, la Macédoine, entre autres... Sans compter que la Grèce a besoin de vous, économiquement. Et militairement, face à la Turquie.

— J'espère que vous avez raison, dit Chuck Logan. Sinon, je peux préparer ma retraite.

*

* *

Evin rongea son frein. Son entrevue avec Abdullah Ocalan avait été orageuse. Le président du PKK lui avait enjoint de garder le secret de sa présence en Grèce, seulement connue des services de sécurité, tant qu'il ne saurait pas ce que voulaient les Grecs. Inutile de leur lier

les mains. Milos Lambrou s'était précipité chez Voula Maniakis et ne quittait plus le chef du PKK.

Le téléphone fit sursauter Evin.

— Le président voudrait vous voir, annonça Gülizer. Venez tout de suite.

Evin sauta dans une voiture mise à sa disposition par le PKK. Une demi-heure plus tard, elle était à Nea Makri. Abdullah Ocalan semblait très calme.

— Je viens de m'entretenir avec Haralambos Stravrakakis, le directeur de l'EYP, annonça-t-il. J'avais demandé à rencontrer un politique, mais aucun ministre n'a voulu venir. Voilà ce qu'on me propose. Les Turcs sont, paraît-il, au courant de ma présence ici. J'ignore comment.

— Ces salauds de la CIA ! siffla Evin. Je me bats contre eux depuis votre arrivée. J'avais cru les avoir neutralisés. Que veulent les Grecs ?

— Le gouvernement grec refuse de me livrer à la Turquie, expliqua le leader kurde. Grâce aux pressions de nos amis, ils me proposent la solution suivante : ils m'exfiltrent discrètement de Grèce sur un appareil loué par le gouvernement et m'envoient au Kenya.

— Au Kenya ! Pourquoi au Kenya ? sursauta Evin.

— Pour perdre ma trace. Là-bas, je serai sous la protection de l'ambassadeur de Grèce et j'habiterai même chez lui, le temps de trouver une autre solution. Il paraît que du Kenya, il y a plusieurs possibilités.

En dépit de l'apparente assurance d'Abdullah Ocalan, Evin le sentait déstabilisé par ce dernier coup. Elle aboya presque :

— Ils vont dire aux Américains où vous allez.

— Ils m'ont juré que non, affirma le leader kurde. Je suis obligé de les croire. Je n'ai pas le choix. Si je refuse de partir, ils risquent de me renvoyer en Russie. Ce qui serait encore pire. Il faut gagner du temps. En espérant qu'ils ne jouent pas double jeu. Nous avons quand même beaucoup de sympathisants dans ce gouvernement.

— Vous avez donné votre accord ? demanda Evin, résignée.

— Oui.

Evin ne fit aucun commentaire. Ocalan était le chef. Mais elle n'avait pas confiance dans les Grecs.

— Qu'en dit Milos ? demanda-t-elle.

— Que c'est la moins mauvaise des solutions. Il a fait ce qu'il a pu. D'ailleurs, je vais utiliser le passeport qu'il m'a procuré.

— Très bien. Je serai là demain matin, à huit heures.

D'ici là, elle n'allait pas chômer. Avant le Kenya, il y avait un certain nombre de choses à organiser. Là-bas, ils auraient besoin d'argent et de soutien. Elle ne connaissait pas l'Afrique, mais ne la « sentait » pas. La CIA n'allait sûrement pas lâcher prise, même si les

Grecs ne révélèrent pas aux Américains la destination du président du PKK.

*
* * *

Une voiture de l'ambassade américaine attendait devant l'*Intercontinental*. Elko Krisantem prit place à côté du chauffeur, après avoir mis la valise de Malko dans le coffre.

— Vous prenez un vol pour Le Caire dans deux heures, annonça Chuck Logan. Vous avez une escale de deux heures et ensuite, une correspondance sur Egyptair pour Nairobi où vous arriverez à six heures du matin. Quelqu'un de la station viendra vous chercher. Je sais que vous connaissez bien l'Afrique, cela vous servira. Nous avons un *deal* avec les Turcs : on doit leur livrer Ocalan, sinon ils nous mettent des bâtons dans les roues pour nos actions contre l'Irak à partir de leurs aéroports. Donc, l'Agence compte sur vous.

— Quand Ocalan part-il ?

— Demain matin. Vous arriverez bien avant lui. Ça vous donne le temps de vous organiser. L'ambassadeur de Grèce à Nairobi ne sait pas qu'il va accueillir Abdullah Ocalan. Il croit recevoir des Serbes bosniaques fuyant le Tribunal international de La Haye.

— Il va être surpris, remarqua Malko.

Ils roulaient maintenant presque au pas le long du bord de mer. Six heures du soir, c'était la mauvaise heure pour quitter Athènes. Malko se demandait comment les choses allaient se passer à Nairobi. En Grèce, il avait pris le PKK par surprise, grâce à Kendal. Ce dernier semblait désormais hors course et les amis d'Ocalan étaient sur leurs gardes et ne se laisseraient pas faire. Ils avaient montré à Athènes, avec les meurtres d'Urania Zani et de Dyonisos Stavridès, qu'ils ne reculaient devant rien. Cela risquait d'être pire à Nairobi.

CHAPITRE XIII

Abdullah Ocalan s'essuya le front, le teint gris. La climatisation de la résidence de l'ambassadeur de Grèce au Kenya, Georges Costolas, ne soufflait guère qu'un filet d'air. Nairobi était situé à quinze cents mètres d'altitude, la température n'atteignait jamais la moiteur étouffante de la côte, mais, en cette fin de saison sèche, il faisait quand même dans les 30 degrés... Même ce quartier de Muthaigo Road, une longue avenue ombragée ne comportant pratiquement que des résidences diplomatiques, n'échappait pas à la chaleur. L'avion transportant le président du PKK – un Falcon 900 charté par le gouvernement grec – s'était posé deux heures plus tôt, vers trois heures de l'après-midi, à Jomo Kenyatta Airport, après six heures de vol. Le premier conseiller de l'ambassade attendait à l'aéroport et avait facilité le passage de l'immigration et de la douane aux cinq passagers de l'appareil. Ocalan, Gülizer, les deux gardes du corps et Evin. Même Gülizer, qui ne possédait qu'une fausse carte d'identité allemande, était passée sans encombres. Quant au passeport chypriote d'Abdullah Ocalan, au nom de Lazaros Mavros, l'officier de l'immigration l'avait tamponné sans un regard. Evin et les deux gardes du corps avaient de vrais passeports, c'était parfait...

De toute façon, la présence d'un diplomate qui venait accueillir des hôtes de l'ambassadeur n'incitait pas les policiers kenyans à la méfiance.

Installé à l'arrière de la Mercedes CD, Abdullah Ocalan avait regardé défiler d'un oeil absent la savane piquetée d'épineux des deux côtés de Mombasa Road.

Derrière, dans une Pajero, on avait entassé les bagages et les deux gardes du corps.

Comme partout en Afrique, il y avait beaucoup de piétons. L'influence britannique était encore visible. Peu de couleurs, tous les Noirs étaient vêtus à l'europpéenne, souvent en costume-cravate.

Ensuite, ils avaient longé le centre avec ses gratte-ciel entrecoupés de terrains vagues, ralentis par les majestueux « round-about » hérités des Britanniques. À chaque arrêt de bus, des queues immenses de Noirs résignés, essayant de s'entasser dans des bus bondés.

C'était la première fois qu'Ocalan voyait une ville noire.

En montant vers le nord, les buildings avaient fait place à des villas entourées d'une végétation luxuriante, espacées le long d'interminables avenues quasi désertes. Ils avaient été accueillis à la résidence par l'ambassadeur de Grèce. Le pied gauche chaussé d'une

pantoufle, les traits tirés, il relevait d'une phlébite, et n'était sorti de l'hôpital que la veille.

Laissant les deux gardes du corps s'occuper des bagages, Ocalan, Evin et Gülizer avaient pris place au salon, une vaste pièce décorée à l'africaine, avec des boiseries sombres, des meubles d'acajou, de grands ventilateurs.

Georges Costolas leva son verre de jus de mangue, avec un sourire un peu contraint.

— Je vous souhaite la bienvenue au Kenya. Cela a été une surprise pour moi d'apprendre qui vous étiez.

Abdullah Ocalan sourit poliment. Pour une surprise, c'en était une ! L'ambassadeur avait découvert une demi-heure plus tôt l'identité de ceux qu'il accueillait dans sa résidence. Lâchement, son administration ne lui avait rien dit. Sauf de ne rien révéler aux Kenyans sur la véritable identité de ses hôtes... dans un télégramme secret et codé du ministère des Affaires étrangères grec.

Trempée de sueur, tordue d'angoisse, Evin observait le diplomate en se disant qu'il avait l'air franc comme un âne qui recule. Le décor ne l'impressionnait pas et la fatigue n'avait pas de prise sur elle. Elle brisa le silence qui avait suivi la déclaration de bienvenue de l'ambassadeur, pour demander brutalement :

— Quels sont les plans pour nous ?

L'ambassadeur eut un sourire onctueux.

— Si vous le souhaitez, je peux vous organiser un safari dans le parc Amboselli, au pied du Kilimandjaro, à quatre heures de route de Nairobi.

Evin faillit sauter à la gorge du diplomate.

— Monsieur l'ambassadeur, dit-elle, nous ne sommes pas au Kenya pour regarder les animaux. Le président Ocalan est traqué par les Turcs et les Américains. Votre gouvernement s'est engagé à nous aider à trouver un lieu d'accueil définitif... Qu'allez-vous faire ?

Georges Costolas prit le temps de terminer son jus de mangue avant de répondre.

— C'est *extrêmement* difficile, avoua-t-il. Dès demain matin, je vais contacter quelques-uns de mes collègues. Je pense que l'Afrique du Sud...

— C'est loin... remarqua Abdullah Ocalan.

Le diplomate battit aussitôt en retraite.

— Il y a d'autres possibilités. Laissez-moi faire un tour d'horizon, promit-il, nous en reparlerons demain, en fin de matinée. En attendant, vous devez être fatigués. Souhaitez-vous une collation ? J'ai mis à votre disposition la villa réservée à nos visiteurs de marque, qui se trouve à vingt mètres de ce bâtiment. Vous y serez parfaitement isolés. Trois femmes de chambre y sont affectées. Il y a un générateur,

donc pas de problème d'électricité.

— Merci, dit de mauvaise grâce Evin. Je voudrais vous poser une question. Combien de temps pouvons-nous rester ici ?

Déjà, elle détestait cette grande résidence un peu triste, aux planchers de bois sombre, isolée au milieu de cette végétation tropicale luxuriante.

L'ambassadeur, pris de court, mis quelques secondes à répondre. Presque soulagé. Puisque la Kurde mettait le sujet sur le tapis, autant en être débarrassé.

— J'ai reçu des instructions extrêmement précises de mon gouvernement, dit-il calmement. Il souhaite que votre séjour n'excède pas deux semaines...

— *Oruspu cocugu* ! [34] marmonna Evin entre ses dents.

— Pardon, je n'ai pas compris, demanda avec une politesse exquise l'ambassadeur qui comprenait *aussi* le turc.

— C'est très court, laissa tomber Evin. Nous avons déjà épuisé beaucoup de possibilités.

Le diplomate eut un geste d'impuissance.

— Je sais et j'en suis désolé ! Mais je dois compter avec les Kenyans. Ils ignorent votre présence ici et nous souhaitons qu'ils ne l'apprennent jamais. Ce serait extrêmement embarrassant, n'est-ce pas. Durant votre séjour, il est préférable que le président Ocalan ne sorte pas de cette résidence, sauf pour un safari. Et surtout qu'il ne signale pas sa présence en téléphonant. Je crains que les Américains n'écoutent toutes les communications. Depuis l'attentat de l'été dernier contre leur ambassade, ils sont très vigilants. Une équipe du FBI s'est même installée à demeure au CID [35] de la police kenyane. Aussi, si vous souhaitez téléphoner, il vaudrait mieux le faire de l'extérieur. Je peux vous donner l'adresse de bureaux de télécommunications privés en ville. Il y en a dans Loita Street.

Il se leva avec une grimace de douleur.

— Je vais devoir vous quitter. Je ne suis sorti de l'hôpital qu'hier. Ma jambe me fait encore souffrir...

Evin le regarda quitter la pièce, plongée dans ses sombres pensées. Elle se sentait toute nue. À cause des portiques magnétiques, ils n'avaient pu emporter d'armes et elle devait s'en procurer une très vite. C'était la première priorité. Ensuite, il fallait trouver une issue. Elle étouffait dans cette demeure silencieuse comme une tombe. L'ambassadeur mentait, elle en était certaine. Les Américains avaient dû apprendre leur départ et étaient peut-être déjà à leur recherche...

— « Serok », allez vous reposer, dit-elle. Je vais me détendre dans le jardin.

Ocalan se leva et sortit, accompagné de Gülizer. Evin s'arrêta sur la véranda dominant le parc. De temps en temps, on entendait une

voiture passer sur Muthaigo Road, ou des cris d'oiseaux. Les bruits de la ville ne montaient pas jusqu'à cette zone de collines boisées.

La Kurde fit quelques pas sur la pelouse entourant la maison et aperçut une silhouette en uniforme près du portail. Un *ascari*, un vigile comme en possédaient toutes les propriétés. L'insécurité à Nairobi contraignaient les boutiques à fermer désormais à cinq heures et demie, par peur, et on attaquait les gens en pleine ville. Le Noir en uniforme bleu la regardait venir avec le sourire.

— *Good afternoon, madam*, fit-il de sa voix douce et chantante...

Evin lui offrit une cigarette qu'il refusa en regardant craintivement en direction de la résidence. Elle avait besoin de nouer des contacts. Elle ne connaissait *personne* à Nairobi. Pour sauver Ocalan, elle ne pouvait compter que sur elle et ses fidèles. Il lui fallait très vite trouver des armes, et surtout une destination. Dans l'immédiat, elle avait ce qu'il fallait comme protection rapprochée : Ayas Ibrahim et Aristote Arestodou étaient prêts à se faire couper en morceaux pour Abdullah Ocalan.

Elle adressa un sourire encourageant au vigile noir.

— Comment vous appelez-vous ?

*

* *

Cela faisait presque une heure qu'ils bavardaient. Vanjohn Kabukuru, le vigile, n'en revenait pas qu'une *muzungu* [36] s'intéresse ainsi à son sort. Mis en confiance, il avait raconté sa vie. Douze heures de travail par jour, sept jours sur sept, plus trois heures de bus pour un salaire misérable. Avec trois enfants à nourrir... Mais il y avait 35% de chômeurs à Nairobi et il était bien content.

— Mais quand déjeunez-vous ? demanda Evin, intriguée.

Le vigile kenyan lui adressa un sourire embarrassé.

— Je ne déjeune pas, madame. On n'a pas le droit d'apporter à manger et on m'interdit d'entrer dans la résidence, même dans la cuisine. Quelquefois, c'est long...

Il eut un petit rire et ajouta :

— C'est comme cela...

Evin se sentit instantanément en sympathie avec lui. Encore un exploité.

— Heureusement, continua le Kenyan, dans la sécurité, on trouve du travail, parce que maintenant, il y a beaucoup de voleurs... Les gens vivent mal. Alors, ils achètent une arme et ils attaquent les gens. Toutes les semaines, il y a des morts. Pour nous, c'est bien. Toutes les maisons sont gardées.

— Vous n'êtes pas armé, remarqua la Kurde.

Il n'avait qu'un bâton...

— Les *bwanas* [37] ne veulent pas, expliqua-t-il. Ils ont peur qu'on se serve des armes. Il y a la police...

— Mais où trouve-t-on toutes ces armes ? demanda Evin, intéressée.

Le Kenyan eut un geste vague.

— Oh, il y a des gens qui les vendent ! Je connais un Kikuyu qui fait le trafic. Il va les chercher à Eastleigh...

Les Kikuyus, au Kenya, sont considérés comme les plus malins et les plus commerçants. Ce sont eux qui tiennent tous les commerces. En opposition aux Massaïs ou aux Potoks, peuples paysans et exploités.

Evin eut un sourire encourageant.

— Vous pourriez m'aider à rencontrer ce Kikuyu ?

Le vigile la regarda, éberluée.

— Mais pour quoi faire, madame ?

— Moi aussi, je voudrais acheter une arme, expliqua la Kurde. Si la ville est dangereuse, je veux pouvoir sortir tranquille.

Vanjohn Kabukuru hocha la tête, convaincu.

— Ah oui, ça c'est vrai... Mais il faut aller à Eastleigh.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Un quartier où il n'y a que des Somaliens et des Ethiopiens. Ce sont eux qui envoient la *maraa* en Somalie. Les avions, au retour, rapportent des armes. Mais c'est cher.

— Combien.

— Un beau pistolet c'est au moins mille shilling [38]. Et il faut payer pour les balles en plus.

Evin sentait son moral revenir. Il lui semblait qu'armée elle aurait plus de poids sur les événements.

— Qu'est-ce que c'est la *maraa* [39] ? demanda-t-elle.

— De l'herbe qu'on mâche, après on se sent bien. Les Kikuyus, qui sont très malins, la cultivent à côté du mont Kenya et la vendent très cher.

C'était le quat, mâchouillé de Djibouti au Yémen. Evin ne pensait pas en trouver à l'équateur. Elle jeta un coup d'oeil à sa montre. Cinq heures dix. Elle ne sentait plus la fatigue.

— Vous savez où le trouver, ce Kikuyu ? demanda-t-elle.

Vanjohn Kabukuru n'hésita pas.

— Oui, il est toujours sur First Eastleigh Avenue, en face de dépôt des bus KBS. C'est là qu'il fait du business avec les Somaliens.

— Vous pourriez m'emmener le voir ?

Le Kenyan sourit, embarrassé.

— Mais, madame, c'est dangereux d'aller à Eastleigh ! Il n'y a pas de *muzungu* là-bas...

— Je n'ai pas peur, affirma Evin, et puis j'irai avec un ami. Vous terminez votre travail à six heures, n'est-ce pas ?

— Oui.

— On peut y aller à ce moment-là ?

Elle sortit de son sac un billet de vingt dollars qui disparut dans la main noire en une fraction de seconde. Une semaine de salaire. Seulement, le sourire du vigile s'effaça très vite.

— Si le *bwana* sait ça, il va me renvoyer.

— Je ne dirai rien, promet Evin. C'est loin ?

— Oh, pas plus d'une heure si on n'attend pas trop le bus. Il y a un arrêt à un demi-mile d'ici, sur Muthaigo Road, en face du Gertrude Children Hospital.

La Kurde ne se voyait pas bien dans un autobus kenyan, mais il y avait une autre solution, nettement plus pratique.

— Écoutez, dit-elle, quand vous aurez fini, à six heures, partez comme d'habitude. Je vous retrouverai à l'arrêt de votre bus, avec une voiture. Je serai avec un ami.

Le vigile hocha la tête.

— *All right, madam.*

Evin regagna la résidence sans lui laisser le temps de changer d'avis et se dirigea vers le parking où se trouvaient trois voitures : la Mercedes de l'ambassadeur, une Hyundai et une Pajero. Les clefs étaient sur le tableau de bord. Bien sûr, au Kenya, on conduisait à gauche, mais cela ne lui faisait pas peur. Elle fila vers le bâtiment qui les abritait. Ayas Ibrahim se tenait dans l'ombre de la véranda, enfoncé dans un grand fauteuil de rotin. Il se leva respectueusement en la reconnaissant. Cent quatre-vingt-dix centimètres de muscles. À mains nues, il pouvait étrangler deux hommes en même temps.

— Le « serok » se repose, annonça-t-il. Hiner aussi.

Hiner était le véritable nom du Kurde voyageant avec un passeport au nom d'Aristote Arestodou.

— Va le chercher, dit-elle, qu'il te remplace. Nous sortons.

La surveillance était surtout symbolique. Même en Afrique très noire, l'immunité diplomatique était une notion reconnue.

*

* *

Le conducteur de la Land Cruiser beige ralentit devant la station BP de Parklands Road pour adresser un salut amical à un Noir de haute taille en costume-cravate, en train de boire un jus de fruit au goulot, sur le bord de la route.

— *Kenyan Security !* fit-il laconiquement à l'adresse de Malko.

Il continua une centaine de mètres, passant devant l'entrée d'un petit motel – *L'Impala* –, puis il tourna à gauche, juste avant une grande station Total, dans un chemin boueux, Crescent Road. Ils cahotèrent dans d'énormes trous avant de s'immobiliser dans un

parking en plein air, tout aussi boueux, à l'entrée duquel un écriteau annonçait : « US Embassy-USIS Parking ». On se serait cru en pleine brousse.

Foster, le jeune *field officer* de la CIA, déjà verni accueillir Malko à l'aéroport le matin même pour l'installer au *Norfolk*, le plus vieil hôtel de Nairobi construit en 1904, était revenu le chercher afin de l'emmener rencontrer le chef de station de Nairobi, Mark Spencer. Elko Krisantem, ravi de se retrouver en Afrique et surtout hors de Grèce, était demeuré à l'hôtel. À ses yeux, les Grecs étaient des sortes de punaises qu'il fallait écraser chaque fois qu'on en avait l'occasion. Sa mésaventure lors de son précédent passage à Athènes, ne l'avait pas enclin à changer d'avis [40]...

Foster sauta à terre, avertissant Malko :

— Attention, *sir*, il y a de la boue.

Une litote. Le sol du parking, un simple champ, était un véritable marécage. Malko mit pied à terre et aperçut, derrière un rideau d'arbres, deux bâtiments jumeaux de brique rouge d'une dizaine d'étages, coincés entre Ojijo Road et Parklands Road. Depuis que l'ambassade américaine située Hailé-Sélassié Road, en plein coeur de Nairobi, avait été pulvérisée par une charge explosive qui avait fait deux cent soixante-dix morts et cinq mille blessés, tous Kenyans, à part onze Américains, ses services s'étaient repliés là, au nord de la ville. Escorté par le jeune *field officer* de la CIA, il gagna le barrage impressionnant protégeant l'ambassade provisoire : chevaux de frises, fûts pleins de sable peints en bleu et blanc, et Marines en tenue de brousse, armés jusqu'aux dents. En dépit de la présence de Foster, un sergent de Marines palpa consciencieusement Malko avant de lui laisser franchir le barrage. La chaleur était étouffante et de gros nuages s'amoncelaient pour une des premières averses de la saison des pluies, un peu en avance.

L'ascenseur du building A abritant la CIA étant en panne, ils grimpèrent par un escalier extérieur, plongèrent ensuite dans un dédale de couloirs crasseux. Des fils électriques serpentaient partout, des cartons s'entassaient le long des murs, des employés couraient dans tous les coins. De toute évidence, une joyeuse pagaille régnait. Un nouveau poste de Marines gardait le quatrième, l'étage de la CIA. Là, le couloir était plus net, et chaque porte comportait un digicode. Foster pianota sur celui de la troisième porte et s'effaça pour laisser passer Malko.

— Je ne sais pas si *mister* Spencer a quelqu'un dans son bureau. *Miss Clearwater*, sa secrétaire, va s'occuper de vous.

Malko pénétra dans le bureau climatisé, aux murs tapissés de cartes et aux tables encombrées d'ordinateurs. Une métisse à la peau café au lait tournait le dos à Malko, en lutte avec une photocopieuse. Le

regard de Malko remonta le long des jambes fines jusqu'à la croupe incroyablement callipyge, sous la taille mince, et il se dit que le ciel était de son côté.

— Priscilla ! appela-t-il doucement.

La métisse se retourna d'un bloc. Malko ne s'était pas trompé. Personne d'autre ne pouvait avoir cette chute de reins. C'était l'ancienne secrétaire du chef de station de la CIA à Belgrade, Larry Oldcastle [41]. Le chemisier blanc dessinait ses seins pointus et ses grands yeux marrons fixaient Malko avec un mélange de stupéfaction et d'excitation.

— Malko ! murmura-t-elle. *What are you doing here ?*

Il fit un pas vers elle, la prenant dans ses bras, appuyant son ventre au sien.

— Je viens finir ce que j'avais commencé, fit-il avec un sourire.

La dernière fois qu'il avait vu Priscilla Clearwater, cela avait été pour la culbuter sur son bureau, pendant que son patron était absent... La Noire se dégagea.

— *Fucking bastard !* [42] souffla-t-elle. Vous n'avez pas changé !

Malko caressa la courbe inouïe de sa croupe.

— Non. Alors, vous avez pu quitter Belgrade ?

— Enfin ! soupira-t-elle. Ici, au moins, il y a la mer, les animaux, la montagne. C'est génial. Et puis, Mark Spencer est hyper-sympa. Vous allez rester longtemps à Nairobi ?

— Je ne sais pas encore, mais assez longtemps pour vous revoir.

L'idée de s'emparer de nouveau de cette croupe fabuleuse le faisait saliver d'avance. Priscilla lui expédia un regard en dessous.

— Je ne sais pas si je suis libre. Vous m'avez maltraitée, à Belgrade...

— Je vous ai *bien* traitée, protesta-t-il en effleurant la courbe incroyable de ses reins, ce qui lui donna des picotements au bout des doigts. Où habitez-vous ?

— 8 Loita Road, un appartement en face de l'ambassade de France...

— On dîne ensemble ce soir ? proposa Malko.

Priscilla mit quand même dix bonnes secondes avant de dire « oui ».

— Je passe vous prendre à neuf heures, promet Malko. À propos, Mark Spencer est là ?

— Il vous attend, fit-elle. Vous n'allez pas lui raconter des horreurs sur moi ?

— Pas si vous êtes aussi douce qu'à Belgrade, répliqua Malko.

La Noire appuya sur l'interphone pour annoncer :

— *Mister Linge* est arrivé.

Trente secondes plus tard, la porte s'ouvrit sur un rouquin au

visage chevalin et osseux, souriant sur des dents inégales, qui lui fit signe d'entrer.

— *Come on in !*

Malko changea de bureau. Dans celui de Mark Spencer, la clim marchait à fond et on se serait cru au Pôle Nord... Un Africain se trouvait déjà dans le bureau, debout en face d'une carte. Noir comme de l'antracite, serré dans un costume à rayures avec une cravate rose, le front très dégagé, les cheveux presque rasés et des yeux en amande. Des yeux de saurien, inexpressifs sous de lourdes paupières. Le chef de station de la CIA fit les présentations.

— Le colonel John Makuka, du National Security Intelligence. Mon homologue en quelque sorte... Il est plus spécialement chargé de la lutte anti-terroriste.

Vu les événements de l'année précédente, ce n'était pas vraiment une référence. John Makuka écrasa les phalanges de Malko avec un sourire qui se voulait chaleureux, mais était plutôt inquiétant.

L'énorme Breitling Chronomat en or massif qu'il arborait au poignet ne plaidait pas en faveur de son honnêteté, dans un pays où le salaire mensuel d'un colonel devait osciller autour de cent dollars.

— Bienvenue au Kenya ! fit-il d'une belle voix de basse. *Mister* Spencer m'a mis au courant de cette affaire. Je pense que tout se déroulera au mieux. Il faudrait à cet Abdullah Ocalan beaucoup de chance pour quitter le Kenya sans que nous le sachions.

— Tant mieux, approuva Malko.

Deux heures plus tôt, il avait assisté en compagnie d'Elko Krisantem et de Foster à l'arrivée du Falcom 900 en provenance d'Athènes, avec à son bord Ocalan et ses compagnons. Il avait été témoin de leur débarquement, depuis l'aérogare des arrivées internationales. Les cinq passagers, accueillis par le diplomate grec, avaient passé rapidement les formalités d'immigration pour quitter l'aéroport dans deux voitures de l'ambassade de Grèce. Bien entendu, deux Israéliens, membres de la Sécurité de l'aéroport, les avaient discrètement photographiés et suivis, afin de s'assurer qu'ils se rendaient bien à la résidence de l'ambassadeur de Grèce.

Mark Spencer alla prendre sur son bureau cinq fiches de débarquement et les tendit à Malko.

— Voilà ce que le colonel Makuka m'a apporté. Nous savons désormais avec quel passeport voyage Ocalan.

Malko jeta un coup d'oeil sur le passeport chypriote du président du PKK n° 15198 au nom de Lazarus Mavros. C'était déjà un résultat.

— Quels sont les plans ? demanda-t-il.

Le colonel Makuka éclata d'un grand rire sonore.

— Nous allons attendre que ce *mister* Ocalan sorte de l'ambassade et l'arrêter. D'ici là, nous surveillons discrètement la résidence de

l'ambassadeur.

— Et s'il ne sort pas ?

Nouveau rire.

— Je crois que *mister* Spencer est renseigné là-dessus.

Il regarda ostensiblement son énorme chronographe Breitling et tendit la main à Mark Spencer.

— Je dois m'en aller. J'ai déjà donné des instructions pour surveiller les frontières du pays. Surtout les aéroports de Nairobi et Mombasa, ainsi que la frontière avec la Tanzanie.

À peine fut-il parti que Mark Spencer adressa un sourire à Malko, alla au bar et en sortit une bouteille de Defender « Cinq ans d'âge », deux verres et une bouteille de soda.

— C'est l'heure du scotch-soda ! Grâce à votre idée de faire venir Ocalan au Kenya, je pense qu'on peut se détendre. Il est pris dans une nasse dont il ne sortira pas.

— Que se passera-t-il s'il décide de rester à l'ambassade ? s'inquiéta Malko. Les Kenyans ne vont pas y donner l'assaut pour l'en déloger... La situation peut pourrir pendant des mois...

Il gardait en mémoire l'histoire du cardinal hongrois Mindzenski, qui était resté des années dans l'ambassade américaine de Budapest, du temps de la guerre froide. Mark Spencer le rassura aussitôt :

— Depuis votre départ d'Athènes hier soir, il y a eu un petit changement. Grâce aux pressions de notre diplomatie, le gouvernement grec s'est engagé à expulser Ocalan de leur ambassade au plus tard dans deux semaines... Donc, il n'y a plus qu'à attendre.

— Ocalan le sait ?

— Ça, je l'ignore. Les Grecs sont assez fourbes pour ne pas le lui avoir dit. Mais, même s'il le sait, il ne peut pas faire grand-chose. Votre idée était géniale : le Kenya est une impasse... La plupart de ses frontières sont bordées par des pays en pleine guerre civile, comme l'Ouganda ou la Somalie. Les rares itinéraires de départ sont facilement surveillables.

— Donc, conclut Malko, je n'ai plus qu'à repartir, ou faire un safari ?

Mark Spencer sourit.

— Je n'irai pas jusque-là. Ce ne serait pas convenable pour les contribuables américains qui paient votre séjour ici. Mais je pense qu'une surveillance discrète des faits et gestes d'Ocalan suffira. Jusqu'à l'hallali. En attendant, je vous invite à dîner. Un excellent restaurant français.

Malko se força à bâiller.

— Plutôt demain, suggéra-t-il hypocritement. J'ai passé une nuit en avion...

— Je comprends, admit Mark Spencer. Allez vous reposer.

Au passage, Malko adressa un clin d'oeil discret à Priscilla Clearwater, affairée sur son ordinateur. En regagnant le parking en compagnie de Foster, il était un peu inquiet. Dans son métier, l'optimisme béat affiché par le chef de station débouchait souvent sur des catastrophes... Après ce qu'il avait vécu à Athènes, il doutait qu'Abdullah Ocalan attende paisiblement qu'on lui passe la corde au cou.

CHAPITRE XIV

L'averse tropicale s'était déclenchée en quelques secondes. Les trombes d'eau ajoutées à la pénombre du crépuscule réduisaient la visibilité à quelques mètres. À l'arrière, Ayias Ibrahim contemplait ce déluge, effaré. Accrochée au volant de la Pajero, roulant au pas, Evin essayait de ne pas écraser les Kenyans abrités sous des bâches et des parapluies, souvent pieds nus, qui surgissaient de la pénombre comme des insectes affolés et traversaient la chaussée. L'absence d'éclairage public accroissait encore cette sensation de trou noir. Par moments, les phares éclairaient des grappes de Noirs serrés les uns contre les autres en une longue file, attendant un bus.

Ils avaient mis presque une heure à traverser Nairobi à cause de la circulation et cahotaient dans les rues défoncées. Evin quitta Jujo Road pour s'engager dans une longue avenue la coupant à angle droit. Aussitôt, le 4×4 se mit à rebondir dans des trous encore plus énormes. Il n'y avait plus d'asphalte du tout. Les trottoirs étaient encombrés d'éventaires plus ou moins bien protégés de la pluie sous des bâches de plastique.

— *This is First Avenue Eastleigh*, annonça Vanjohn Kabukuru, le Kenyan.

Un gigantesque bidonville dont les rues, en réalité des pistes boueuses, se croisaient à angle droit. Alors que dans tout Nairobi, la signalisation des rues était impeccable, ici, on n'apercevait pas le moindre panneau. Les phares éclairèrent des pancartes en caractères éthiopiens. On était dans un autre monde. Des rues s'ouvraient sur la gauche, se perdant ensuite dans un *no man's land* évoquant une décharge publique.

— C'est encore loin ? demanda Evin quand ils eurent cahoté pendant un bon kilomètre.

La pluie redoublait, noyant les rares lumières dans un halo jaunâtre. D'énormes camions se traînaient, patinant dans les lacs de boue.

— C'est là, annonça enfin Vanjohn.

Des dizaines de bus qui auraient été envoyés à la ferraille n'importe où ailleurs achevaient de perdre leurs dernières traces de peinture sous l'averse tropicale, en face d'une station-service Mobil où des dizaines de Noirs s'abritaient de la pluie, accroupis, ou debout le long des murs.

— Je vais chercher mon ami, annonça Vanjohn en sautant de la Pajero, filant sans même courir, stoïque sous les trombes d'eau.

On avait l'impression que tout allait fondre sous ce déluge. Il réapparut dix minutes plus tard, escorté d'un long fil de fer flottant dans une chemise à fleurs à tordre.

— C'est l'ami de mon ami, expliqua Vanjohn. Il s'appelle Shafi.

Celui-ci adressa à Evin un superbe sourire d'anthropophage, découvrant d'immenses dents blanches partant en avant. Un Somalien typique.

— *Good evening*, dit-il d'une voix douce. *My name is Shafi. What can I do for you ?*

— Montez, fit Evin.

Il s'installa à l'arrière, saluant Ayas Ibrahim d'une molle poignée de main. Il était trempé comme une soupe, mais cela ne semblait pas l'affecter. Vanjohn, satisfait, adressa un petit signe à Evin et s'éloigna sous la pluie.

— Je voudrais acheter un pistolet, annonça Evin. Il paraît que vous connaissez des gens.

Shafi inclina la tête affirmativement.

— Oui, c'est vrai, mais c'est cher.

— Combien ?

— Deux mille shillings, plus les balles.

— On verra, fit Evin. Où faut-il aller ?

— Vous faites demi-tour et on va à la Cinquième Rue.

De nouveau les cahots. La Cinquième Rue était un cloaque abject et défoncé, parcouru par des camions ignorant superbement tous les autres véhicules. Les dents serrées, Evin parvint à ne pas se faire emboutir, et à éviter les éventaires débordant sur la chaussée.

— C'est là, annonça Shafi, montrant un passage entre deux bâches en plastique.

Evin réussit à coincer la Pajero sur un bout de trottoir libre et ils descendirent tous les trois. Shafi les guida jusqu'à un couloir étroit encombré de changeurs qui brandissaient des liasses de billets. Voyant des étrangers, ils les entourèrent en hurlant « Dollars ! Dollars ! ». L'Euro n'était pas encore arrivé jusque-là. Shafi les écarta gentiment, arborant son immuable sourire éblouissant, et ils débouchèrent dans une cour où régnait une puanteur atroce due à la couche de détritux qui couvrait le sol. Les changeurs continuaient à sautiller autour d'eux. Dans un coin abrité de la pluie, des femmes assises par terre exhibaient leurs mains littéralement couvertes de bagues. Des marchandes d'or somaliennes. Elles se mirent à piailler en voyant Evin, à agiter leurs trésors.

— C'est au premier, annonça Shafi, après un conciliabule avec un type debout dans un coin.

Une galerie desservant des boutiques dominait la cour. Ils se glissèrent dans un escalier de bois d'une saleté repoussante. Un rat

crevé achevait de pourrir sur le toit de tôle voisin. La galerie donnait sur de minuscules échoppes offrant un peu de tout. Shafi se glissa dans une boutique encombrée de rouleaux de tissu, tenue par une ravissante Noire en tchador, le visage entouré d'un foulard. Conciliabule. Sourires, coups d'oeil en coin. Finalement, Shafi revint vers Evin.

— Il faut attendre, le boss n'est pas encore là. On va aller voir les bijoux.

Ils redescendirent. Sans Ayas Ibrahim, Evin n'aurait pas été tranquille devant tous ces regards avides et trop brillants. Elle avait déjà les doigts couverts de bagues « à l'essai » lorsque Shafi s'approcha, accompagné d'un Noir en loques, avec une taie sur l'oeil.

— Il a ce que vous voulez, annonça-t-il.

Ils remontèrent. La jolie Noire au foulard sortit de derrière un rouleau de tissu un Makarov 9 mm un peu rouillé, enveloppé dans du plastique. Evin le démontra rapidement. Rien ne manquait, mais le chargeur de huit cartouches était vide. La vendeuse lui tendit un sac de plastique plein de cartouches. Shafi précisa.

— C'est vingt shillings pièce [43].

— Et le pistolet ?

— Deux mille shillings.

Après un quart d'heure de palabres et de conversion de shillings en dollars, la Kurde emporta le tout. Mettre l'arme dans son sac lui procura un plaisir presque physique. Enfin, elle n'était plus totalement démunie.

— J'en voudrais d'autres, dit-elle à Shafi. C'est possible ?

Les deux hommes se lancèrent dans une palabre compliquée en swahili.

— Il peut en avoir d'autres, annonça finalement le Somalien. Et aussi un lance-grenades RPG. Il faut revenir demain, à la même heure.

— Je prends le tout, dit Evin. Mais dis-lui que s'il parle à la police, je le tue.

L'homme à la taie sur l'oeil protesta qu'une telle idée ne l'avait même pas effleuré... Ils prirent un nouveau rendez-vous avec lui au même endroit.

En regagnant la Pajero, Evin tomba en arrêt devant une inscription sur une porte de métal bleue : AL JEZIRAH AIRLINES – Flights to Mogadiscio, Behra, Lamou.

Elle poussa la porte, débouchant sur un cloaque entourant une petite bâtisse. Inattendu de trouver une compagnie aérienne ici...

— Je croyais que la frontière avec la Somalie était fermée ? remarqua-t-elle.

Le Somalien eut un rire indulgent.

— Officiellement, bien sûr ! Mais elle n'est pas fermée pour la

maraa. Tous les jours, il y a des avions qui partent là-bas, avec la *maraa* cultivée ici. Ils gagnent beaucoup d'argent. Les Somaliens ne peuvent pas s'en passer. Ici, à Eastleigh, il n'y a que ça. Vous voyez les boutiques avec les feuilles de bananiers devant ? Ça veut dire qu'elles en vendent...

Evin n'écoutait plus.

*
* * *

Le bureau d'Al Jezirah Airlines était grand comme un placard, les murs décorés de vieilles publicités pour des compagnies aériennes. Au fond, un homme dormait sur un lit de camp. Un second, affairé au téléphone, leva des yeux étonnés sur Evin, Ayas Ibrahim et Shafi.

— Vous volez sur Mogadiscio ? demanda la Kurde.

— Oui, fit l'homme. On atterrit soit à Médina soit à K. Fifty, au sud de la ville. Mais il vaut mieux Médina.

— Vous prenez des passagers ?

— Vous voulez aller à Mogadiscio ?

La Somalie avait cessé d'exister depuis des mois. Plus de gouvernement, plus d'ambassadeurs, plus d'État, plus de monnaie. Plus rien. Le pays était partagé entre quelques chefs de guerre. Le plus puissant, Aidid, qui avait réussi à mettre en fuite l'armée américaine, régnait sur la plus grande partie de Mogadiscio, l'ex-capitale... Evin était stupéfaite. La Somalie était devenue un « trou noir », un non-État. Personne n'y allait. On ignorait comment on y survivait...

— Éventuellement, fit-elle.

L'employé moustachu des Al Jezirah Airlines eut un sourire encourageant.

— Vous pouvez partir demain matin. C'est trois cents dollars par personne. Il faut être à cinq heures du matin à Wilson Airport. Blue Bird Line. C'est moi qui établis le billet ici.

Ses yeux brillaient à l'idée des dollars.

— Ce sont des vols réguliers ?

Entre-temps, d'autres hommes étaient arrivés et se pressaient dans l'entrée, étonnés de voir des étrangers dans ce coupe-gorge.

— Ce sont les avions de la *maraa*, mais il y a toujours un peu de place en plus.

— Les Kenyans laissent faire ?

L'employé moustachu accentua son sourire en frottant son pouce contre son index. Apparemment, il n'y avait pas de problème...

— Et pour la douane ?

— Quelle douane ? Vous allez directement à l'avion.

— Et à Mogadiscio ?

— Si vous me donnez mille dollars en plus, quelqu'un vous

attendra à l'aéroport avec un portable et un « technical ». C'est pour une semaine.

Les « technicals » étaient des 4×4 équipés de mitrailleuses lourdes...

— Il y a le téléphone, là-bas ?

— Le commandant Aidid a acheté des fréquences sur un satellite, expliqua le Somalien, cela marche mieux qu'ici...

— Bien, je vais réfléchir, dit Evin.

Dans la rue, elle songea que de Mogadiscio au Yémen, il n'y avait pas loin. Et que, au Yémen, elle trouverait des amis. Surtout avec un portable. Elle pourrait sûrement regagner le Kurdistan. Évidemment, Mogadiscio n'était pas la destination idéale, mais au moins là-bas, la CIA n'irait pas chercher Ocalan.

En remontant dans la Pajero, elle se dit que la situation s'améliorait. En moins d'une journée, elle avait trouvé des armes et un moyen éventuel de quitter le Kenya.

*

* *

Priscilla Clearwater semblait apprécier particulièrement l'atmosphère très « british » de la terrasse du *Norfolk*, en bordure de Harry-Thuku Road. Une courte robe rouge sang moulait sa croupe extraordinaire et elle avait forcé sur le maquillage.

— Alors, vous aimez le Kenya ? demanda Malko.

Priscilla fit la moue.

— Je suis un peu déçue. La ville n'est pas sûre. L'autre jour, un homme m'a arraché une boucle d'oreille en pleine rue ! Il y a beaucoup d'insécurité et les Kenyans sont incroyablement corrompus. Ici, pour obtenir n'importe quoi, il faut payer, en swahili « kito kidogo ». La petite corruption. Les chefs, eux, pratiquent la « kito kikulewa », la grande corruption. Cent à deux cents shillings. Et puis, ajouta-t-elle, ils sont très primitifs. Je ne pourrais pas sortir avec un Kenyan...

Elle croisa ses jambes bien galbées. Malko regarda ses seins aigus pointant sous le tissu rouge. Depuis qu'il l'avait retrouvée, il ne rêvait que de la remettre dans son lit et elle semblait s'en douter, restant sur ses gardes. Afin de l'amadouer, Malko avait commandé d'entrée une bouteille de Taittinger, pour reprendre les habitudes de Belgrade. Il fit dévier la conversation.

— Priscilla, dit-il, le colonel Makuka ne m'inspire pas confiance.

— Ça, vous avez bien raison, approuva-t-elle avec indignation. Chaque fois qu'il vient au bureau, il me propose d'aller à l'hôtel avec lui. Et il a déjà trois femmes et plein d'enfants.

— Ce n'est pas bien, renchérit Malko avec une hypocrisie totale.

Mais j'ai l'impression que Mark Spencer lui fait totalement confiance.

— C'est vrai, reconnu Priscilla. Parce qu'il prend ses ordres chez le président Arap Moi. Et ici, au Kenya, c'est lui qui commande tout. S'il a décidé de vous aider, tout se passera bien.

— Sûrement, reconnu Malko, mais j'aimerais bien connaître quelqu'un de moins *officiel*. Un *stringer*...

Priscilla croisa les jambes, découvrant ses cuisses charnues café au lait et envoyant une petite dose d'adrénaline supplémentaire dans les artères de Malko.

— Je vois, dit-elle, mais *mister* Spencer travaille seulement avec des gens du NSI. Moi, je connais bien quelqu'un, mais ce n'est pas un espion...

— Qui ?

— Un Kikuyu malin comme un singe, Kolobot. On lui achète des cigarettes de contrebande, des montres, du shit. Il fait toutes sortes de trafics, il connaît tout le monde. Je sais qu'il procure des filles à des gens de l'ambassade.

— C'est tout à fait ce qu'il me faut, approuva Malko. Priscilla lui jeta un regard noir.

— Si vous voulez des filles, vous n'avez qu'à aller au *Florida*, il y en a plein...

— Je ne veux pas de filles, Priscilla, puisque vous êtes là, affirma Malko de sa voix la plus convaincante ; mais ce garçon pourrait me servir de guide. Il est nettement plus dégourdi que Foster...

La Noire pouffa.

— Foster ! Il rougit quand il me voit ! Il est un peu nigaud, il a peur d'attraper des maladies... Il ne sort jamais.

Vu le taux de sida en Afrique, c'était plutôt la marque d'un certain bon sens.

— Où peut-on trouver ce Kolobot ?

— Quand j'ai besoin de quelque chose, je le vois au bar du 680.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Un hôtel, sur Kenyatta Avenue. Beaucoup de trafiquants y font leurs affaires.

— On pourrait y aller après le dîner ?

— Je ne sais pas s'il sera là.

— On laissera un message, suggéra Malko.

Sa pulsion sexuelle attendrait un peu. Le devoir d'abord.

*

* *

Malko gara sa Toyota louée chez Crossways le long d'un terre-plein ombragé d'acacias, dans Mouindi-Mbingo, en face de l'entrée du 680. À Nairobi, les voitures étaient de vrais coffres-forts ! Une alarme, des

serrures mouchetables et une énorme pince d'acier pour immobiliser le levier de vitesse ! Le hall de l'hôtel ne payait pas de mine, avec des gosses écroulés un peu partout en train de sniffer de la colle. Le bar du premier était désert. Priscilla interrogea le barman.

— Il dit que Kolobot viendra dans une heure.

Malko regarda les tables vides, l'éclairage sinistre.

— Il n'y a pas un autre endroit où on pourrait boire un verre ?

Priscillia admit d'une voix pleine de réticence :

— Il y a le *Florida*, sur Moi Avenue. Une boîte, mais je n'aime pas y aller. C'est là que les gens de l'ambassade draguent des putes. Si on me voit...

— Personne ne vous prendra pour une pute, affirma Malko. Et vous êtes avec moi.

Lesté d'un billet de deux cents shillings, le barman promit de leur envoyer le dénommé Kolobot dès qu'il pointerait son nez.

Ils reprirent la voiture. Des Noirs à la mine patibulaire se pressaient dans l'entrée du *Florida* devant un petit escalier dont les marches disparaissaient sous des putes à l'oeil éteint, plutôt mal habillées, qui suivirent Priscillia d'un air mauvais. Elle venait leur ôter le pain de la bouche.

L'immense salle rectangulaire possédait une piste de danse en son milieu, où s'agitaient quelques couples au son d'une musique assourdissante. Partout des filles, par grappes ou seules. Quelques Blancs. Seuls aussi, l'oeil rapace. Toutes les filles avaient le même regard, à la fois soumis et accrocheur. À peine Priscilla et Malko étaient-ils assis que la musique changea. La secrétaire de Mark Spencer se mit à frétiller.

— Du N'Dombolo ! J'adore ! Ça vient d'Afrique Centrale.

Elle se leva, ondulant dans tous les sens, faisant tourner ses hanches comme une toupie en fonçant vers la piste. Malko n'avait plus qu'à suivre. Ce qu'il fit, le regard rivé sur la croupe somptueuse qui s'agitait devant lui.

*

* *

Le N'Dombolo avait chauffé Malko à blanc et fait fondre Priscilla qui semblait ne pas s'apercevoir que ses deux mains étaient posées sur ses reins, en épousant le galbe d'airain. Il faut dire qu'à côté des autres couples, ils avaient plutôt une tenue convenable... Au *Florida*, on passait directement du baisemain à la fellation. Malko se pencha à l'oreille de la Noire.

— Vous savez ce que j'ai envie de vous faire ?

— Monstre ! soupira-t-elle, en se serrant encore plus contre lui.

— Maintenant ! précisa Malko, en l'entraînant hors de la piste.

— Ah, voilà Kolobot ! fit soudain Priscilla.

Un Africain avec un petit bouc se faufilait vers eux. Ils se rejoignirent à la table et Priscilla fit les présentations. Deux scotchs plus tard, Kolobot se pencha à l'oreille de Malko.

— Qu'est-ce que vous cherchez, *bwana* ?

— Est-ce que vous connaissez quelqu'un à l'ambassade de Grèce ? demanda Malko.

Surpris par la question, Kolobot mit un certain temps à répondre, frottant pensivement son petit bouc.

— Oui, *bwana*, fit-il enfin. Je connais quelqu'un.

— Qui ? cria Malko pour dominer le vacarme de la musique.

— Le chauffeur de l'ambassadeur. Il m'achète des cigarettes. Et je lui présente des jeunes filles.

De toute évidence, il ne voyait pas où Malko voulait en venir. Celui-ci se décida à prendre un risque.

— Je veux des informations sur des gens qui résident chez l'ambassadeur, dit-il. S'ils sortent. S'ils voient des gens.

Kolobot devait connaître les fonctions de Mark Spencer, car il ne parut pas surpris.

— Je vais essayer de le voir demain, *bwana*, promit-il. Si vous voulez, on peut se retrouver au Barclay's Plaza, vers midi. C'est là où il y a l'ambassade de France, dans Loita Street.

Sachant qu'il valait mieux le motiver, Malko lui glissa deux billets de deux cents shillings. Dehors, tandis que Priscilla montait de son côté, une jeune pute noire s'approcha de Malko, sans souci de la présence de sa compagne et s'enroula littéralement autour de lui, se frottant comme un chimpanzé en rut et lui promettant, dans un anglais approximatif, des prestations inoubliables. Lorsqu'il put enfin s'en débarrasser, Priscilla laissa tomber, glaciale :

— Vous auriez dû y aller. C'est seulement cinquante shillings. Sida compris.

Agacé, il glissa la main sous la robe rouge, empoigna le slip de dentelle et l'arracha malgré ses couinements. Pour que les choses soient claires. Ils n'échangèrent plus un mot jusqu'à Loita Street. Domptée, Priscilla le précéda dans un petit appartement élégant, où elle fonça aussitôt sur un électrophone. Trente secondes plus tard, une musique assourdissante se mit à faire trembler les murs ! Du N'Dombolo. On se serait cru au *Florida*. Déhanchée, Priscilla lui jeta un regard brûlant.

— On danse encore un peu ?

Joignant le geste à la parole, elle s'éloigna vers la chambre en faisant onduler sa croupe sublime au rythme du N'Dombolo. Elle aurait voulu se faire violer qu'elle ne s'y serait pas prise autrement. Avec un rugissement, Malko se rua derrière elle, la dépouillant de sa

robe rouge en un clin d'oeil, ne lui laissant que ses escarpins. Il ne mit guère plus de temps pour se déshabiller. En voyant le pansement sur son flanc, Priscilla pointa un doigt interrogateur.

— Vous êtes blessé.

— Ce n'est rien, affirma Malko.

— Je suis sûre que c'est une femme, fit Priscilla.

Elle s'agenouilla en continuant à onduler, l'enveloppant dans une bouche soyeuse et chaude. Sensation exquise ; vue de haut, la croupe en mouvement de la jeune Noire était encore plus appétissante. Depuis qu'il l'avait retrouvée, quelques heures plus tôt, Malko ne rêvait que de transpercer ces fesses inouïes.

Il la fit se relever et la poussa vers le lit. D'elle-même, Priscilla s'y allongea sur le ventre, continuant à onduler au rythme endiablé du N'Dombolo. Malko en avait les mains moites. Il contempla quelques instants la cambrure de son dos et les deux globes ronds. Priscilla s'offrait comme une esclave docile, ce qui l'excitait encore plus, et balayait ses derniers scrupules. Lorsqu'elle sentit se poser à l'entrée de ses reins le sexe raidi, Priscilla s'arrêta enfin de bouger et poussa un petit cri.

— *Please ! Fuck my pussy first !*

Trop tard.

Malko pesait déjà de tout son poids. L'anneau de chair résista et il ne pénétra que de quelques millimètres. Alors, il donna un violent coup de reins et cette fois, s'engloutit jusqu'à la garde, arrachant un cri aigu à Priscilla. Il en avait des palpitations de bonheur. Se retirant presque entièrement, il revint à la charge, lentement cette fois, se regardant violer cette croupe offerte.

Miracle du N'Dombolo, Priscilla se mit à onduler sous lui, précipitant son plaisir. Malko allait et venait de plus en plus vite. Sentant monter sa semence, d'un ultime coup de reins, il cloua Priscilla sur le lit en poussant un hurlement de bonheur. Il demeura ainsi, le coeur battant la chamade, sentant les parois les plus secrètes de la jeune Noire palpiter contre son sexe, comme pour le ranimer.

— *You're a fucking egocentric !* [44] grommela Priscilla encore emmanchée jusqu'à la garde.

Malko dut reconnaître qu'elle n'avait pas tort. Il ne s'était pas conduit en gentleman poli par quelques siècles de civilisation. Mais c'était rudement bon de revenir à l'état sauvage. Ce devait être l'effet du N'Dombolo.

*

* *

Abdullah Ocalan et Evin discutaient à voix basse sur la véranda de « leur » maison, où ils avaient pris leur breakfast. Ils virent soudain un

des vigiles courir ouvrir la grille pour laisser entrer la Mercedes de l'ambassadeur de Grèce.

La Kurde avait expliqué au leader du PKK son idée somalienne, mais il n'était pas très chaud. Certes, Aidid était anti-américain, mais il était aussi pro-dollars. Parfaitement capable de kidnapper Ocalan pour le vendre au plus offrant. Mais au moins, c'était une porte de secours éventuelle. L'ambassadeur descendit de voiture et les rejoignit, marchant appuyé sur sa canne. Il prit place avec eux.

— Je crois avoir une bonne nouvelle, annonça-t-il en souriant.

— Laquelle ? demanda aussitôt Evin.

— Je viens d'avoir un long entretien avec mon homologue seychellois, annonça le diplomate. Il pense que son pays pourrait accueillir le président Ocalan pour une période assez longue. Il serait même prêt à lui fournir un passeport diplomatique seychellois, ce qui faciliterait évidemment le départ de ce pays.

— Il y a des vols directs pour les Seychelles ? demanda Ocalan.

— Oui. Trois fois par semaine, jeudi, vendredi et samedi.

Les deux Kurdes échangèrent un regard soulagé. Le diplomate se hâta d'ajouter en regardant sa tasse de thé :

— Évidemment, il faudrait faire un geste pour accélérer cette démarche. Mon interlocuteur m'a souligné la pauvreté de son pays...

Evin, qui comprenait vite, demanda sèchement :

— Combien ?

L'ambassadeur de Grèce réussit à affronter son regard, gêné.

— Il m'a parlé de cinq millions de dollars. C'est une somme énorme, aussi je ne lui ai pas laissé beaucoup d'espoir. Je sais que c'est choquant, mais ces petits pays ont beaucoup de mal à se développer.

Evin le coupa.

— Dites-lui que nous sommes d'accord. Je m'occupe de réunir l'argent. Je suppose qu'il ne veut pas de chèque... Puis-je emprunter une voiture pour aller en ville ?

— Bien sûr, vous pouvez même prendre mon chauffeur, affirma l'ambassadeur, quand même surpris.

Cinq millions de dollars, c'est ce qu'il gagnait dans toute sa carrière...

Evin se leva, se bénissant intérieurement d'avoir prévu ce genre de situation.

*

* *

Malko, plongé dans un demi-sommeil, rêvait encore de la croupe admirable de Priscilla Clearwater lorsque le téléphone l'arracha à son nirvana. Ce devait être Krisantem venu aux nouvelles.

— J'ai eu du mal à vous retrouver ! fit la voix de Kendal.

Le fantôme de Priscilla s'évanouit instantanément. Malko, stupéfait d'abord que le Kurde soit à Nairobi, et ensuite qu'il l'ait retrouvé, demanda :

— Comment m'avez-vous retrouvé ?

— J'ai appelé tous les grands hôtels de Nairobi. Je *savais* que vous seriez au Kenya. J'avais essayé votre portable mais ici, il ne marche pas.

— Comment saviez-vous que j'étais à Nairobi ?

Le Kurde eut un rire sec.

— Les Grecs sont des enfoirés ! Du moment qu'ils promettaient à Ocalan de ne pas révéler sa destination, c'est qu'ils faisaient le contraire...

Voilà quelqu'un qui connaissait les hommes.

— Vous avez des nouvelles ?

— Je quitte Evin, annonça le Kurde. Ocalan va trouver refuge aux Seychelles.

CHAPITRE XV

— Aux Seychelles ! fit Malko, stupéfait. Pourquoi ?

— C'est le seul endroit qui veuille bien les accueillir. L'ambassadeur de Grèce arrange le *deal* contre cinq millions de dollars. Evin est venue me voir pour me dire de me les procurer le plus vite possible. Cette somme couvre le séjour d'Ocalan et un passeport diplomatique seychellois. Ce qui complique les choses, c'est qu'il peut partir aussi de Mombasa par la mer, pour gagner les Seychelles.

Malko était partagé entre la satisfaction et l'inquiétude. Sans Kendal, ce projet serait resté secret. Or, comme il l'avait pensé, Ocalan n'attendait pas qu'on lui passe la corde au cou. Vingt-quatre heures après son arrivée, il avait déjà trouvé une porte de sortie. Il fallait vite prendre des contre-mesures...

— Quand aurez-vous cet argent ?

— Je pense qu'il va me falloir deux jours pour réunir la somme.

— Sous quelle forme ?

— Je n'ai pas confiance dans les banques kényanes. Je vais faire venir un courrier d'Europe avec l'argent en liquide. Je vous tiendrai au courant.

— Où êtes-vous ?

Kendal marqua une imperceptible hésitation avant de dire :

— Au *Grand Regency*, sur Loita Street. Chambre 1006.

À peine Malko eut-il raccroché qu'on frappa à la porte.

C'était Elko Krisantem. Gris, les traits creusés, les yeux brillants de fièvre.

— *Sie Hoheit*, je suis malade, avoua-t-il, honteux. J'ai dû manger une saloperie.

— Allez vous reposer, dit Malko. Pour l'instant, je n'ai pas besoin de vous.

Resté seul, Malko conclut que la solution la plus sûre était d'intercepter le messenger du PKK avec les cinq millions de dollars. Cela tenait dans une grosse mallette. Il aurait besoin de la collaboration des Kenyans.

Il se demanda si Kolobot lui servirait finalement à quelque chose. Comme il lui avait donné rendez-vous, autant y aller.

Une file de vieux taxis londoniens stationnaient devant le *Norfolk*, attendant d'hypothétiques clients. Une chaleur de plomb écrasait Nairobi et la climatisation de la Toyota soufflait un air tiède. Dans le centre, la circulation était abominablement lente, les Kenyans conduisaient avec la même componction que les Britanniques. Dans

Loita Street alternaient des terrains vagues et quelques buildings modernes dont le Barclay's Plaza, qui abritait l'ambassade de France. Le hall grouillait de vigiles armés de bâtons. Malko repéra Kolobot en extase devant une vitrine alignant les derniers briquets Zippo, dont le « Millenium » en titane. Le Kenyan entraîna aussitôt Malko dans un coin tranquille, près des ascenseurs.

— *Bwana*, j'ai appris des choses, annonça-t-il triomphalement.

— Quoi ?

— Hier soir, deux *muzungus* – un homme très grand et une femme – ont été à Eastleigh, avec un des *ascaris* de la Résidence, Vanjohn Kabukuru.

Après dix minutes d'interrogatoire serré, Malko savait tout sur Eastleigh. Kolobot avait tout écrit sur un minuscule bout de papier. D'après les descriptions, il s'agissait d'Evin et d'un des gardes du corps.

— Qu'est-ce qu'ils sont allés faire là-bas ? demanda-t-il, intrigué.

Kolobot baissa la voix.

— Acheter des armes, *bwana*. Là-bas, il y en a tout plein. L'*ascari* de la Résidence, Vanjohn, il a un copain somalien, Shafi. Il les a présentés et il est parti.

Heureusement qu'en Afrique tout finissait par se savoir. Cette histoire d'armes était ennuyeuse. Là aussi, il fallait y mettre le holà.

— Kolobot, dit Malko, vous voulez gagner mille shillings ?

— Bien sûr, *bwana*.

— Alors, vous m'emmenez là-bas et on essayera de trouver ce Shafi.

*

* *

Stationné en face du *City View Hotel*, dans Wood Street, en plein cœur d'Eastleigh, Malko cuisait stoïquement dans la Toyota, sous un soleil de plomb. Cela faisait trois heures qu'ils ratissaient Eastleigh, à la recherche du fameux Shafi. Comme son signalement correspondait à celui de milliers de Somaliens, ce n'était pas évident. Kolobot avait disparu depuis vingt minutes, pour de mystérieuses palabres. Il réapparut tout à coup et fit signe à Malko de descendre.

— J'ai trouvé un de ses amis, affirma-t-il. Venez.

Ils suivirent une rue en terre battue, aboutissant au lit d'un ruisseau charriant des immondices. Sur sa berge, devant une baraque en bois, s'était installé un orchestre en plein air, soutenant une chanteuse qui glapissait des slogans en se trémoussant comme une possédée, en face d'une maison en pisé portant l'inscription : « Albert – Refrigeration – Electrical Entreprise ».

— C'est lui, le copain de Shafi, expliqua le Kikuyu, en hurlant pour dominer le bruit de l'orchestre.

— Qui sont ces gens ? demanda Malko.

— Des prêcheurs baptistes. Ils viennent tous les jours. Ici, tout le monde est musulman, mais ça ne fait rien.

Albert avait les mains plongées dans les entrailles d'un réfrigérateur datant de la guerre de 14. Emacié, ébouriffé et souriant, il se lança dans une grande palabre en swahili résumée lapidairement par Kolobot.

— Il dit que Shafi va venir.

— Quand ?

— Bientôt.

On était en Afrique. Cela signifiait dix minutes ou huit jours.

— Bien, on va attendre, conclut Malko, résigné.

*

* *

Entre la chaleur et le fracas des « missionnaires » baptistes, Malko avait l'impression d'avoir vieilli de vingt ans. Somnolant à l'ombre, au volant de la Toyota, il sursauta quand Kolobot lui lança :

— Voilà Shafi, *bwana*.

Une asperge aux dents d'un blanc éblouissant, maigre comme un fakir, se dandinait à côté de la Toyota. Connaissant les traditions locales, Malko lui tendit deux cents shillings avant même de poser une question. Le dialogue s'engagea en swahili, résumé par Kolobot.

— C'est vrai, il a conduit hier deux *muzungus* au Garisa Lodge, dans la Cinquième Rue.

— Ils voulaient acheter des armes, continua le Somalien en anglais. Je peux vous emmener aussi.

Vexé de ne plus être utile, Kolobot prit l'air boudeur. Deux cents shillings lui rendirent le sourire, et tout le monde grimpa dans la Toyota. Dix minutes plus tard, ils étaient arrivés en face du Garisa Lodge.

Etant donné la puanteur s'élevant de sa cour, on devait s'y adonner à l'élevage de putois...

Ils gagnèrent la galerie du premier étage après avoir repoussé les changeurs. Malko fut surpris par le regard assuré de la vendeuse de tissus. En dépit du foulard couvrant ses cheveux, elle était ravissante, les yeux soulignés de khôl, drapée dans un sari framboise. Pas plus de trente ans. Hélas, elle était muette comme une carpe, prétendant ne rien savoir. Et comme elle ne parlait que somalien et swahili, cela ne facilitait pas le dialogue.

— Son patron, Hadji, va venir, expliqua Shafi. Il faut attendre.

Toujours l'Afrique. Timidement, Kolobot le Kikuyu tira Malko par la manche.

— *Bwana*, vous n'avez plus besoin de moi ?

Il avait gagné assez d'argent pour la journée. Shafi sautait d'un pied sur l'autre.

— J'ai une course à faire, dit-il à son tour, je reviens très vite.

En un clin d'oeil, Malko se retrouva seul dans l'échoppe de tissus. C'était quand même important de savoir ce qu'Evin s'était procuré. À peine ses deux guides se furent-ils éclipsés que les vendeuses de bijoux montèrent à l'assaut, couinant dans un sabir incompréhensible. Pour s'en débarrasser, Malko finit par acheter un bracelet en or pour la modique somme de mille cinq cents shillings [45].

Une heure plus tard, Shafi n'avait pas réapparu et la Somalienne commençait à dégager la planche de bois qui lui servait de vitrine, rangeant verticalement les rouleaux de tissus un peu partout. Elle virevoltait dans la minuscule échoppe, le frôlant avec des sourires aguicheurs. Elle allait fermer et lui se retrouver dehors. Impossible de communiquer et Shafi ne revenait toujours pas.

Pensant l'amadouer, il lui tendit le bracelet. D'abord, elle le regarda, étonnée, le repoussa. Puis, comme il insistait, elle finit par le prendre et le passer à son poignet. Là, elle lui jeta un regard carrément incendiaire. Les derniers rouleaux rentrés, elle rabattit les deux panneaux de bois, plongeant l'échoppe dans la pénombre. Une vague lumière filtrait quand même à travers les planches disjointes.

Malko s'attendait à ce qu'elle allume, mais elle n'en fit rien. Il vit sa silhouette se rapprocher, sentit un corps l'effleurer et la Somalienne se coula contre lui. Elle ne savait parler qu'avec son ventre, qui se mit à s'agiter furieusement contre le sien. Amusé, Malko la caressa à travers le sari. Ses seins étaient fermes, son corps harmonieux et cette situation complètement inattendue, excitante.

Elle s'aperçut de sa réaction, et s'enhardit d'abord à le caresser à travers son pantalon, puis carrément, le libéra, se mettant aussitôt à le caresser furieusement.

Il était tombé sur une salope en manque, mais sachant ce qu'elle voulait. Ils oscillaient d'un rouleau à l'autre, dans un concert de respirations haletantes. Soudain, la Somalienne l'abandonna, farfouilla dans un sac et en sortit un préservatif qu'elle mit en place immédiatement, avec une dextérité prouvant une certaine habitude.

Alors, seulement, elle se retourna. D'un geste preste, elle releva son sari et baissa d'un coup ses collants framboise, offrant une croupe sombre et ferme. Rassuré par son armure de latex, Malko s'y enfonça d'un trait. À peine fut-il en elle que la Somalienne se mit à bouger furieusement, à tel point qu'il dut lui immobiliser les hanches pour ne pas la perdre. Les planches auxquelles elle était appuyée craquaient bruyamment tandis qu'il la prenait à grands coups de reins. Soudain, elle commença à couiner sur un rythme saccadé jusqu'à ce qu'elle s'affale en avant, foudroyée. Malko ne tarda pas à la rejoindre. En

dépit de la membrane qui le protégeait, il percevait la chaleur brûlante de sa partenaire... À peine se fut-il retiré que la Somalienne se redressa, remonta son collant, laissa retomber son sari et rajusta son voile, ne laissant paraître que des yeux bordés de reconnaissance.

Ils n'avaient pas échangé un mot et sa poitrine se soulevait encore rapidement. Du doigt, elle pointa son index sur chronographe Breitling de Malko : elle le mettait dehors ! Restée juste pour un petit orgasme.

Il ouvrit la porte, résigné. La cour était vide, les marchands partis. Il ne restait que les rats et les détritrus. Au moment où sa fugitive maîtresse le poussait dehors, des pas firent craquer le vieil escalier de bois. Vivement, la Somalienne le tira à l'intérieur de l'échoppe, refermant ensuite la porte. Les pas se rapprochèrent puis s'arrêtèrent. Une voix d'homme et une voix de femme échangèrent quelques mots. Malko sentit son poulx grimper comme une fusée.

C'était du kurde !

*
* *

Malko se figea, faisant signe à la Somalienne de ne pas faire de bruit. Il y avait neuf chances sur dix que ce soit Evin et un des Kurdes revenus chercher d'autres armes, et qui ignoraient la présence de Malko. Ou alors, hypothèse moins séduisante, ce dernier avait été balancé par le Somalien aux dents étincelantes... Plusieurs coups furent frappés à la porte. La Somalienne, tétanisée, ne bougeait plus.

— *They are going to go*, murmura Malko en anglais.

Elle ne comprit pas. Dehors, l'homme et la femme bavardaient en kurde sans faire mine de repartir, comme s'ils savaient qu'il y avait quelqu'un dans la boutique. Soudain, une troisième voix s'éleva, parlant anglais.

La voix chantante de Shafi !

Rassurée, la Somalienne ouvrit la porte, surprenant Malko. Il y avait trois personnes dans la galerie : Shafi, Evin et un des gardes du corps d'Ocalan. Evin et Malko se virent en même temps. La Kurde poussa un juron et plongea aussitôt la main dans son sac. Malko referma la porte brutalement, poussant le gros loquet. Anticipant ce qui risquait de se passer, il poussa la Somalienne sur le côté et plongea, lui aussi, s'écartant de la porte.

Deux détonations claquèrent quelques secondes plus tard et deux trous apparurent dans le panneau de bois.

*
* *

Malko se redressa, furieux contre lui-même. La blessure de son flanc s'était rouverte et il sentait le sang couler. S'il ne s'était pas

laissé aller, il serait loin ! Maintenant, il était coincé, sans arme et sans issue. La minuscule échoppe ne comportait qu'une sortie. Evin et son complice allaient tout faire pour l'éliminer.

La voix de Shafi se fit entendre. En somalien. Bousculant Malko, la fille voilée se précipita sur la porte. Malko la repoussa alors qu'elle avait déjà la main sur le loquet. Le silence retomba. Les Kurdes avaient renoncé à tirer à travers la porte, sûrement pour ne pas atteindre la vendeuse, mais Malko ne pouvait pas passer la nuit là...

Un coup violent ébranla le battant. Le compagnon d'Evin essayait de l'enfoncer. Heureusement, elle ouvrait vers l'extérieur, mais ne tiendrait quand même pas longtemps. C'était l'impasse... Silence, puis Shafi lança un appel angoissé, en anglais :

— Sortez, *mister*, sinon ils vont mettre le feu.

Il paraissait sincèrement affolé. Evin était parfaitement capable d'incendier tout Garisa Lodge pour faire griller Malko. La Somalienne poussa un cri de souris et se précipita vers la porte avec la ferme intention de l'ouvrir. Malko dut la prendre à bras-le-corps. Il n'y avait plus rien de sexuel dans leur étreinte. Il parvint enfin à la repousser dans les rouleaux de tissus...

Le silence se prolongeait, troublé par des bruits indéfinissables. Soudain, une odeur de brûlé arriva jusqu'aux narines de Malko. De la fumée commençait à filtrer sous la porte. Ils avaient mis leur menace à exécution. Malko allait griller vif, au fin fond d'Eastleigh, sans aucun secours possible. Les pompiers ne devaient pas se déplacer souvent dans ce coin. La Somalienne, hystérique, remonta à l'assaut de la porte. Malko l'empoigna et l'immobilisa, malgré ses ruades. Il avait le choix entre deux mauvaises solutions. S'il ouvrait la porte, ses adversaires l'abattaient immédiatement. S'il n'ouvrait pas, il était brûlé vif. La fumée commençait à envahir le petit espace clos.

La vendeuse somalienne, agrippée à ses jambes, lui lança une longue phrase incompréhensible. Elle ne voulait pas griller vive, et c'était compréhensible... Malko cherchait désespérément une solution. Sachant qu'il n'y en avait pas. Tout à coup, la Somalienne glissa entre ses jambes et commença à fouiller comme une folle dans les ballots de tissus. Un chien qui fouille un tas d'ordures. Au bout de quelques instants, elle brandit sous le nez de Malko un petit pistolet rouillé au museau camus, enveloppé de plastique, avec un sachet de cartouches scotché à la crosse. Tokarev TT calibre 32. N'en croyant pas ses yeux, Malko lui prit des mains. En quelques instants, il eut garni le chargeur et fait monter une balle dans le canon. La Somalienne le regardait anxieusement, des larmes dans les yeux. Il pesa sur ses épaules pour qu'elle s'allonge sur le sol. Inutile de causer des « dégâts collatéraux ». Puis, le pistolet bien en main, il s'avança vers la porte et colla son oreille au battant. Il n'entendit que le craquement des flammes.

Impossible d'apercevoir l'extérieur. Alors, priant pour que Shafi ne soit pas dans sa ligne de tir, il appuya sur la détente, trois fois, tirant à travers la porte, avant de l'ouvrir à la volée.

D'abord, il ne vit que le tas de détritux en train de brûler au pied de la porte. La galerie extérieure était vide à l'exception de Shafi, pétrifié. Malko aperçut une masse sombre au sommet de l'escalier. Un coup de feu claqua et il aperçut la flamme orange presque au niveau du sol. Ses adversaires s'étaient repliés quand il avait tiré... Foncer vers l'escalier revenait à se jeter dans la gueule du loup.

D'un bond, il sauta par-dessus la rambarde de la galerie, atterrissant sur un toit de tôle ondulée en pente douce. Tout en roulant vers le bord, il tira au jugé un coup de feu dans la direction de l'escalier, afin de décourager les initiatives dangereuses. Arrivé au bord du toit, il se laissa tomber dans la cour intérieure déserte, roulant sur le sol boueux. Le temps de se relever, il détalait vers le couloir débouchant dans la Cinquième Rue. Malgré la nuit, il y avait encore des marchands éclairés par des ampoules nues. Il courut en direction de Eastleigh First Avenue. Il viendrait chercher sa voiture plus tard. Trois cents mètres plus loin, il aperçut un taxi collectif qui démarrait et s'y glissa pratiquement de force, sous le regard ébahi de ses occupants, tous Noirs. Jamais les *muzungus* n'empruntaient ce moyen de transport.

Le pistolet encore chaud glissé dans sa ceinture, Malko se dit qu'il avait bien de la chance de s'en être sorti sain et sauf.

*
* *

Evin dégringola l'escalier le plus vite qu'elle put mais déboucha trop tard dans la Cinquième Rue. L'agent de la CIA avait disparu. Pas question de le poursuivre dans le quartier. Elle remonta, ruminant sa rage, et interpella Shafi, posant le canon de son pistolet sur sa gorge.

— C'est toi qui as amené ce type ici !

— Non, non, c'est pas moi, jura le Somalien dont la pomme d'Adam montait et descendait.

Lui qui était habitué à la violence, sentait un *vrai* danger. Et ne voulait surtout pas se mêler de cette histoire de *muzungus*.

— Si, c'est toi, martela la Kurde. Je devrais te mettre une balle dans la tête. Je te laisse une chance.

— *Thank you, madam*, bredouilla Shafi.

— Tu m'as bien dit que tu pouvais avoir d'autres armes.

— Oui, *madam*, mais Hadji n'est pas encore venu...

— Tu vas l'attendre. J'achète tout ce qu'il aura.

— *All right, madam*, approuva le Somalien.

— Attends, jappa Evin. Ces armes, tu vas me les apporter en ville.

Je ne veux plus venir ici.

— *Madam*, il ne va pas me les donner sans l'argent, objecta Shafi d'une voix tremblante.

— O.K. Je vais te donner de l'argent.

Elle prit une liasse de billets dans son sac et sortit deux billets de cent dollars. Douze mille shillings kenyans.

— Voilà. Tu me rendras la monnaie. Où je peux te retrouver ?

Shafi avala sa salive. Il ne connaissait qu'un endroit.

— Au bar de l'hôtel 680, proposa-t-il. Entre six heures et sept heures.

— Parfait, fit Evin. Si tu ne viens pas, c'est *moi* qui viendrai. Et je te trouverai.

Elle le planta là, s'engageant dans l'escalier avec Ayas Ibrahim.

Evin, en se mettant au volant de la Pajero, était tenaillée par l'angoisse. Ce qu'elle avait craint le plus se réalisait. Si les Kenyans restaient neutres, les Américains allaient faire des pieds et des mains pour les empêcher de quitter le pays. Ce qui, paradoxalement, était aussi encourageant : cela signifiait que les Grecs n'avaient pas l'intention de les laisser tomber. Tout en rebondissant de trou en trou, elle se dit que le plus urgent était d'éliminer la menace qui pesait sur Ocalan...

Kendal s'occupait de l'argent. En quarante-huit heures, ce serait réglé. Mais ils devaient être libres de leurs mouvements...

Après être rentrée dans la résidence de l'ambassadeur, elle guetta longuement à travers la haie, essayant de repérer des mouvements suspects.

En vain.

*
* *

Malko avait récupéré Kolobot au bar du 680, en train de négocier avec un diplomate italien une vraie jeune fille presque neuve. Le Kikuyu tomba des nues en apprenant ce qui s'était passé à Eastleigh. Malko le crut. Shafi avait simplement oublié le rendez-vous donné aux Kurdes. C'était l'Afrique.

— Il faut trouver un autre contact à Eastleigh, demanda Malko. Shafi n'est pas sûr.

Kolobot but une gorgée de sa Tusker, appelant au secours tous ses neurones. Soudain, son visage s'éclaira.

— J'ai une copine qui est entraîneuse au *Florida 2000*. Elle a une copine somalienne qui vit avec un trafiquant de *maraa*. Il sait tout ce qui se passe à Eastleigh. Demain, on va aller au *Florida 2000*. En plus, elle est très belle...

Il voyait déjà une petite affaire en perspective.

— Pourquoi pas ce soir ?

— Ce soir, elle ne travaille pas, *bwana*.

Malko le laissa terminer sa Tusker, ayant décidé de le retrouver le lendemain à onze heures au *Florida 2000*. Il prit un taxi pour regagner le *Norfolk*. Il avait le temps de retourner à Eastleigh chercher sa Toyota avec Elko Krisantem, si ce dernier était guéri.

En tout cas, il était désormais armé. Le Tokarev TT, c'était mieux que rien, dans cette course contre la montre déjà bien entamée. Ocalan se préparait à filer. Ce n'était pas le moment que Kendal lui fasse faux-bond.

CHAPITRE XVI

Malko traversa le hall de marbre rouge du *Grand Regency* et se dirigea vers la réception. Il ne s'attendait pas à un tel luxe. Le *Grand Regency* était le plus récent hôtel construit à Nairobi ; entre Loita Street et Uhuru Road. Dégoulinant de marbre et d'acier poli. Des ascenseurs intérieurs transparents desservaient les douze étages, s'élevant le long d'une des parois d'un immense atrium. On se serait cru au Texas.

— *Mister Kendal*, demanda-t-il. *Room 1006*.

L'employé consulta son tableau.

— Sa clef est là. Je l'appelle.

Il raccrocha presque aussitôt le téléphone intérieur avec un sourire d'excuse.

— Il ne répond pas, mais je ne l'ai pas vu passer. Regardez dans la galerie commerciale, à droite.

Malko avait hésité avant de venir au *Grand Regency*. Si Evin le surprenait en compagnie du Kurde, c'était la catastrophe. Cependant, Malko avait absolument besoin de savoir où en était l'opération des cinq millions de dollars. La galerie commerciale comportait une douzaine de boutiques. Dans une vitrine étaient exposés une centaine de briquets de collection Zippo, dont un à la forme inattendue, le « *Bullet* ». Une balle était incrustée en relief dans le métal poli, réplique d'un véritable briquet ayant sauvé la vie à son propriétaire, durant la guerre du Vietnam.

Il aperçut effectivement Kendal dans une bijouterie. Le Kurde lui tournait le dos et il s'approcha, écoutant la discussion. Une vendeuse hypersexy, moulée dans un jean trop petit et un T-shirt collant comme un gant, essayait de lui vendre un crocodile en malachite avec une patte cassée, tentant de le persuader que, très souvent, les *vrais* crocodiles avaient une patte manquante.

Le Kurde aperçut soudain Malko dans la glace et se désintéressa instantanément de son saurien. Les deux hommes échangèrent un regard et sortirent de la boutique comme s'ils ne se connaissaient pas, gagnant l'atrium. Par précaution, ils ne prirent pas le même ascenseur et Malko attendit que Kendal soit entré dans sa chambre pour l'y rejoindre.

— Que se passe-t-il ? demanda anxieusement le Kurde.

— Je tenais à vous mettre au courant d'un développement important, expliqua Malko et savoir où *vous* en êtes avec l'argent.

La veille au soir, après avoir pansé sa blessure rouverte, il avait

récupéré sa voiture en compagnie d'un Krisantem grelottant de fièvre qui avait tenu à l'accompagner.

Kendal alluma nerveusement une Gauloise blonde, tandis que Malko lui relatait l'incident de la veille au soir, à Eastleigh. Lorsqu'il eut terminé, le Kurde laissa tomber :

— Evin ne me dit pas tout. Cela ne m'étonne pas qu'elle veuille se procurer des armes : elle n'a pas confiance dans les Grecs. Quant à l'argent, je dois le recevoir demain matin. Par un messenger qui arrive de Zurich, sur le vol 804 de la Swissair.

— À quelle heure ?

— Six heures du matin.

— C'est vous qui devez le remettre au diplomate seychellois ?

— Non. Dès que je l'aurai, je préviens Evin qui gérera la suite du processus.

— Bien, dit Malko. Je vous remercie.

— Qu'allez-vous faire ? demanda Kendal en tirant nerveusement sur sa cigarette. Si jamais Evin se doute de mon rôle, vous savez ce qui m'arrivera...

— Je sais, affirma Malko. Je vais prendre toutes les précautions pour que *personne* ne puisse vous soupçonner.

Kendal tira une longue bouffée de sa Gauloise blonde, le regard dans le vague.

— Faites ce qu'il faut, conclut-il. Avant tout, je veux venger mon frère.

*

* *

— Puisque nous avons le nom du messenger qui apporte l'argent, conclut Mark Spencer, la meilleure solution, c'est de laisser faire les Kenyans. Ils l'interceptent, le fouillent et confisquent cet argent importé illégalement.

— Et deux heures plus tard, Kendal est mort, répliqua Malko. C'est un peu trop téléphoné. Il est le *seul* à savoir qui apporte ces cinq millions de dollars. Il faut exiger du colonel Makuka que ses hommes fouillent *tous* les passagers de ce vol. On arrivera au même résultat, mais nous préserverons notre « source ». Sans Kendal, nous sommes sourds et aveugles. Or, Ocalan, si l'affaire des Seychelles échoue à cause de nous, risque de chercher une autre solution.

— C'est juste, reconnut le chef de station de la CIA. Je vais expliquer le problème au colonel Makuka tout à l'heure. Retrouvons-nous au *Alan Bobbi's Bistrot*, dans Keman's Street, à huit heures trente.

Malko se glissa dans le bureau de Priscilla Clearwater. Celle-ci était en train de tapoter sur un ordinateur et Malko se glissa derrière elle.

— J'aurais aimé vous inviter ce soir, mais je dois dîner avec Mark

Spencer, dit-il. On pourrait se retrouver après...

Penché sur elle, il effleura les pointes de ses seins qui se dressaient sous le tissu. Priscilla frémit, mais lui lança un regard noir.

— *No way !* On se voit quand vous pouvez dîner avec moi.

Elle se leva et fila dignement vers le bureau de son patron.

*

* *

Shafi n'en menait pas large, attablé devant sa Tusker, au bar de l'hôtel 680. Sous sa chemise, il dissimulait un vieux Tokarev TT emprunté, à la crosse rafistolée, mais au chargeur plein. En effet, une heure plus tôt, il avait loué une chambre afin d'y planquer le « matériel » qu'il avait amené de Eastleigh. Trois pistolets automatiques Makarov 9 mm avec leurs munitions, un pistolet-mitrailleur Skorpion avec cinq chargeurs et un lance-grenade antichars RPG7 avec trois roquettes. Tout cela, dans deux valises. Il avait réglé au vendeur cent cinquante dollars et se préparait à réclamer un petit supplément aux deux cents dollars remis par la *muzungu*. Ce qui lui faisait une très bonne journée. Il regarda autour de lui, cherchant à repérer les innombrables indicateurs du CID kenyan, reniflant comme des hyènes la moindre tractation illégale. Et Dieu sait s'il y en avait au 680 ! L'hôtel était le centre de tous les trafics. Aussi, régulièrement, des voyous y effectuaient des descentes pour piller les voleurs ou les trafiquants, tuant aveuglement sur leur passage.

Shafi avait dû payer sa chambre d'avance ; il n'était pas connu au 680. Mais c'était quand même plus sûr que de se trimballer avec la marchandise. Il but une gorgée de sa bière qui ne passait pas... Un gros Noir au regard sournois venait d'arriver et de prendre place au bar. Comme par hasard, face à lui. Il n'aimait pas sa tête.

Il refit ses calculs dans sa tête. Il achetait le matériel soixante-quatorze mille shillings. Il avait deux mille shillings de frais, avec la chambre. Il allait carrément demander quatre-vingt mille shillings. Avec l'impression qu'on ne discuterait pas son offre. Il sentait bien que la femme au regard dur n'était pas une *muzungu* comme celles qui achetaient de l'ivoire de contrebande. Mais ce n'était pas son affaire. Il se redressa. Justement, celle qu'il attendait venait de faire son apparition. Evin gagna sa table et demanda sans s'asseoir :

— Vous avez ce qu'il faut ?

Son anglais rocailleux allait très bien avec son visage fermé. Le géant regardait Shafi comme un lézard regarde une mouche qu'il s'apprête à gober...

— Oui, assura Shafi. Tout.

— Où ?

La question avait claqué comme un coup de fouet.

— Dans ma chambre. C'est comme cela qu'on fait ici...

— Bien, on va voir...

Shafi eut la force de ne pas bouger.

— Non, dit-il, c'est trop dangereux. Vous me payez et je vous donne la clef de la chambre...

Elle le toisa, mauvaise.

— Et s'il n'y a rien dans la chambre...

— Tout est là-haut, affirma le Somalien, je suis honnête. Il y en a pour quatre-vingt mille shillings. Vous me devez cent dollars.

La Kurde ne broncha pas.

— Dites-moi ce qu'il y a.

Le Somalien énuméra ce qu'il avait apporté puis se pencha à travers la table.

— Il ne faut pas s'attarder, souffla-t-il. Il y a souvent du CID ici.

Impassible, Evin plongea la main dans son grand sac et en sortit un billet de cent dollars.

— Je vais dans la chambre, dit-elle, mon ami reste là. Si tout va bien, je redescends et vous faites ce que vous voulez. Si vous avez menti, il vous tue...

Shafi inclina la tête. Il avait les mains moites, se demandant s'il n'y avait pas une arnaque. Il tendit la clef de la chambre à la Kurde.

— Tout va bien. Chambre 324.

Le Kurde s'assit en face de lui.

Le tête-à-tête entre Shafi et Ayas Ibrahim ne dura pas longtemps. Evin réapparut à la porte du bar et adressa un signe discret à Ayas Ibrahim qui la rejoignit. Rassuré, Shafi prit le temps de terminer sa bière et appela le barman. Au moment où il se levait, le gros type du bar glissa de son tabouret et partit vers la porte, devançant le Somalien. Ce dernier allait lui demander de s'écarter lorsque le Noir se retourna brusquement. Il avait un gros pistolet dans la main droite et l'air *très* méchant...

Il tendit la main gauche.

— *Give me your money, brother...*

Shafi hésita une seconde, le coeur dans les talons. Il y avait une douzaine de gens au bar, mais personne ne broncha. Le barman essuyait un verre avec un soin exagéré. Il vit le doigt boudiné se crisper sur la détente et, la mort dans l'âme, tendit le billet de cent dollars que le gros Noir fit disparaître dans sa poche. Mais il ne bougea pas.

— *More !* lança-t-il.

Shafi sentit son estomac se contracter. Il devait lui rester à peine mille shillings. Le reste se trouvait en sûreté.

— *You get everything !* fit-il d'un ton plaintif :

— *Motherfucker !* grommela le gros Noir.

Sans hésiter, il appuya le canon de son pistolet sur le ventre du Somalien et tira trois fois de suite. Le visage de Shafi se crispa dans une grimace de douleur absolue, il s'accrocha au bras de son assassin puis glissa lentement à terre. Le gros Noir remit son pistolet dans sa ceinture et fouilla rapidement le Somalien. Ne trouvant que quelques billets froissés, il s'en empara et partit en courant vers l'escalier. Sans apercevoir les deux hommes qui l'attendaient en bas, dans le hall. Quand il les vit, c'était trop tard. L'un d'eux cria :

— Hé, négro, où tu vas ?

Le gros Noir voulut tirer son pistolet mais les deux autres avaient déjà commencé à vider les leurs. Lorsque leurs chargeurs furent vides, ils s'approchèrent avec précautions. Le gros type était plus que mort. Le plus âgé des deux hommes se pencha et entreprit de le fouiller. Il trouva le billet de cent dollars. Comme les deux policiers ne pouvaient le couper en deux, ils décidèrent de se rendre dans le plus proche bureau de change.

Le CID venait de signer une nouvelle victoire contre le crime...

*
* *

Evin avait étalé sur une table tout le matériel ramené du 680. Les deux gardes du corps d'Ocalan avaient démonté les pistolets et le Skorpion pour s'assurer qu'ils fonctionnaient bien, et graissé les cartouches. Le RPG7 aussi avait été vérifié, ainsi que ses roquettes. Pour l'instant, la Kurde n'en voyait pas l'usage, mais cela pouvait toujours servir. Elle préférait espérer que toutes ces armes seraient inutiles, compte tenu de la solution seychelloise.

Abdullah Ocalan lisait les journaux en anglais. Les contacts avaient été discrètement renoués avec l'Europe, grâce à un bureau de télécommunications situé en ville.

On n'attendait plus que les cinq millions de dollars. Une seule question tracassait Evin : comment l'agent de la CIA avait-il eu vent de ses achats à Eastleigh ? Shafi n'en savait rien. Cela ne pouvait venir que de Vanjohn. Elle se promit d'être encore plus vigilante. Le soir tombait sur une autre journée de difficultés. Elle entendit, venant de la pièce où se trouvait Ocalan, la voix claire de Gülizer égrenant une mélodie kurde mélancolique en s'accompagnant de son *tembouré*, un instrument à cordes kurde à très long manche qu'elle emmenait partout.

*
* *

Mark Spencer regarda les clients du bar voisin, puis le menu écrit sur un tableau noir. Le petit bistrot, le plus chic de Nairobi, était plein.

Tenu par un vieil anglais, c'était la meilleure table de Nairobi. Malko venait de choisir une langouste arrosée de vin blanc d'Afrique du Sud, tandis que le chef de station de la CIA terminait un Defender « Success » sans eau et sans glace.

— J'ai vu le colonel Makuka, annonça le chef de station de la CIA. Il m'a promis d'agir avec doigté demain matin. Tous les passagers du vol de Zurich seront fouillés. Ainsi, votre ami Kendal ne pourra pas être soupçonné.

— Très bien, approuva Malko. Mais Ocalan ne va pas abandonner. Ils tenteront sûrement autre chose. Il ne faut pas relâcher notre vigilance.

— Makuka veille, fit Mark Spencer, rassurant. Et, apparemment, vous vous débrouillez bien aussi. Comment avez-vous fait ?

— Je vous le dirai plus tard, fit Malko qui ne voulait pas révéler ses liens avec Priscilla.

L'Américain attaqua sa langouste de bon appétit.

— *Relax*, lança-t-il. Nous avons la situation en main.

— Je ne m'en fais pas, souligna Malko, mais tant qu'Ocalan ne sera pas dans un avion pour la Turquie, je ne serai pas tranquille. Cette femme, Evin, est *très* dangereuse et prête à tout pour le sauver. Maintenant qu'ils ont des armes, il faut se méfier encore plus. À propos, personne ne sait qu'Ocalan est à Nairobi ?

Mark Spencer eut un sourire radieux.

— À part nous, le colonel Makuka qui est discret comme une tombe et mon homologue turc, personne n'est au courant. Nous sommes loin de l'Europe et ils s'en foutent...

— Vous oubliez les Israéliens de l'aéroport, rappela Malko. Ils l'ont même photographié.

— Eux, ce sont des amis, corrigea l'Américain. Ils la bouclent. Et s'ils peuvent aider les Turcs, ils le feront.

— Les Turcs ne s'énervent pas trop ?

— Ils nous font confiance, se rengorgea le chef de station de la CIA. Un avion à eux stationne à Kampala, à une demi-heure de vol d'ici, sur un terrain militaire, avec un commando turc. Mais ils ne veulent pas intervenir. On leur livrera Ocalan.

— Je vais quand même me rendre à l'arrivée du vol de Zurich, annonça Malko.

— Les Kenyans sont des gens fiables, assura l'Américain. Dormez sur vos deux oreilles.

Malko préféra ne pas répondre. Ces « gens fiables » avaient quand même laissé des terroristes faire sauter l'ambassade américaine, l'année passée.

Lorsqu'ils sortirent du restaurant, les rues étaient déjà désertes. En remontant dans sa Toyota, Malko se demanda s'il regagnait le *Norfolk*

ou s'il allait retrouver Kolobot et son « informatrice » au *Florida 2000*, bien qu'il se lève à cinq heures du matin. La conscience professionnelle fut la plus forte.

Bizarrement, le *Florida 2000*, appartenant au même propriétaire que le *Florida*, était une sorte de champignon de béton s'épanouissant au-dessus d'une station-service de l'avenue Moi. Après avoir payé ses deux cents shillings d'entrée, Malko se retrouva dans une salle ronde avec une piste de danse au milieu et les habituelles putes agglutinées en grappes serrées. Apercevant un *muzungu* seul, elles se ruèrent sur lui comme des vautours. Dieu merci, le petit bouc de Kolobot surgit. Le Kikuyu le guida jusqu'à un box où se trouvaient déjà deux créatures. L'une en boubou, l'autre en combinaison blanche avec une énorme bouche, un regard langoureux de vache mâchant du Prozac et une fausse natte. Cette dernière se coula contre Malko et annonça d'une voix pleine de promesses :

— *My name is Greta. And you ?*

— Malko.

Kolobot se pencha et hurla pour se faire entendre malgré le fracas de la musique :

— Greta est somalienne. Elle m'a dit qu'elle savait quelque chose de très important !

CHAPITRE XVII

Greta, la Somalienne, ressemblait à une dorade en mal d'amour, avec ses énormes lèvres d'un superbe rouge carmin entrouvertes, prêtes à avaler ce qu'on leur présenterait... Elle frôlait Malko en une invite muette et explicite. Le latex blanc de sa combinaison moulait son corps épanoui, son regard humide était presque implorant.

— Vous savez quelque chose d'intéressant ? demanda-t-il.

Ignorant sa demande, la Somalienne souffla à son oreille :

— *Let's go dancing...*

Elle se leva et le tira vers la piste avec la force d'un homme. Il se laissa faire, de guerre lasse. À peine sur la piste, Greta se colla à lui. Il avait l'impression que son ventre était fait de milliers de petites ventouses. Le regard, hypnotique comme celui d'un cobra, ne le lâchait pas. Ils oscillaient, quasiment immobiles, dans un coin de la piste, au milieu du magma sombre d'où émergeaient quelques *muzungus* libidineux. La plupart n'allaient pas au-delà du frotti-frotta, par crainte du sida. Certains, plus audacieux, poussaient jusqu'à la fellation, se lavant ensuite au scotch.

La cavalière de Malko glissa sournoisement sa grande main aux ongles violets entre leurs deux corps, commençant une exploration d'une précision chirurgicale. Malko la ramena à des questions plus terre à terre.

— Il paraît que vous avez des informations sur les *muzungus* qui sont venus à Eastleigh ? demanda-t-il.

La Somalienne roucoula sans répondre et il dut répéter sa question.

— Je ne vous plais pas ? reprocha-t-elle en le malaxant de plus belle.

— Si, si, affirma Malko, mais je veux d'abord que vous me disiez ce que vous savez.

La question mit bien la moitié d'un slow à parvenir à son cerveau. Elle abaissa son regard bovin sur lui.

— Après, vous me payez une bière ?

— Juré.

Elle colla sa bouche épaisse à son oreille.

— Mon cousin, il travaille au *City View Hotel* et il a vu les *muzungus*. Ils sont allés dans le bureau de Al Jezirah Airlines. Il les a suivis, par curiosité, et il a entendu qu'ils demandaient le prix des places pour aller à Mogadiscio.

— À Mogadiscio ! s'exclama Malko, décollant la ventouse qui se remit aussitôt en place. Il y a des vols pour Mogadiscio ?

— Oui, plusieurs fois par jour, ils emmènent la *maraa*. Mais c'est dangereux.

— Pourquoi ?

— Souvent, ils mettent trop de *maraa* et l'avion tombe au décollage. Il y en a eu trois le mois dernier... Pourtant, ce sont de bons avions, ceux de Blue Bird.

Voilà une compagnie aérienne qui avait de sérieuses références : trois accidents en un mois... Cette information-là était encore plus inquiétante que celle des armes. Cela signifiait que si les Seychelles ne marchaient pas, les Kurdes du PKK préparaient une solution alternative...

La Somalienne avait recommencé son travail sournois, mais Malko n'avait plus envie de danser. Il traîna sa cavalière jusqu'au box où l'autre pute était en train de manueliser discrètement Kolobot sous la table. La longue main montait et descendait le long de la hampe noire avec une régularité de métronome. La fille, les yeux dans le vague, sourit à Malko et allongea son autre main vers lui.

Encore une stakhanoviste.

Malko posa un billet de mille shillings sur la table.

— Demain, je me lève tôt. Je vais me coucher. On pourrait aller à Eastleigh demain après-midi ?

— Pas de problème, *bwana*, bredouilla le Kikuyu.

La Somalienne s'accrochait à Malko comme une passagère du *Titanic* au commandant. Il dut lui abandonner deux cents shillings de plus pour qu'elle le laisse regagner la sortie.

*

* *

Une trentaine de personnes attendaient dans le building des International Arrivals. Le vol de Zurich avait déjà quarante-cinq minutes de retard. Malko, qui avait laissé Elko Krisantem, enfin guéri, dans la Toyota, ne quittait pas des yeux le tableau d'affichage. Il avait repéré Kendal en train de mâchonner un sandwich à la cafétéria, mais comme il n'avait pas signalé le Kurde au colonel Makuka, aucun policier kenyan ne pouvait s'y intéresser. Tout se jouait dans la salle d'arrivée, hors de leur vue.

Le haut-parleur annonça enfin l'arrivée du vol 804 de la Swissair et les gens s'agglutinèrent derrière les barrières en face de l'unique sortie, gardée par un policier débonnaire en uniforme bleu.

Quarante minutes plus tard, les passagers apparurent. Malko avait battu en retraite, à côté de la sortie, surveillant le dos de Kendal. Il le vit quelques minutes plus tard aborder un passager moustachu et athlétique qui avait pour tout bagage une petite valise à roulettes... Les deux hommes, après avoir échangé quelques mots, se dirigèrent

vers la sortie. Malko les suivit des yeux, plus que surpris. Ils ne manifestaient pas la moindre contrariété, comme cela aurait dû être le cas si le « courrier » s'était fait confisquer l'argent qu'il apportait.

Que s'était-il passé ?

Les deux hommes montèrent dans un vieux taxi anglais qui avait l'air d'être venu de Londres à Nairobi par ses propres moyens et qui s'éloigna poussivement vers la sortie de l'aéroport.

Malko avait déjà rejoint la Toyota et dit à Elko Krisantem de suivre le taxi, catastrophé. Si les Seychellois recevaient l'argent, Ocalan pouvait quitter le pays très vite...

Impossible de prévenir la CIA, le portable ne servant à rien à Nairobi. Les deux véhicules remontèrent jusqu'à Mombasa Road, bordée de tous les concessionnaires automobiles du Kenya. La carcasse de la future ambassade américaine, bâtie à l'écart de la route, se dressait orgueilleusement dans la lumière de l'aube.

— On les arrête ? proposa Elko Krisantem, mis au courant.

Vu la vitesse du taxi, ce n'était pas très difficile. Malko se rassura en se disant que les Kenyans avaient sûrement prévu autre chose, qu'ils les attendaient au *Grand Regency*. Quand le taxi s'arrêta devant l'hôtel, après avoir franchi la barrière défendant le parking, il dut se rendre à l'évidence : pas l'ombre d'un policier ! Les deux Kurdes disparurent dans l'hôtel.

Malko bouillait de fureur.

— Attendez-moi au bar de l'atrium, dit-il à Krisantem.

Il fonça à une cabine et appela le chef de station. Mark Spencer ne se troubla pas.

— Ils vont sûrement intervenir, affirma-t-il.

À peine avait-il raccroché que Malko aperçut un Noir qui se dirigeait vers les ascenseurs. Le colonel Makuka. Il ne monta pas mais alla s'installer au bar, au milieu de l'atrium désert à cette heure matinale. Malko, intrigué, prit discrètement un des ascenseurs et s'arrêta au douzième étage. Il fit partiellement le tour de l'atrium et s'installa dans une avancée, un peu comme une loge de théâtre, qui lui donnait une vue imprenable sur tout l'atrium. Et surtout sur la porte de la chambre de Kendal, deux étages plus bas, juste en face.

Les deux Kurdes étaient sûrement dans la chambre de Kendal. Le colonel Makuka, seul au bar, consultait toutes les trente secondes son énorme chronographe Breitling en or. Apparemment impatient... Pour ne pas se faire remarquer, Malko s'était reculé. Elko Krisantem, inconnu des Kenyans, avait lui aussi gagné le bar et patientait devant un thé. Peu à peu, l'atrium se remplissait de touristes prêts à partir en safari, déguisés en kaki comme des chasseurs d'opérette.

Carrément grotesques...

Enfin, à onze heures dix, alors que Malko n'en pouvait plus, le

colonel Makuka quitta nonchalamment le bar pour rejoindre deux hommes qui venaient d'arriver devant les ascenseurs, venant de l'extérieur. Malko les observa attentivement. L'un était incontestablement kenyan, l'autre avait la peau plus claire, avec des cheveux blancs ondulés. Élégant dans un costume gris. Grâce aux ascenseurs transparents, il put suivre leur trajet. L'homme aux cheveux blancs descendit au dixième étage et gagna un des balconnets surplombant l'atrium, s'accoudant à la rambarde après avoir regardé sa montre.

Le colonel Makuka, comme le nouveau venu, descendirent au onzième étage et prirent position juste en dessous de Malko !

Enfin, ils allaient intervenir !

La porte de la chambre de Kendal s'ouvrit alors sur le Kurde, suivi du « courrier » arrivé par la Swissair. Ils regardèrent autour d'eux et repérèrent aussitôt l'homme aux cheveux blancs. Kendal sortit dans la courive et alla le rejoindre. Ils échangèrent quelques mots et l'homme aux cheveux blancs suivit le Kurde jusqu'à sa chambre où ils s'engouffrèrent.

— *Himmel !* gronda Malko.

Les policiers kenyans n'étaient pas intervenus assez vite. Maintenant, l'argent passait sûrement dans les mains du diplomate seychellois ! Malko suivit des yeux le colonel Makuka et son compagnon. Ils gagnèrent l'escalier de secours, s'y engouffrèrent, pour réapparaître au dixième étage. Ils s'immobilisèrent dans le renforcement surplombant l'atrium, juste en face de la chambre de Kendal. Ils bavardaient à voix basse. Quand la porte de la chambre 1006 se rouvrit, ils se retournèrent d'un bloc.

Malko aperçut l'homme aux cheveux blancs serrant la main de Kendal. Ce dernier referma la porte et son visiteur partit le long de la courive en direction des ascenseurs, une serviette de cuir fauve serrée sous le bras droit. Il passa devant les deux Noirs, les saluant d'un signe de tête. Ceux-ci s'étaient retournés et lui rendirent son salut. À peine s'était-il éloigné de quelques mètres qu'ils se mirent en branle. Malko comprit aussitôt ce qui allait se passer et hurla, de l'autre côté de l'atrium :

— Attention !

L'homme aux cheveux blancs tourna la tête, mais trop tard. Le second Noir, un athlète, venait de le ceinturer par-derrière, le soulevant du sol. L'élégant colonel Makuka lui arracha alors sa serviette. Tout se passa très vite. Le malheureux eut juste le temps de se débattre un peu. Avec une facilité incroyable, le Noir qui le ceinturait le souleva de terre et lui fit passer les jambes par-dessus la rambarde, tandis que le colonel Makuka tirait sur la serviette, dans le but évident de l'arracher à son propriétaire.

Hélas pour lui, le timing était mal calculé.

L'homme aux cheveux blancs bascula dans le vide avec un hurlement et la dragonne qui reliait son poignet à la serviette ne céda pas. Le visage convulsé de rage, le colonel Makuka dut lâcher la serviette, tandis que l'homme aux cheveux blancs tournoyait dans le vide, la serviette toujours attachée à son poignet !

Celui que Malko supposait être le diplomate seychellois atterrit à plat dos sur le grand piano à queue qui servait à l'animation des « happy hours » et rebondit dans un immense fracas de fausses notes qui mit un peu d'animation dans cet atrium sinistre... D'un bord à l'autre de l'atrium, Malko croisa le regard du colonel Makuka qui réalisa qu'il avait assisté à toute la scène... Bien qu'il soit armé, Malko n'avait pas envie d'affronter en combat singulier un policier kenyan de haut rang. Il fonça vers les ascenseurs. Comme il en était plus proche, il y arriva avant le colonel Makuka, juste comme la porte de la chambre de Kendal s'ouvrait à la volée. Certainement alerté par le hurlement du diplomate seychellois, Kendal fit irruption dans la coursive et se précipita vers la rambarde dominant l'atrium. Il aperçut le corps inerte de l'homme à qui il venait de remettre cinq millions de dollars écrasé dix étages plus bas, à côté du bar.

Tandis qu'il descendait, Malko chercha Krisantem des yeux sans le voir. Il jaillit de la cabine et dégringola l'escalier de droite menant au *lobby*. Comme le Turc avait forcément assisté à toute la scène, il devait déjà être dans la voiture...

Effectivement, à peine fut-il sorti de l'hôtel qu'il aperçut Elko au volant de la Toyota, en bas du perron. Vingt secondes plus tard, ils sortaient du parking, salués militairement par un vigile en casquette rouge.

— On va à l'ambassade, dit Malko, encore secoué par le meurtre auquel il venait d'assister.

Soudain, son regard tomba sur un objet posé sur le plancher de la voiture. Une serviette de cuir fauve tachée de sang.

— Elko, qu'est...

Le Turc baissa modestement les yeux.

— Je n'ai eu qu'à défaire le mousqueton de la chaîne. Il est tombé juste à côté de moi, personne n'a rien vu. J'ai pensé que...

— Vous avez bien fait, fit Malko.

Il se retourna. Une sirène de police se mit à hululer derrière eux... Le colonel Makuka avait envie de récupérer ses cinq millions de dollars... Malko se dit qu'il n'arriverait jamais à l'ambassade américaine, trop éloignée.

— Allons plutôt au *Norfolk*, corrigea-t-il, posant son pistolet sur ses genoux.

Après ce qu'il venait de voir, la prudence s'imposait. Elko remonta

Loita Street à toute vitesse, s'engagea dans un sens unique, contourna une file de voitures bloquées dans University Street, parvint à se faufiler sur l'autre voie pour s'engager enfin dans Harry-Thuku Road. Quand il stoppa en face du *Norfolk*, aucune voiture de police n'était en vue. Malko fonça jusqu'à sa chambre, ouvrit le coffre électronique scellé dans un placard sous la télé et y enfourna la sacoche pleine de billets. Il brouilla ensuite la combinaison qu'il était le seul à connaître.

Lorsqu'il regagna la terrasse du *Norfolk*, une voiture de police était arrêtée devant l'hôtel. Il croisa le regard haineux du colonel Makuka. Si Malko n'avait pas été un agent de la CIA, il se serait retrouvé sur-le-champ dans les sous-sols de Nyati House, siège de la NSI.

— Maintenant, on va à l'ambassade, dit-il à Elko.

Il venait de faire avorter le projet d'Ocalan de filer aux Seychelles, mais le colonel Makuka risquait de le lui faire payer cher.

*
* *

Evin réprimait une envie de meurtre. Appelée par Kendal au *Grand Regency*, elle s'y était rendue dans la voiture de l'ambassadeur de Grèce. Celui-ci, effondré d'apprendre la mort de son homologue seychellois, s'était enfermé pour consultations avec Athènes. La Kurde, après avoir interrogé Kendal et le convoyeur, était arrivée à la conclusion qu'ils ne mentaient pas. Il restait une question en suspens : comment les Kenyans avaient-ils appris le transport des cinq millions de dollars ? Seule hypothèse : les conversations de l'ambassadeur des Seychelles avec son gouvernement avaient été interceptées... Un silence lourd régnait dans la petite chambre du *Grand Regency*. Kendal essaya de remonter le moral d'Evin.

— C'est une perte importante, reconnut-il, mais Mendo peut repartir dès ce soir pour l'Europe et ramener de l'argent...

La Kurde secoua la tête, pas convaincue.

— Non, cela va prendre trop de temps et ce n'est même pas sûr. Les gens des Seychelles ne vont plus rien oser faire. Comment ces salauds de nègres ont-ils été au courant ?

Kendal eut un geste vague.

— Le téléphone... Les Américains écoutent tout. Ils ont dû leur passer l'information.

La conclusion était évidente : il fallait quitter Nairobi le plus vite possible.

— Bien, conclut Evin. Nous allons envisager une autre solution.

— Vous avez besoin de moi ? demanda Kendal.

— Non, pas pour le moment, répondit la Kurde. Vous allez voir le « serok ». De toute façon, il souhaitait vous rencontrer.

— Le colonel Makuka prétend que le diplomate seychellois s'est débattu comme on voulait lui confisquer cet argent et qu'il a basculé involontairement par-dessus la rambarde, annonça le chef de station de la CIA.

— C'est un mensonge, objecta calmement Malko. J'ai vu son acolyte le prendre à bras-le-corps et le jeter dans le vide. C'est un meurtre prémédité, pour récupérer pour leur propre compte les cinq millions de dollars. S'ils avaient intercepté le messenger à Jomo Kenyatta Airport, ils auraient été obligés de faire une déclaration officielle.

Mark Spencer eut un soupir découragé.

— Je n'arrive pas à y croire. Ce type est le numéro 3 du NSI !

— Voulez-vous le convoquer ? suggéra Malko.

— Non, non, je vous crois ! C'est fâcheux qu'il vous ait vu. Il risque de vouloir supprimer un témoin de sa mauvaise action.

Malko haussa les épaules.

— Possible, je ferai attention...

Il avait omis d'apprendre au chef de station de la CIA qu'Elko Krisantem avait récupéré les cinq millions de dollars. Cela pouvait toujours servir et l'Américain était vraiment trop candide.

— *Exit* les Seychelles, conclut Malko. Il faut être plus vigilant que jamais. Il paraît qu'on peut filer sur Mogadiscio, d'ici...

Mark Spencer approuva.

— Absolument. Par les avions de la *maraa*. À partir de Wilson Airport. Mais la Somalie, ce n'est pas vraiment une destination. Le pays n'existe plus. Et c'est très dangereux.

— Si j'étais Ocalan, remarqua Malko, je tenterais le coup. De Somalie, il peut sûrement gagner le Yémen. Et de là, le Kurdistan...

— C'est la merde, conclut sombrement Mark Spencer. Les Kenyans ne contrôlent absolument pas ce trafic à Wilson Airport. Officiellement, il n'y a pas de passagers.

— Je vais creuser ça, promit Malko. Si vous voyez le colonel Makuka, faites-lui comprendre que ce serait maladroit de vouloir m'éliminer...

— Je vais demander des instructions à Athènes, décida l'ambassadeur de Grèce. Cette affaire devient de plus en plus difficile à gérer. Ce qui s'est passé ce matin est horrible.

C'était un véritable conseil de guerre qui se tenait dans le salon de

la résidence. L'ambassadeur, Abdullah Ocalan, Kendal et Evin étaient réunis autour d'un thé auquel personne n'avait touché. Abdullah Ocalan prit la parole à son tour.

— On m'avait parlé de l'Afrique du Sud. Qu'en est-il ?

— Je ne sais pas, avoua l'ambassadeur.

— Il faut que je parle à des gens en Europe, dit soudain le leader kurde. Des gens qui peuvent m'aider.

L'ambassadeur pâlit.

— Pas d'ici ! Mes lignes sont surveillées. Il faudrait aller à l'ambassade où j'ai une ligne protégée avec Athènes.

Abdullah Ocalan se leva.

— Eh bien, allons-y. Je pense que dans votre voiture, je ne crains rien...

Sa proposition prit tout le monde de court. Visiblement, il n'en démordrait pas. Evin échangea un regard éloquent avec Kendal. Quand le « serok » avait décidé quelque chose, il était difficile de le faire changer d'avis.

— Très bien, dit-elle, je vais chercher Ayas. Nous prendrons deux voitures, si monsieur l'ambassadeur n'y voit pas d'inconvénient.

— Bien sûr que non, s'empressa de dire l'ambassadeur, qui n'en menait pas large.

Pourvu que les Kenyans ne fassent pas de zèle.

Evin fonça dans la chambre d'Ayas Ibrahim où ils avaient entreposé leur armement et y prit le RPG7 avec une roquette engagée. Après ce qui venait de se passer au *Grand Regency*, on pouvait s'attendre à tout.

*

* *

Sa chambre avait été fouillée, grossièrement même. Malko fonça au coffre. L'acier avait quelques égratignures. On avait tenté de l'ouvrir, sans succès. Comme la sécurité était parfaite au *Norfolk*, ce ne pouvait être que les hommes de Makuka.

Ou le colonel lui-même.

Malko ferma la porte à clef, vérifia la fenêtre et s'apprêta à prendre la douche qu'il n'avait pas eu le temps de prendre avant de partir à l'aéroport. Il était déjà dessous lorsqu'il perçut le grelottement du téléphone. Il courut décrocher. Une voix chuchotante demanda :

— C'est vous ?

— Oui, dit Malko, reconnaissant Kendal.

— Heureusement que je vous trouve, dit le Kurde d'une voix stressée. Ocalan se trouve en ce moment avec l'ambassadeur grec dans le building de *The Nation*, dans Kimathi Street.

— Qu'est-ce qu'il fait là ?

— Il est venu téléphoner de l'ambassade, qui se trouve au treizième

étage. Il est avec Evin et Ayas. Je n'ai pas le temps de vous en dire plus.

Il raccrocha brusquement. Malko n'avait plus envie de se doucher. S'il parvenait à kidnapper Abdullah Ocalan et à le transférer à l'ambassade américaine, les Kenyans fermeraient les yeux sur une discrète exfiltration.

Le tout était de neutraliser sa garde rapprochée, et cela ne serait pas facile.

CHAPITRE XVIII

Les deux tours jumelles aux rayures horizontales noires et blanches, avec leur porche majestueux encadré de hautes colonnes vertes, écrasaient de leur munificence les autres immeubles de Kimathi Street, nettement plus modestes. La meute habituelle des gosses, des mendiants et des voyous cherchant un coup attendait entre les voitures garées en épi, aidant les conducteurs à se garer pour, ensuite, réclamer leur bakchich.

Malko passa lentement devant le building rayé noir et blanc. La tour de gauche abritait *The Nation*, le quotidien kenyan et celle de droite des bureaux, dont l'ambassade de Grèce, au treizième étage. Il repéra tout de suite deux voitures arrêtées en face de l'entrée commune aux deux tours. Une Mercedes avec une plaque CD et une Hyundai blanche, derrière. Un chauffeur noir attendait au volant de la Mercedes, mais la seconde voiture était vide. Malko parcourut vingt mètres de plus et stoppa en face de Kimathi Fumishing.

— Elko, dit-il, allez un peu reconnaître les lieux.

Elko Krisantem se glissa dans la foule et revint quelques minutes plus tard, ne dissimulant pas son excitation.

— Je n'ai rien vu qui ressemble à un Kurde, annonça-t-il, mais il y a un RPG7 sur le plancher de la seconde voiture ! Et la clef est sur le tableau de bord. C'est le chauffeur de la Mercedes qui la surveille...

Malko sentit son estomac se contracter. Il n'avait pas envie de déclencher un massacre. Donc, pour tenter quoi que ce soit, il fallait avant tout se débarrasser du lance-roquettes.

— Elko, dit-il, vous allez faire semblant de sortir de l'immeuble et vous diriger vers cette Hyundai. Vous vous mettez au volant, et vous démarrez. Ensuite, tournez dans Kigali Road au bout de Kimathi et garez la Hyundai là-bas, avant de revenir le plus vite possible. On ignore combien de temps ils vont rester à l'intérieur.

— J'y vais ! dit simplement le Turc.

Malko le vit disparaître dans la foule, puis entrer dans le hall du building, en ressortir aussitôt et se diriger d'un pas nonchalant vers la Hyundai. Le chauffeur de la Mercedes lisait *The Nation* étalé sur le volant. Il leva à peine les yeux quand Elko Krisantem se mit au volant de la Hyundai, derrière lui. À cause des reflets sur le pare-brise de la voiture blanche, il ne pouvait distinguer son visage et pensa sûrement qu'il s'agissait d'un des Kurdes. Il se replongea dans sa lecture. Le Turc démarra, passa devant la Mercedes et fila vers le bout de Kimathi Street, tournant ensuite à gauche. Il parcourut cent mètres, trouva une

place en épi et se gara.

Cela lui faisait mal au coeur de laisser le RPG7. Dieu merci, il y avait une vieille couverture à l'arrière. Il ôta la roquette et enveloppa le lanceur avec elle, ce qui tenait moins de place, puis il regagna Kimathi Street.

Le temps d'ouvrir le coffre de la Toyota et d'y glisser le RPG7, il revint s'asseoir à côté de Malko.

— C'est fait !

Le chauffeur de la Mercedes continuait sa lecture. Malko vérifia le Tokarev récupéré à Eastleigh. Les vrais problèmes commençaient. Seul contre deux gardes du corps et Evin, il n'avait aucune chance, Krisantem n'étant pas armé. Il ne voyait qu'une solution : attendre qu'Abdullah Ocalan sorte et le braquer *lui*, de façon que les gens de sa protection rapprochée n'osent pas tirer. Dans ce cas de figure, il valait mieux qu'Elko Krisantem reste au volant de la Toyota, prêt à démarrer. Avec un peu de chance, ils pouvaient prendre assez d'avance pour rejoindre l'ambassade US sains et saufs. Privés de la Hyundai, les Kurdes ne disposaient que de la Mercedes CD conduite par le chauffeur kenyan.

Au moment où il se tournait vers Elko Krisantem pour lui expliquer son plan, une grosse Rover s'arrêta à côté de lui. Il tourna la tête et son poulx grimpa vertigineusement. Il y avait quatre Noirs à l'intérieur. Celui assis à côté du chauffeur était l'athlète qui avait jeté le diplomate seychellois dans l'atrium du *Grand Regency*. Il fixait Malko avec un sale sourire.

*

* *

Abdullah Ocalan allait d'un télex à l'autre, heureux comme un enfant, dans la grande salle de rédaction de *The Nation*. Evin le suivait comme son ombre, Ayas Ibrahim, pistolet dans la ceinture, veillait sur l'entrée du palier. L'ambassadeur de Grèce bavardait avec le rédacteur en chef. La pièce grouillait d'activité et personne ne prêtait attention à ce moustachu costaud. L'ambassadeur venait souvent consulter les télex et les journalistes l'aimaient bien, à cause des bouteilles d'ouzo qu'il distribuait généreusement.

Evin tira Ocalan par la manche.

— « Serok », venez, il ne faut pas rester trop longtemps.

Le président du PKK avait donné ses coups de fil du bureau de l'ambassadeur et envoyé au ministère des Affaires étrangères grec une demande officielle d'asile politique. À regret, Abdullah Ocalan abandonna le télex. Il avait l'impression de revivre après ces jours de réclusion. Il sourit en voyant une caricature épinglée au mur. Un énorme phallus recourbé avec l'inscription « Prick Power » [46].

L'ambassadeur ouvrant la marche, ils gagnèrent les ascenseurs puis le hall grouillant d'animation. À peine sur le porche, Evin s'arrêta, médusée.

— Où est la voiture ?

Elle avait l'impression d'être victime d'une illusion d'optique. L'ambassadeur ne se troubla pas.

— Mon chauffeur a dû la déplacer.

Sans un mot, Evin se précipita dans la rue, la main enfoncée dans son sac, en jetant à Ayas Ibrahim.

— Vite, fais monter le « serok » dans la Mercedes.

C'est à ce moment qu'elle aperçut la Toyota blanche avec l'agent de la CIA. Elle jura entre ses dents et se plaça devant Abdullah Ocalan.

*
* * *

Malko aperçut Ocalan en train de sortir de *The Nation* et, au même moment, l'adjoind du colonel Makuka quitta sa voiture, imité par les autres policiers. Par l'entrebâillement de sa veste, Malko aperçut la crosse d'un gros pistolet. Ses lèvres épaisses étaient retroussées par un sourire mauvais. Tout le plan de Malko s'écroulait. Impossible d'attaquer Ocalan sous le nez des agents de la NSI qui en profiteraient pour se venger. Les quatre occupants de la Rover encerclaient Malko, s'il sortait une arme, ils tireraient à vue.

— On rentre ! jeta-t-il à Krisantem, la rage au ventre.

Evin avait mis à profit son hésitation pour pousser Abdullah Ocalan dans la Mercedes, à côté de l'ambassadeur. Sans demander son reste, elle monta à côté de lui, laissant Ayas Ibrahim à l'avant, à côté du chauffeur.

— Que se passe-t-il ? demanda Ocalan.

— Je ne sais pas, avoua Evin, mais j'ai une mauvaise impression.

La voiture démarra. Seul restait sur le trottoir le second garde du corps.

— Attends qu'on soit partis et prends un taxi pour rentrer à la résidence, lui jeta-t-elle en kurde.

— Où est la Hyundai ? demanda l'ambassadeur.

— On l'a volée ! grommela Evin. Vous voyez la voiture blanche, la Toyota avec deux hommes ?

— Oui.

— C'est la CIA ! Il y a une voiture de police kenyane avec eux. Ils s'approprieraient sûrement à enlever le « serok ». Filons.

Du coup, il n'était plus question de récupérer la voiture avec le RPG7 emporté par précaution. L'ambassadeur était blême. À un poil près, ils avaient frôlé la catastrophe. Heureusement qu'il avait une voiture diplomatique ! Il se retourna sans cesse durant le parcours

jusqu'à sa résidence, ne reprenant son sang-froid qu'une fois la grille franchie.

— Et ma voiture ? demanda-t-il.

— On va aller voir, dit Evin, avec la vôtre et votre chauffeur. Si on ne la trouve pas, vous signalerez sa disparition à la police.

L'ambassadeur n'osa pas protester. Evin écumait de fureur. Après qu'Ocalan eut regagné son appartement, elle dut attendre le retour du second garde du corps pour repartir avec Ayas Ibrahim. Arrivée dans Kimathi Street, en sens unique, elle la suivit jusqu'au bout, inspectant les rues voisines, à tout hasard. Jusqu'à ce qu'elle tombe sur la Hyundai, bien garée. Elle sauta dedans : les clefs étaient toujours sur le tableau de bord, mais le RPG7 avait disparu...

— Imbécile ! lança-t-elle en giflant Ayas. Tu ne pouvais pas fermer !

La disparition du RPG7 n'avait pas une importance énorme, mais elle était vexée.

Elle dit au chauffeur de l'ambassadeur de rentrer à la résidence, prit le volant de la Hyundai, Ayas Ibrahim, penaud, à côté d'elle.

Il était temps d'organiser une sortie de secours.

*

* *

Evin était toute seule dans le minuscule bureau d'Al Jezirah Airlines, au coeur d'Eastleigh, en train de compter les billets de cent dollars. Quinze pour les cinq passagers. Ocalan, ses deux gardes du corps, elle et Gülizer. Le barbu en dichdacha les fit disparaître dans un tiroir avec un sourire ravi et lui tendit les billets.

— Après demain matin, vous vous présentez à cinq heures et demie au bureau de Blue Bird, à Wilson Airport. Vous partirez sur le premier avion, pour K. Fifty. Il y a environ deux heures de vol.

— Pourquoi pas demain ?

— Les avions ne volent pas. Ils sont en révision.

Rien à dire à cela. Elle rangea les cinq billets dans son sac. C'était moins cher que les Seychelles, mais moins souriant.

Ils ressortirent du minuscule bureau. Ayas Ibrahim remarqua sombrement :

— Celui-là, j'aimerais bien lui couper la gorge. J'espère qu'il ne va pas nous baiser.

C'était, pour tous les deux, leur premier séjour en Afrique et ils n'aimaient pas.

*

* *

— Ils vont sûrement essayer de partir par la Somalie, affirma

Malko. Ma « source » me l'a dit, l'autre soir.

Mark Spencer eut une moue dubitative.

— C'est peut-être de l'intox. La Somalie, c'est très dangereux, d'abord. Ensuite, les Kenyans surveillent Wilson Airport. Je vais avertir le colonel Makuka. Qu'il donne des instructions là-bas.

Malko ne dissimula pas son incrédulité.

— Pour l'instant, le colonel Makuka cherche surtout à m'intimider. En plus, je ne suis pas certain que les fonctionnaires de Wilson Airport, tous achetés par les trafiquants de *maraa*, lui obéissent.

Le chef de station de la CIA manifesta un certain agacement, ramenant en arrière ses cheveux roux.

— Je comprends votre inquiétude, reconnut-il, mais je représente un *service officiel* et je suis donc obligé de traiter avec mes homologues *officiels*. Votre aide, grâce à votre « source », a été précieuse, mais je dois m'en tenir au plan que nous avons défini. Cela fait cinq jours qu'Ocalan est arrivé au Kenya. Encore dix jours et les Grecs le remettent aux Kenyans qui nous le remettent à leur tour. En attendant, le colonel Makuka s'est engagé à exercer une surveillance permanente sur Ocalan. Donc, nous ne risquons rien. Le gouvernement kenyan n'a pas envie de nous faire une « mauvaise manière »...

Malko demeura silencieux quelques secondes.

— Mark, demanda-t-il, vous êtes en Afrique depuis combien de temps ?

— Six mois.

— C'est votre premier séjour ?

— Oui.

— Dans ce cas, conclut-il en se levant, il y a des choses que vous ne pouvez pas concevoir. En Afrique, *tout* est possible. Continuez votre veille officielle, je vais quand même vérifier deux ou trois choses...

Lorsqu'il traversa le bureau de Priscilla Clearwater, il vit au regard énamouré qu'elle lui décocha qu'elle avait fini de boudier.

— On dîne ensemble ? proposa-t-il.

Cette fois, Priscilla prit un air *sincèrement* désolé.

— Pas ce soir. Je vais à l'église baptiste. Mais demain...

— Va pour demain, accepta Malko.

Le regard que lui adressa Priscilla valait toutes les promesses du monde.

En retrouvant sa Toyota dans le parking boueux de l'ambassade, il réalisa que le RPG7 se trouvait toujours dans le coffre. Il était mieux là qu'à l'ambassade ou au *Norfolk*. En même temps, en repensant à la scène en face de *The Nation*, il arriva à la conclusion que c'était Ocalan et non lui que les agents de la NSI suivaient. Donc, Mark Spencer avait quand même raison : les Kenyans jouaient le jeu. Ce qui n'avait pas empêché le colonel Makuka d'essayer de récupérer cinq millions de

dollars en assassinant un diplomate. Il se demanda si cela ne serait pas mieux de rendre les dollars à l'officier de la NSI, afin d'enterrer la hache de guerre. Il mesura aussitôt son erreur : cet argent, c'était son assurance-vie. Il serait toujours temps d'avoir un beau geste à son départ.

Un message l'attendait au *Norfolk*. Pas de nom. Rappeler la chambre 1006 au *Grand Regency*. Ce qu'il fit.

— Ils n'ont pas perdu de temps, fit Kendal. Ocalan et les autres s'en vont après-demain matin pour la Somalie. Evin m'a donné vingt-quatre heures pour faire venir cent mille dollars.

— Merci, dit Malko.

Ainsi, la pute somalienne du *Florida 2000* n'avait pas raconté d'histoires. C'était épuisant : à peine un problème était-il résolu que le suivant surgissait. En dépit des affirmations de Mark Spencer, il préférait verrouiller lui-même.

*

* *

L'ineffable Kolobot était affairé, dans un coin du bar du 680, à vendre un lot d'ivoire de contrebande à des Japonais. En réalité, il s'agissait d'os astucieusement présenté mais, bien entendu, ils ne s'en doutaient pas.

En voyant Malko, il planta là ses Asiates et vint vers lui, avec des airs de conspirateur.

— On m'a parlé de vous, annonça-t-il.

— Qui ça ?

Le Kikuyu baissa encore la voix.

— Des gens de Nyahti House. Ils sont très en colère contre vous. Il serait plus prudent de quitter Nairobi. Ce sont des gens très puissants, *bwana*.

Malko n'avait pas pensé que de chasseur, il deviendrait gibier.

— Vous pouvez quand même m'accompagner à Wilson Airport ? J'ai besoin d'un interprète.

— *Hakuna matata, bwana !* [47] Mais je préférerais que vous m'attendiez en bas, pendant que je finis mon business ici.

Malko se retrouva au milieu des gosses en train de sniffer leur colle en tendant la main. Regardant quand même autour de lui. Le colonel Makuka n'était pas un adversaire à négliger.

*

* *

Wilson Airport alignait ses hangars et ses bâtiments décatés en bordure de Langato Road, au nord-ouest de la ville. Il était surtout utilisé pour des liaisons domestiques et les charters.

À peine eut-il payé vingt shillings à l'entrée que Malko aperçut le hangar de la Blue Bird Aviation Ltd, peint d'un bleu magnifique. À l'intérieur, c'était sombre comme dans un four. Il trouva, dans un minuscule bureau, un Noir en train de téléphoner qui l'accueillit très aimablement.

— Je voudrais aller à Mogadiscio, annonça Malko.

Le Noir secoua la tête.

— Il n'y a pas de trafic passager pour Mogadiscio, *bwana*. Et nous n'opérons pas. Nous louons des avions, c'est tout.

Ça, c'était la version officielle. Kolobot, pas fou, comprit aussitôt que Malko n'était pas venu pour cela. Il se lança dans un long discours en swahili qui dérida l'employé de la Blue Bird Aviation... Au bout d'un quart d'heure, Kolobot se tourna vers Malko.

— Il dit qu'il faut aller voir Al Jezirah Airlines, à Eastleigh, c'est eux qui leur louent les avions. Mais le premier vol est après-demain matin et il croit qu'il n'y a pas de place parce qu'il y a déjà des passagers.

— On peut voir l'avion ? demanda Malko, en posant sur le comptoir un billet de deux cents shillings.

Ils traversèrent un hangar plein d'avions en piteux état pour arriver devant un Beechcraft aux capots moteurs ouverts, qu'on était en train de charger de gros ballots de toile de jute et de quelques cartons de Defender. L'appareil se trouvait hors du hangar.

— C'est la *maraa*, expliqua Kolobot, des ballots de cinquante kilos. Il peut prendre deux ou trois tonnes.

— C'est celui-là qui part à six heures après-demain matin, expliqua l'employé de la Blue Bird Aviation. Les deux autres sont en réparation pour longtemps et le quatrième s'est écrasé au décollage la semaine dernière...

— Demandez-lui s'il y a un contrôle des passeports au départ...

L'employé se plia en deux de rire, expliquant que les passagers, quand il y en avait, arrivaient directement dans l'avion par le chemin qu'ils venaient de suivre et que, de toute façon, il n'y avait personne à Wilson Airport avant sept heures du matin.

En ressortant de la Blue Bird Aviation, Malko avait acquis une certitude : s'il n'empêchait pas Ocalan de filer, personne ne le ferait à sa place. À ce niveau-là, la CIA ne pouvait pas intervenir. C'étaient des combines locales très loin de la géopolitique.

— Vous êtes content ? demanda Kolobot.

— Tout à fait, affirma Malko, en remontant Langato Road.

Il venait de penser à un moyen radical d'empêcher le leader kurde de quitter le Kenya. Il avait vingt-quatre heures pour mettre au point son idée, puisque le vol ne partait que le lendemain matin. À peine eut-il déposé Kolobot au 680 qu'il retourna au *Norfolk* chercher

Krisantem. Et ils reprirent la route de Wilson Airport.

*
* *

Georges Costolas, ambassadeur de Grèce au Kenya, comptait les heures, installé dans le living-room de sa résidence. La veille, Evin lui avait annoncé qu'ils allaient tous partir pour la Somalie le lendemain très tôt. Elle tenait simplement à ce qu'il les conduise lui-même jusqu'à Wilson Airport, afin d'éviter toute interception intempestive des autorités kenyanes.

L'ambassadeur avait, bien entendu, accepté. Trop content de se débarrasser de ses hôtes encombrants. Et décidé, en même temps, qu'il préviendrait Athènes *après* le départ de ses « invités ». Après tout, il n'aimait particulièrement ni les Turcs ni les Américains, et leur jouer un bon tour sans engager sa responsabilité ne lui déplaisait pas. L'incident qui avait coûté la vie à son collègue seychellois lui avait porté un coup. Aujourd'hui encore, il ne s'expliquait pas comment les Kenyans s'étaient immiscés dans l'affaire. Probablement par des écoutes, et ils avaient suivi le diplomate seychellois.

Il n'aurait pas pensé à la Somalie. Mais du moment qu'il n'était pas concerné par l'organisation du voyage, il s'en moquait. Dès qu'il aurait déposé les Kurdes à l'aéroport, il reviendrait ventre à terre expédier un câble à son ministère à Athènes pour signaler la fin du cauchemar. Et il pourrait enfin partir en convalescence.

Le maître d'hôtel vint se pencher vers lui.

— *Dinner is served, your Excellency*, annonça-t-il.

Pour ce dernier dîner, Georges Costolas avait mis les petits plats dans les grands. Foie gras, gigot de phacochère, excellents vins et même du champagne, un magnum de Taittinger Comtes de Champagne qui lui restait d'une réception officielle.

— Allez prévenir mes invités, dit l'ambassadeur.

Evin apparut la première, toujours en pantalon, suivie d'Ocalan, souriant, et de sa « fiancée » Gülizer, qui semblait vivre sur un nuage. En apparence éperdument amoureuse, elle passait sa vie avec le leader kurde à lui faire oublier la chaleur humide de ce début de saison des pluies. D'une façon que l'ambassadeur pouvait imaginer, à voir ses yeux cernés. D'ailleurs, à part Evin toujours en mouvement, les autres étaient plutôt placides, résignés même.

L'ambassadeur leva sa coupe de Taittinger.

— Buvons à la fin heureuse de votre aventure. J'espère que votre séjour en Somalie se déroulera de façon satisfaisante et que vous parviendrez à votre destination finale.

Ocalan et Evin levèrent leur verre, sans un mot. La Kurde comptait les heures.

Encore sept heures avant de décoller pour Mogadiscio.

*
* *

De multiples écriteaux plantés sur les pelouses cernant le restaurant *Le Carnivore* mettaient en garde les clients : « Ne nourrissez pas les chats ! »

Effectivement, des dizaines de chats gras à lard erraient partout, trop nourris d'ailleurs pour quémander de la nourriture. Un garçon s'approcha de la table où dînaient Priscilla et Malko, portant une broche où rôtissait un énorme morceau de viande.

— Alligator ? proposa-t-il.

Priscilla Clearwater en prit un bout. La secrétaire du chef de station de la CIA était resplendissante dans une robe blanche au décolleté carré qui semblait peinte sur ses fesses callipyges. Même les Noirs la regardaient quand elle se déplaçait. Le vin blanc d'Afrique du Sud lui réussissait.

— Comment avez-vous découvert ce restaurant ? demanda-t-elle.

— Le hasard... prétendit Malko.

Le Carnivore était le « must » de Nairobi. Installé juste à côté de Wilson Airport, dans un vaste espace comprenant aussi un night-club, il offrait un menu unique, un assortiment de viandes. Trois classiques, trois venaisons : koudou, buffle, gazelle, et trois plus « exotiques » : crocodile, serpent, éléphant... Des serveurs passaient entre les tables jusqu'à ce que les dîneurs calent. Malko resservit du vin à Priscilla.

— Où est passé votre chauffeur ? demanda-t-elle. Il ne dîne pas ? Vous devenez comme les gens d'ici qui traitent le personnel comme des chiens ! On dirait que les Anglais sont toujours là.

— Il avait à faire, dit Malko, mais il va revenir nous chercher. Et après...

— Après, quoi ? demanda Priscilla Clearwater, l'oeil humide.

Malko le lui dit, à voix basse pour ne pas choquer les voisins.

Il crut que la Noire allait se formaliser, mais elle se pencha au-dessus de la table et l'embrassa. Il sentit une langue agile qui semblait aussi longue que celle d'un lézard venir à la rencontre de la sienne.

— Je ne sais pas si je vais me laisser faire, dit-elle. Son regard disait exactement le contraire.

*
* *

Elko Krisantem, le RPG7 à la main, progressait à travers les hautes herbes qui entouraient les pistes de Wilson Airport. Les bâtiments de l'aéroport n'étaient pas éclairés, seuls quelques lampadaires jetaient une lueur diffuse autour et il n'y avait pas un chat. Après avoir déposé

Malko, le Turc était revenu sur ses pas, s'engageant ensuite dans un chemin de terre, totalement désert, partant de Langato Road. Après avoir garé la voiture sur le bas-côté, il avait cisailé les barbelés pour pénétrer sur le terrain non gardé. *Le Carnivore* se trouvait environ à trois kilomètres plus au sud, mais la musique parvenait jusque-là. Heureusement qu'il était venu de jour, avec Malko, effectuer une reconnaissance de terrain.

Le Tokarev TT dans la ceinture, il progressait rapidement. Peu à peu, la silhouette du grand hangar de la Blue Bird Aviation se découpait sur le ciel clair et il aperçut en ombre chinoise l'avion garé devant. Le bimoteur avait des bâches sur ses moteurs et personne ne le gardait, hormis un vigile somnolant à l'entrée du hangar sur un lit de camp. Elko Krisantem s'accroupit dans l'herbe et observa les lieux pendant une dizaine de minutes. À part quelques oiseaux de nuit, c'était le silence absolu. Wilson Airport ne fonctionnait pas la nuit, sauf quelques vols en provenance de Mombasa. Mais cette partie-là – Air Kenya – était de l'autre côté. Les charters n'opéraient pas de nuit. C'était déjà assez dangereux de jour...

Quand le Turc fut certain qu'il n'y avait pas de piège, il reprit sa progression, approchant jusqu'à une trentaine de mètres de l'appareil immobilisé. S'accroupissant de nouveau, il plaça le lance-roquettes sur son épaule, visant le fuselage rebondi, et retint son souffle. Le voyant rouge d'acquisition d'objectif s'alluma, il y eut un « pshitt » violent, il ressentit un souffle chaud au visage et suivit des yeux la tache lumineuse de la tuyère.

Quelques secondes plus tard, une explosion sourde ébranla le silence, suivie d'une gerbe de flammes s'élevant de l'avion, touché juste au-dessus des ailes. Elko, machinalement, s'allongea sur le sol. Bien lui en prit : deux autres explosions se succédèrent, beaucoup plus violentes, tandis qu'une colonne de flammes rouges s'élevait vers le ciel sombre. Les réservoirs d'essence. Paniqué, le vigile s'était replié dans le hangar.

Elko repartit, les jambes à son cou. Cinq minutes plus tard, il était au volant de la Toyota. Quand il tourna dans Langato Road, l'incendie avait pris des proportions énormes, léchant le hangar.

Une lueur rouge illuminait l'horizon, au nord. Priscilla se retourna vers Malko.

— On dirait que quelque chose brûle à Weston Airport. Encore un avion de *maraa* trop chargé qui s'est écrasé.

— Possible, dit Malko, cherchant Elko Krisantem des yeux.

Le Turc surgit de l'obscurité.

— Je suis là, fit-il, il n'y a pas de place pour se garer.

C'était l'ouverture de la boîte de nuit et les voitures faisaient la queue. Malko était euphorique. Non seulement il avait réduit en

fumée l'avion que devait emprunter Ocalan, mais, à côté de lui, Priscilla Clearwater, mise en condition par le vin blanc d'Afrique du Sud, ronronnait comme une chatte en chaleur. Ils durent faire appel à toute leur volonté pour ne pas choquer Krisantem.

Ils se rendirent à peine compte que la voiture venait de s'arrêter. Malko descendit le premier. Ils étaient en face du *Norfolk* ! Priscilla eut un mouvement de recul.

— Non, on va me voir.

Déjà, Malko l'avait prise par la main et l'entraînait. Ils passèrent comme des flèches devant la réception, traversèrent le jardin orné de vieux chariots. Malko ne lâcha la main qu'une fois dans sa chambre. Il n'en pouvait plus. Ce soir, il avait bien l'intention de se servir de Priscilla à sa guise. D'un coup sec, il défit le zip de sa robe blanche, la dépouillant comme un lapin. Ses seins pointaient à l'horizontale. Il les prit, les caressa rudement, s'attardant aux pointes, tandis que Priscilla, ne conservant plus que son slip de dentelle blanche, lui arrachait pratiquement sa ceinture.

Quand sa bouche se referma sur lui, Malko crut mourir de bonheur. Elle le suçait comme une vraie salope, lentement, profondément, avec la ferme intention de lui arracher la moelle épinière. Il la laissa faire quelques instants, puis la força à se relever, la poussant sur le lit où elle atterrit sur le ventre. Il contempla longuement sa croupe extraordinaire, qui semblait rapportée tant elle saillait au creux de ses reins. Priscilla se retourna, malicieuse, en croisant les jambes.

— Ce soir, je ne veux pas...

C'étaient les mots à ne pas prononcer.

Malko fonda à sa valise, en ramenant une brassée de cravates en soie. Priscilla ne comprit *vraiment* qu'une fois ses deux chevilles liées aux montants du lit. Elle essaya de se débattre mais une autre cravate – Hermès – lui immobilisa le poignet droit. Puis une autre, le poignet gauche. Elle était totalement livrée à lui. Pour s'amuser, Malko alla prendre des ciseaux dans la salle de bains et coupa sa culotte de dentelle blanche. S'agenouillant ensuite sur le lit, il prit ses cheveux à pleines mains et lui présenta son membre raidi.

Pas rancunière, Priscilla reprit sa fellation là où elle l'avait laissée. Finalement, cette petite mise en scène ne lui déplaisait pas.

— Qu'est-ce que vous allez me faire ? gémit-elle d'un ton faussement plaintif.

Malko abandonna sa bouche et glissa une main sous son ventre, découvrant une inondation. En quelques effleurements précis, il l'amena au plaisir. Elle jouit avec un soupir rauque. Juste au moment où il s'allongeait sur elle. Le contact de cette croupe cambrée contre son ventre faillit le faire exploser sur-le-champ. Il maîtrisa sa respiration et, avec lenteur, s'enfonça dans son ventre. C'était

onctueux et brûlant. Quelques allées et venues et Priscilla gémissait à nouveau.

C'était le moment de porter l'estocade.

Malko, se soulevant comme pour faire une traction, retira son sexe du ventre brûlant et le pointa verticalement un peu plus haut. Priscilla retenait son souffle, s'attendant à ce qu'il la viole d'un coup. Mais pesant de tout son poids, il se contenta de s'enfoncer dans l'ouverture de ses reins avec une lenteur mesurée. Savourant chaque millimètre, chaque relâchement de la muqueuse forcée.

Il en tremblait d'excitation. Lorsqu'il fut enfoncé à fond, il demeura immobile et murmura à l'oreille de la jeune Américaine :

— Ce soir, j'ai fait sauter l'avion qui devait emmener Ocalan en Somalie.

— Tu me fais un peu mal, salaud, répliqua Priscilla.

Effectivement, elle le serrait tellement qu'il pouvait à peine bouger... Il se mit pourtant à aller et venir, d'abord lentement, puis plus vite, tandis que les muscles du sphincter perdaient de leur rigidité. Puis des frémissements parcoururent la croupe de Priscilla et enfin, elle commença à se soulever, venant au-devant de lui. Malko était au septième ciel. Il plaça ses genoux au creux de ses reins, la montant comme un cavalier. Priscilla gémissait sans arrêt. Enfin, Malko sentit la sève monter de ses reins et cloua la Noire sur le lit d'un formidable élan, lui arrachant un cri violent. Il resta fiché en elle, profitant à fond de ce faux viol.

C'était vraiment une soirée faste.

*
* *

En voyant les voitures de pompiers devant Wilson Airport, Evin fut prise d'un mauvais pressentiment. Le hangar de Blue Bird Aviation flambait comme une torche... Les flammes éclairaient quelques badauds et des employés regardant leur boulot partir en fumée. Une odeur âcre imprégnait l'atmosphère : les ballots de *maraa* entreposés dans les hangars et dans l'avion explosé. Evin sauta à terre, le visage sombre.

— Attendez ! Je vais voir.

Elle revint dix minutes plus tard, blême de fureur.

— Quelqu'un a fait sauter l'avion qu'on devait prendre. À la roquette. C'est foutu !

L'ambassadeur fit demi-tour comme un automate. Accablé. Il ne s'en débarrasserait donc jamais ! Un silence de plomb régna dans la voiture jusqu'à la résidence. Le soleil se levait lorsqu'ils pénétrèrent dans le jardin. Ocalan, sans un mot, regagna ses quartiers tandis qu'Evin suivait l'ambassadeur dans le living.

Effondré, le diplomate se laissa tomber dans un fauteuil.

— C'est terrible ! dit-il. Qu'allons-nous faire maintenant ?

Une semaine s'était déjà écoulée. Il ne restait plus que sept jours pour trouver un pays qui accepte Abdullah Ocalan.

CHAPITRE XIX

Mark Spencer contemplait Malko comme s'il était le diable. Partagé entre l'admiration, la crainte rétrospective et l'incompréhension. N'ayant jamais appartenu à la Division des Opérations, il avait beaucoup de mal à comprendre les actions un peu marginales.

— Vous imaginez ce qui se serait passé si vous vous étiez fait prendre ! reprocha-t-il.

— Et vous imaginez ce qui serait arrivé si je n'avais rien fait ! répondit Malko du tac au tac. En ce moment, Abdullah Ocalan serait en train de prendre le thé à Mogadiscio et vous de rédiger un message pour Langley expliquant comment il vous avait glissé entre les doigts. En tant que COS, c'est vous le responsable ici.

Un ange passa, brandissant une lettre de mise à la retraite anticipée. Un peu calmé, l'Américain reconnut :

— C'est vrai. Mais il n'y avait pas d'autre moyen d'empêcher ce départ ?...

— On aurait pu demander poliment aux gens de Blue Bird Aviation...

Effondré, le chef de station secoua la tête.

— Je ne comprends pas. Le colonel Makuka m'avait promis qu'il exerçait une surveillance vingt-quatre heures sur vingt-quatre autour de la résidence de l'ambassadeur grec.

— Il fallait traduire en africain, corrigea Malko. Ça voulait dire quelques heures par jour.

Déstabilisé, Mark Spencer alluma une Gauloise blonde et reposa avec soin son Zippo CIA en équilibre sur la table.

— Il reste une semaine, soupira-t-il. Avant ce délai, les Grecs ne bougeront pas. Qu'est-ce que les Kurdes pourraient bien encore tenter ?

— Je n'en sais rien, avoua Malko. Si Kendal continue à m'informer, j'espère garder une longueur d'avance. Moi aussi, j'aimerais bien me détendre. Il paraît qu'il y a un hôtel superbe sur la côte, à Watamou, le *Hemingway's*.

— J'en ai entendu parler, confirma l'Américain.

C'était Priscilla qui l'avait cité. Même détachée, elle avait continué à se conduire en vraie salope tropicale. Arrachant jusqu'à l'aube à Malko tout ce qu'il avait dans la colonne vertébrale. Quelques jours avec elle à Watamou serait un souvenir inoubliable...

Lorsqu'il repassa par son bureau, elle vint le frôler, comme pour lui montrer qu'elle n'était pas totalement rassasiée.

En redescendant vers le centre, Malko chercha à deviner d'où viendrait le prochain coup. Il ne restait guère que Mombasa et la frontière tanzanienne. Il bifurqua vers Ukuru et le *Grand Regency*.

Il allait se garer lorsqu'il aperçut Kendal, en train de monter dans un taxi. Du coup, il le suivit. Le taxi le mena à une succursale de la banque Barclays, dans Ukuru Road. Malko rejoignit le Kurde à l'intérieur.

— Je vous ai appelé à l'hôtel, dit aussitôt celui-ci. Ils ne sont pas partis. C'est vous qui avez saboté cet avion ?

— Oui, dit Malko. Vous m'appeliez pour cela ?

— Non, j'ai eu Evin ce matin, elle était hors d'elle. L'ambassadeur leur a proposé de transférer secrètement Ocalan chez l'archevêque de l'Eglise orthodoxe grecque, Séraphin Kikkoto, afin de faire croire qu'Ocalan a quitté le Kenya.

— Elle a accepté ?

— Je ne sais pas encore.

— Et ensuite ?

— Je ne sais pas. Ils cherchent un point de chute définitif.

— Merci, dit Malko. Pourquoi faites-vous la queue ici ?

— Evin a besoin d'argent.

Malko regagna la chaleur de la rue. Cette fois, il tenait peut-être Ocalan. L'immunité diplomatique ne s'appliquait pas à l'archevêché grec.

*

* *

Mark Spencer semblait avoir reçu l'ambassade sur la tête. D'emblée, il lança à Malko.

— C'est une catastrophe ! Je sors du bureau du colonel Makuka. Il vient de m'annoncer que les Kenyans ont changé d'avis ; ils ne veulent plus collaborer avec nous, en nous livrant Ocalan ! Ce dernier peut rester aussi longtemps qu'il le veut au Kenya...

Malko accusa le coup : c'était le bouquet. Sans la coopération des Kenyans, il n'y avait plus d'exfiltration possible vers la Turquie. Ou alors avec des moyens massifs qu'il ne possédait pas.

— Comment ont-ils expliqué ce revirement ?

— Le colonel Makuka m'a expliqué qu'ils avaient été l'objet de menaces de la part du PKK, qui a menacé de faire sauter les représentations diplomatiques du Kenya en Europe et d'assassiner leurs diplomates, si quoi que ce soit arrivait à Ocalan. Comme ils sont neutres dans cette affaire, ils estiment que le jeu n'en vaut pas la chandelle... Ils s'opposent également à ce que nous montions une opération conjointe avec les Turcs. Or, ici, ils sont chez eux.

— C'est le colonel Makuka qui vous a transmis ce message ?

— Oui, pourquoi ?

— J'aimerais le voir.

— Le voir ? demanda avec étonnement l'Américain. À quel titre ? S'il me refuse à moi, *officiellement*, je ne vois pas quels arguments vous pouvez lui opposer.

— Rien ne coûte d'essayer, insista Malko. Faites-moi prendre un rendez-vous par Priscilla. Il faut résoudre ce problème coûte que coûte. Parce qu'Ocalan est en train de nous glisser entre les doigts.

Pas convaincu, Mark Spencer appela Priscilla. Cinq minutes plus tard, la jeune Noire passait la tête par la porte.

— Le colonel Makuka peut recevoir monsieur Linge à quatre heures aujourd'hui, à Nyahti House.

Le chef de station n'en revenait pas.

— Je ne comprends pas, avoua-t-il.

— Moi si, dit Malko. Je viens vous voir après.

S'il ne se trompait pas, le colonel kenyan venait de lui envoyer un message à *lui*. À l'africaine. Il fallait le décoder.

*

* *

Le double building de béton gris du National Intelligence Service qui regroupait les Services kenyans se dressait juste à côté du *Grand Regency*. C'est tout juste si les piétons ne faisaient pas un détour en passant sur le trottoir de Loita Street, tant il avait mauvaise réputation. Le président Arap Moi, Kikuyu cruel et ambitieux, se maintenait au pouvoir depuis plusieurs années avec une méthode très simple : assassiner tous ses opposants et voler tout ce qu'il pouvait voler. Les routes n'étaient plus entretenues, les caisses étaient vides et l'opposition au cimetière, mais grâce au soutien américain et israélien, il se maintenait tant bien que mal. La corruption était telle que tout le monde s'en moquait.

Malko se gara dans le parking recouvert d'une bâche bleue et se dirigea vers l'entrée. Un policier en uniforme l'intercepta. Palabres, coup de fil. Finalement, on le fouilla avant de le mettre dans un ascenseur. Le colonel Makuka l'attendait sur le palier, la main tendue, impeccable dans son costume à trois boutons, noir comme de l'anthracite, arborant un sourire cruel d'anthropophage.

Son bureau, fonctionnel, avait les stores baissés, des murs tapissés de cartes et une clim douce. Un portrait d'Arap Moi au mur et quatre téléphones. Il prit place dans un fauteuil de cuir et offrit un thé à Malko.

— Vous avez demandé à me voir, monsieur...

— Linge, fit Malko. Malko Linge. Oui, tout à fait. Monsieur Spencer m'a fait part des réticences de votre pays à nous aider à capturer

Abdullah Ocalan. Le président Moi serait inquiet.

— En effet...

— Je comprends vos scrupules, admit Malko avec un sourire. Aussi, j'ai une proposition à vous faire. Une offre généreuse. Le gouvernement américain a décidé de vous faire don de cinq millions de dollars à la seconde où vous lui remettrez Abdullah Ocalan.

Le Kenyan sortit un Zippo incrusté d'émeraudes et alluma une cigarette, le regard fixé sur Malko. Méfiant. Ce dernier enchaîna :

— Bien entendu, étant donné que vous êtes l'interlocuteur de monsieur Spencer, c'est à vous que cette somme sera remise.

Ils se toisèrent silencieusement un long moment. Malko pouvait « voir » le cerveau du colonel travailler. Chercher où était le piège. Il décida de mettre cartes sur table.

— L'autre matin, expliqua-t-il, je n'avais pas l'intention de récupérer cet argent. J'ai découvert *après*, ce qu'il en était. Je *sais* que ce n'est pas le Président qui bloque. Donc, si vous refusiez, je serais obligé de le mettre au courant. Mark Spencer, lui, ignore que j'ai cet argent. Je le lui remettrai alors et il y a peu de chances que vous en voyiez la couleur...

Un ange passa, les ailes chargées de billets. Le colonel Makuko se pencha en avant, une lueur avide dans ses yeux de saurien.

— J'accepte, dit-il, mais personne ne doit être au courant.

— Parfait. Je vais donc transmettre à monsieur Spencer que, finalement, les choses se sont arrangées et que vous vous êtes engagé à plaider sa cause auprès du Président.

— Et l'argent ?

Le Kikuyu montrait le bout de l'oreille jouant avec son Zippo incrusté de pierres précieuses, qui semblaient minuscules entre ses mains énormes. Malko sourit, angélique.

— Vous l'aurez à la seconde où vous nous livrez Ocalan, discrètement...

Lourd regard. C'était dur de se faire confiance.

— Je n'ai pas intérêt à vous doubler, remarqua Malko. Cet argent ne m'appartient pas et je pense avoir du mal à sortir du Kenya si je ne le donne pas...

Le téléphone sonna et le policier alla répondre en swahili. Quand il revint, il semblait plus détendu.

— Très bien, dit-il. Nous devons attendre encore sept jours. À cause de l'ambassadeur grec. Dans sept jours, c'est-à-dire lundi, je vous retrouve ici, à neuf heures du matin. Avec l'argent.

— Et Ocalan ?

— J'irai le chercher. Ou plutôt, nous irons le chercher ensemble...

— Parfait, approuva Malko.

Du coup, le Kenyan le raccompagna jusqu'à l'ascenseur. Il restait un

petit point de détail. Vivant, Malko était un témoin gênant. À l'instant où le colonel aurait les cinq millions de dollars, il n'aurait plus qu'une idée : l'empêcher de quitter le Kenya vivant...

*
* *

Mark Spencer regarda Malko par en dessous.

— Qu'est-ce que vous lui avez dit ? Il vient effectivement de me téléphoner que les difficultés étaient aplanies. Il y a anguille sous roche.

Malko se dit qu'il lui devait une explication.

— Je ne lui ai rien *dit*, expliqua-t-il. Je lui ai promis. Cinq millions de dollars.

L'Américain sursauta.

— Cinq millions de dollars ! Vous êtes fou ! Où voulez-vous que je les prenne ?

Malko sourit.

— Je suis certain que nos amis turcs ne manqueraient pas de vous les donner... Et même plus. Mais cela pourrait être mal interprété... Non, c'est moi qui les fournis...

— Vous !

Lorsque Malko eut terminé son récit, le chef de station de la CIA avait vieilli de dix ans.

— Vous rendez-vous compte que cet argent a été volé ? bredouilla-t-il.

Malko lui opposa un visage de marbre.

— Deux fois même ! souligna-t-il. Mais ce n'est pas la guerre en dentelles. Évidemment, il provient des cotisations des sympathisants et du racket kurde du PKK. De l'argent sale... Mais il devait servir à l'évasion d'Ocalan. Amusant retour des choses, non ? Nous allons l'attraper grâce à son argent.

Effondré, l'Américain lui adressa un regard glauque.

— On m'avait dit que vous étiez un « maverick », mais je ne pensais pas à ce point-là.

Et encore, il ne savait pas que Malko attachait sa secrétaire avant de la sodomiser.

— Vous vous en remettez, dit-il. Il n'y a plus que cinq jours à attendre et désormais vous êtes *certain* que les Kenyans ne nous trahiront pas. Parce que, même si Arap Moi veut aider les États-Unis, cette opération pouvait être sabotée au niveau du colonel Makuka.

Il se retrouva dans le parking boueux de l'ambassade, assez satisfait. Il avait profité la veille d'une croupe sublime, bloqué Ocalan grâce aux armes achetées par le PKK et il allait s'emparer du leader Kurde grâce à son propre argent.

Il y avait des périodes fastes.

*

* *

Trois messages l'attendaient au *Norfolk*, tous semblables : « Rappeler le *Grand Regency* ». Malko s'empessa de joindre Kendal.

— C'est fait, dit le Kurde. Ils l'ont transféré dans la demeure personnelle de l'archevêque. En le cachant dans le coffre de la voiture.

— Bravo, applaudit Malko. Cette fois, je pense que c'est la bonne.

À peine eut-il raccroché qu'il fonça ventre à terre à Loita Street. Cette fois, on le mena directement chez le colonel Makuka.

— Nous n'allons pas attendre une semaine, annonça Malko. Abdullah Ocalan a été transféré secrètement au domicile de l'archevêque orthodoxe grec, Monseigneur Séraphin Kikkoto.

Le colonel de la NSI sembla sceptique.

— Vous en êtes certain ? Mes hommes n'ont rien remarqué. Qui vous a dit cela ?

— Une source sûre, affirma Malko, à l'ambassade de Grèce. Le transfert s'est fait dans le coffre de la voiture de l'ambassadeur. Vous savez où habite l'archevêque ?

— Oui, à peu près. Au fond de la route de Ngong, à une demi-heure de la ville.

— Prenez des hommes dit Malko, nous allons le chercher.

— Et l'argent ?

— Je vais le récupérer. Dès que vous serez en possession d'Ocalan, nous ferons l'échange. Je vais avertir Mark Spencer.

— Très bien, dit l'officier kenyan, retrouvons-nous dans une demi-heure à la grande station Caltex, sur la route de Ngong, en face de Kenya Met Station.

*

* *

Mark Spencer regardait la route qui défilait, les faubourgs ouest de Nairobi. Ngong Road était aussi défoncée que les autres routes et ils avaient l'impression de se trouver dans un panier à salade. Ils arrivèrent à la grande station-service, à l'embranchement de la route menant à Ngong Hills, juste en face des antennes de l'émetteur radio.

Les deux hommes aperçurent en même temps les trois Pajero bourrées d'hommes en civil garées le long de la station. Le colonel Makuka avait tenu parole. Ils se garèrent à côté de sa voiture et il vint à leur rencontre.

— Nous avons encore une demi-heure de route, annonça-t-il. La demeure de Monseigneur Séraphin Kikkoto est en pleine brousse. Monsieur Linge va venir avec moi, si vous voulez bien.

Le chef de station de la CIA ne discuta pas, dépassé... À peine Malko fut-il dans la Pajero que le colonel attaqua :

— Où est l'argent ?

— Dans la Toyota qui nous attend à la station, avec mon collaborateur, dit Malko. Au retour, nous nous arrêterons et procéderons à l'échange.

— Et ensuite ?

— Nous avons prévenu les Turcs. Ils nous attendent à l'aéroport. Une fois que vous aurez l'argent, vous nous accompagnerez jusqu'à leur avion, de façon à ce qu'il n'y ait pas de problème...

Ils roulaient à toute vitesse sur une route étroite bordée par la jungle. Ils passèrent plusieurs villages, et au milieu du dernier, tournèrent à droite, dans une piste s'enfonçant dans la brousse. Le colonel passa le crabotage. La piste n'était qu'une succession de trous, de bosses, de mares profondes. Tous les dix mètres, on se cognait au pavillon. Il n'y avait plus que des cases. Soudain, en haut d'une côte de glaise rougeâtre, Malko aperçut un grand panneau planté au bord de la piste, signalant la demeure de l'archevêque. Cinq minutes plus tard, ils s'arrêtaient devant une grille derrière laquelle on apercevait plusieurs bâtiments.

— C'est là, annonça le colonel Makuka.

Ses hommes descendirent en même temps que lui, se ruant en direction des bâtiments, bousculant un garde. Mark Spencer s'approcha.

— Je préfère rester dans la voiture, dit-il.

Au moment où Malko parvenait au bâtiment de droite, la résidence de l'archevêque, deux hommes en sortirent. Un vieux pope coiffé de son *kalimafia* noir, arborant une barbe magnifique, et un second pope tête nue, bedonnant, avec de grosses lunettes.

— C'est lui, dit le colonel.

L'archevêque les accueillit avec un sourire onctueux, en dépit de l'expression menaçante des policiers kenyans.

— Que me vaut cette visite ? demanda-t-il. Il y a eu un crime dans le voisinage ?

Le colonel prit une mine sévère.

— Il y a un crime *ici*, Excellence. Vous avez chez vous un homme recherché par la police.

Devant l'expression stupéfaite du dignitaire religieux, Malko sentit tout de suite qu'il y avait un loup... L'archevêque écarta les bras en un geste d'impuissance.

— Bien que je puisse m'y opposer, je vous autorise à fouiller ces maisons et à interroger qui vous voudrez. Je ne cache personne... Allez-y.

Il s'adressa en swahili à l'adjoint du colonel Makuka qui, gêné,

pénétra dans la maison. La visite fut vite faite. Les policiers revinrent bredouilles au bout de quelques minutes, rendant compte en swahili à leur chef. Ce dernier se tourna vers Malko qui ne savait plus où se mettre.

— Qu'est-ce que cela signifie ? demanda-t-il sèchement.

— J'ai eu une fausse information, avoua Malko, dépité.

— Qui cherchez-vous au juste ? interrogea l'archevêque. Je pourrais peut-être vous aider.

— Abdullah Ocalan, le président du PKK.

Le visage du religieux s'éclaira.

— Ah, je comprends, venez prendre un thé, que nous éclaircissons tout cela.

*
* *

Malko, le colonel Makuka et les policiers étaient alignés en rang d'oignons sur la banquette servant à recevoir les ouailles de l'archevêque, face à ce dernier.

Plutôt embarrassés. Les Kenyans étaient très respectueux de toutes les religions, les missionnaires anglo-saxons ayant sévi dans le coin depuis un siècle.

— J'ai effectivement été saisi d'une demande concernant cet homme, expliqua l'archevêque, par mon ami Georges Costolas, l'ambassadeur de Grèce. Il cherchait un pays d'accueil. Je me suis proposé d'intervenir auprès de Monseigneur Desmond Tutu, en Afrique du Sud, mais son hôte ne voulait pas aller si loin. Je lui ai proposé également d'intervenir auprès du président Arap Moi. Mais il ne paraissait pas le souhaiter. Pour une cause humanitaire, bien que ce soit un musulman, je suis toujours prêt à agir. Mais vous voyez qu'il n'est pas ici. Je ne l'ai même jamais vu...

Malko termina son thé et se leva, toute honte bue.

— Nous sommes désolés de vous avoir dérangé, affirma-t-il et nous vous prions d'accepter nos excuses.

— Acceptez en retour ma bénédiction, répliqua avec un sourire Monseigneur Séraphin Kikkoto.

À peine dehors, le colonel Makuko explosa :

— Vous m'avez fait perdre la face ! Je suis ridiculisé.

— Pas du tout, affirma Malko. Il n'y a pas un autre endroit où Ocalan pourrait se cacher ?

— Éventuellement dans l'église orthodoxe de Valley Road, mais en dehors de l'église, il n'y a qu'un tout petit bâtiment.

— Passons-y quand même, proposa Malko.

Autant boire le calice jusqu'à la lie...

Mis au courant, Mark Spencer se recroquevilla et souffla à Malko :

— Je croyais que vous étiez totalement sûr de votre informateur...

— Depuis le début de cette affaire, il ne m'a donné que de bonnes informations. Je ne comprends pas.

Le petit convoi reprit la piste d'horreur. Malko était soucieux. Que signifiait ce loupé ? Kendal n'avait-il pas voulu l'attirer là pendant qu'Ocalan filait ailleurs ? Il en était malade. À la station Caltex, ils récupérèrent Elko Krisantem et les cinq millions de dollars, continuant jusqu'à Valley Road. L'église orthodoxe grecque se trouvait à mi-chemin de la grande avenue en pente. Petite, flanquée d'un minuscule bâtiment, gardée par un *ascari* en loques qui accourut leur ouvrir.

La visite ne dura pas longtemps...

Malko affronta le regard furieux du colonel Makuka.

— Ce n'est que partie remise. Pouvez-vous vérifier si Ocalan est toujours dans la résidence de l'ambassadeur ?

— Je vais vérifier, promit le policier, boudeur.

Jamais il n'avait été si près de devenir riche. Malko rejoignit Elko Krisantem dans la voiture coffre-fort, et ils regagnèrent le *Norfolk*. Il y avait deux messages. « Rappeler le *Regency*. » Kendal devait être assis sur le téléphone car il répondit instantanément.

— Vous êtes allés chez l'archevêque ?

— Oui.

— Il y était ?

— Non.

Le Kurde demeura silencieux quelques instants.

— C'est très grave, dit-il enfin. Evin m'a menti. Donc, elle se doute de quelque chose.

Malko n'avait pas besoin de vérifier auprès du colonel Makuka. Ce qu'il craignait le plus depuis le début se produisait : Abdullah Ocalan lui avait filé entre les doigts.

CHAPITRE XX

Un silence pesant se prolongea pendant d'interminables secondes. Malko avait vite tiré la conclusion de l'absence d'Abdullah Ocalan chez l'archevêque orthodoxe.

Evin avait sciemment menti à Kendal. Ce qui signifiait d'abord qu'elle lui avait tendu un piège dans lequel il était tombé. La visite de Malko chez le dignitaire religieux revenait, dans cette hypothèse, à clouer le cercueil de Kendal. Car elle apportait la preuve de sa trahison. L'hypothèse optimiste étant que, désormais, Evin se méfiait de tout le monde.

— Je crains de ne plus pouvoir vous être utile, laissa tomber Kendal.

— Que voulez-vous faire ? demanda aussitôt Malko. Nous pouvons vous offrir une protection, vous exfiltrer où vous voudrez.

— Non, merci, répondit Kendal. Je vous ai aidé pour venger mon frère, je ne vous ai jamais rien demandé. Et puis, à quoi bon ! Si je fuis, ils me rattraperont toujours. Vous ne connaissez pas le PKK. C'est un organisme bien huilé, avec des ramifications dans le monde entier. Ils me retrouveront et m'abattront. Sans que j'aie pu m'expliquer. Je préfère affronter la vérité, s'il y a un doute. Peut-être qu'Evin, tout simplement, se méfie désormais de *tous*.

— Je respecte votre attitude, approuva Malko. Concrètement, avez-vous encore un moyen d'obtenir des informations ?

— Evin m'a demandé de rester à Nairobi. Je dois attendre qu'elle me contacte.

— Vous pensez qu'Ocalan est encore au Kenya ?

— Je le pense, mais je n'en suis pas certain.

Malko, après avoir raccroché, fit mentalement le point. La seule personne capable de l'aider était le colonel Makuka. Si Ocalan s'évaporerait, adieu les cinq millions de dollars... En plus, il avait la possibilité technique de rechercher le président du PKK.

*

* *

Abdullah Ocalan, de la salle à manger du lodge du parc Amboselli, regardait la masse conique du Kilimandjaro, qui occupait tout l'horizon, au sud de la savane parsemée de maigres épineux, semée de troupeaux d'éléphants, de girafes et de zèbres. L'énorme montagne haute de 5900 mètres semblait lointaine et inaccessible, comme son

propre avenir. Alors qu'elle ne se trouvait qu'à une vingtaine de kilomètres à vol d'oiseau. La couronne blanche de neiges éternelles semblait irréaliste sous cette chaleur. Le président du PKK réprima une brutale envie de partir tout droit vers les pentes douces de l'imposante montagne en traversant l'immense savane des Massais.

Il était arrivé la veille, à l'aube, dans ce lodge, dans la Mercedes de l'ambassadeur de Grèce, en compagnie de Gülizer et de ses deux gardes du corps. Tous occupaient un bungalow du lodge, peu fréquenté en ce début de saison des pluies. C'était une idée de l'ambassadeur grec, terrifié par la réaction violente d'Evin à la suite de l'incident de Wilson Airport. Elle l'avait averti que s'il livrait Ocalan aux Kenyans, elle le tuerait...

À ce jour, les Américains avaient réussi à contrer ses deux projets d'évasion du Kenya, vers les Seychelles puis la Somalie. Or, le temps s'écoulait à toute vitesse. Bien sûr, ils pouvaient ensuite organiser un fort-chabrol à l'ambassade, mais après ? À la demande du gouvernement grec, les Kenyans donneraient l'assaut et cela pouvait se terminer par la mort d'Ocalan... Donc, il était urgent de trouver une autre solution.

C'est l'ambassadeur qui avait eu l'idée de la Tanzanie et de « prépositionner » Ocalan dans le parc Amboselli, à deux heures de piste du poste-frontière de Nawanga, sur la route Nairobi-Arusha. Restait le problème du passeport, les Kenyans connaissant le document chypriote utilisé par Abdullah Ocalan.

De la Tanzanie, le président du PKK pourrait gagner le Yémen à partir de Dar Es-Salam.

Abdullah Ocalan se leva, arrachant Gülizer à la contemplation des singes qui jouaient dans la salle à manger, et partit vers la boutique de souvenirs. Plus cela allait, plus il était coupé du monde. Evin était restée à Nairobi pour s'occuper du passeport et, à part les promenades de fin de journée pour aller voir les animaux, il n'y avait rien à faire. Abdullah Ocalan s'efforçait de ne pas penser aux conséquences de cette nouvelle situation. Dans le parc Amboselli, il ne jouissait plus de la protection diplomatique de l'ambassade de Grèce. Ses deux gardes du corps ne pouvaient pas le protéger des autorités kenyanes.

*

* *

— Abdullah Ocalan ne se trouve plus à la résidence de l'ambassadeur, confirma, l'oeil mauvais, le colonel Makuka. Mes hommes ont interrogé des *ascaris*. Il n'y a plus que la vieille femme.

Si Evin l'avait entendu...

— Où peut-il se trouver ? A-t-il pu quitter le pays ? demanda Malko.

L'officier kenyan alla se planter devant le mur où était punaisée une grande carte du Kenya et pointa le doigt sur ses différentes frontières.

— Il n'a pas pu partir vers le Nord, la Somalie ou l'Ethiopie, résuma-t-il. L'Ouganda, encore moins. Il reste la Tanzanie, mais il n'y a qu'un poste-frontière et il est prévenu. Par contre, il y a de nombreuses propriétés appartenant à des Grecs tout autour de Nairobi et du mont Kenya. S'il a été se réfugier là-bas, ce sera très difficile de l'y trouver... Et il peut se cacher pendant des semaines ou des mois.

— Et l'ambassadeur ?

— S'il me déclare qu'Ocalan est parti, que voulez-vous que je dise ? Il peut me raconter n'importe quoi.

— Donc, c'est mal parti, conclut Malko.

Le colonel alla se rasseoir.

— Il reste cette femme kurde. Mes hommes la surveillent désormais jour et nuit. Si Ocalan est encore dans le pays, elle ira le voir. On me tient au courant de tous ses faits et gestes.

Il s'interrompit pour répondre à son portable. Malko vit son visage s'illuminer. Après avoir coupé la communication, le colonel annonça triomphalement :

— Je crois que nous avons une piste. Cette femme se trouve en ce moment au domicile de Frank Kwinga, dans Kileleshwes Estates.

— Qui est-ce ?

— Le responsable de l'immigration. Je pense qu'elle est entrée en contact avec lui par l'intermédiaire de l'ambassadeur.

— Que fait M. Kwinga ?

Le Kikuyu eut un sourire rusé.

— Depuis trente-cinq ans, il règne sur ce domaine. M. Kwinga n'a jamais refusé un passeport à un ami. Surtout si ce dernier a de l'argent. Nous avons eu des ennuis, à cause de lui, avec vos amis américains. Il avait vendu des passeports kenyans à certains des organisateurs de l'attentat contre l'ambassade des États-Unis, en août dernier. Ce qui a évidemment facilité leur départ. Les passeports fournis par M. Kwinga sont de « vrais-faux », émis par le service compétent...

— Mais il peut faire cela à l'insu du président Moi ? demanda Malko, suffoqué.

— Le président est trop bon, soupira hypocritement le colonel. M. Kwinga est un des plus gros contributeurs de sa campagne électorale.

En clair, ils partageaient.

— Cela semble établir qu'Ocalan est toujours au Kenya, conclut Malko. Il suffit de suivre Evin.

— Je m'en occupe, assura le colonel. Je vous tiens au courant. Soyez prêt, le moment venu.

C'est-à-dire « préparez l'argent ».

*

* *

Evin regardait le beau passeport bleu tout neuf. Un document de voyage kenyan parfaitement authentique, puisque délivré par un service officiel. Au nom de Failos Zographos. Il y avait assez de Grecs au Kenya, possédant un passeport local, pour qu'aucun douanier ne s'en étonne. Ils faisaient partie des « white Kenyans », plus de cinquante mille ressortissants, en majorité britanniques. Pour la première fois depuis son arrivée au Kenya, Evin se sentait mieux. En face d'elle, Frank Kwinga comptait avec application les billets sortis de l'enveloppe. Cent mille shillings, le double du prix habituel. Mais la célébrité se payait...

Un silence minéral régnait dans la superbe villa, isolée de la route par de hauts murs. Frank Kwinga vivait très bien, malgré son traitement misérable équivalent à deux cent cinquante dollars par mois... Son salon ressemblait à un luxueux appartement-témoin. Tout venait de l'architecte d'intérieur Claude Dalle. Hors douane, bien entendu. Il y avait toujours des amateurs de passeports. Lié à Arap Moi par de multiples combines, il n'en était pas à son coup d'essai. Et il avait l'intelligence de faire profiter *tout le monde*, y compris le Président, de ses petits trafics. Ce qui lui assurait une impunité totale...

Evin se leva, grillant de filer. Il lui fallait plus de quatre heures pour rejoindre le lodge du parc Amboselli, avec un 4×4 loué chez Crossways avec son chauffeur. Elle devait y arriver avant trois heures de l'après-midi, ce qui laissait trois heures de jour. Elle avait en effet décidé de ne pas passer par le poste-frontière officiel de Nawanga, malgré le passeport, mais de filer à partir du lodge Amboselli directement en Tanzanie. Des gardes emmenaient tous les jours des touristes au Kilimandjaro, évitant ainsi les frais de visa.

Une fois en Tanzanie, ils se débrouilleraient ! De nombreux vols partaient d'Arusha Airport, pour toute l'Afrique et l'océan Indien.

Avec son beau passeport tout neuf, Abdullah Ocalan pouvait désormais voyager.

Son hôte accompagna Evin jusqu'à la porte. En passant, elle jeta un coup d'oeil amusé à un énorme hippopotame de quartz rose sur la table basse.

— Très joli...

Frank Kwinga prit aussitôt l'animal et le lui présenta.

— Il est à vous !

Au prix où il lui avait vendu le passeport, il pouvait avoir un geste... D'autant que cet hippo rose était un cadeau qu'il détestait...

Gênée, Evin dut mettre l'animal dans son sac, après qu'on l'eut préalablement emballé, lui faisant perdre de précieuses minutes. La Kurde jaillit littéralement de la villa et sauta dans la voiture qui l'attendait, sans remarquer une voiture qui lui emboîtait le pas. Elle avait décidé de ne même pas repasser à la résidence.

— On va directement à Amboselli, lança-t-elle au chauffeur noir qui s'appelait Sam...

Avant la tombée de la nuit, Abdullah Ocalan serait de nouveau un homme libre.

*
* *

Malko sursauta quand il vit la voiture pleine de Noirs arriver à sa hauteur. Un gros joufflu lui fit signe de stopper avec un sourire. Il se gara le long de Ukuru Road et le Noir vint le rejoindre.

— Le boss veut vous voir, *bwana*.

C'était un policier. Malko lui emboîta le pas jusqu'à Nyahti House, se garant même dans le parking. Ou l'emmena directement dans le bureau du colonel Makuka. Ce dernier arborait une mine réjouie.

— J'ai retrouvé Abdullah Ocalan ! annonça-t-il.

— Où est-il ?

— Au lodge du parc Amboselli, à la frontière de la Tanzanie, à environ cinq heures de route de Nairobi.

— Comment le savez-vous ?

— Mes hommes suivent cette femme que vous appelez Evin. Elle a pris la route il y a une heure, vers le Sud. Seule, dans un 4×4 loué avec un chauffeur. Cela m'a donné une idée : cette route dessert les deux lodges du parc Amboselli qui se trouve juste sur la frontière. J'ai retrouvé Ocalan sous son nom chypriote au lodge du parc Mara-Amboselli. Il est arrivé il y a vingt-quatre heures, avec ses gardes du corps et une femme. Ils veulent sûrement passer par une des nombreuses pistes qui mènent en Tanzanie. S'il a un nouveau passeport, il peut ensuite continuer son voyage.

— On ne va pas arriver trop tard ? s'inquiéta Malko.

— Pas si nous chartons un hélicoptère. Malheureusement, je n'en ai pas. Mais je me suis renseigné à Wilson Airport. Nous pouvons en louer un pour quatre cent cinquante dollars l'heure. Ce n'est pas cher.

— Vous avez prévenu Mark Spencer ?

— Pas encore. Il y a encore une formalité...

Toujours les cinq millions de dollars... Malko sourit.

— Les conditions sont toujours les mêmes. Comment comptez-vous procéder ?

— Si nous avons l'hélico, nous partons pour Amboselli. J'arrête Ocalan et on le ramène à Nairobi.

— Je dois voir Mr Spencer immédiatement, dit Malko. Combien de temps faut-il pour rejoindre le lodge en hélico ?

— Trente à quarante minutes.

— Et par la route ?

— Quatre à cinq heures.

— Nous avons donc de la marge. Allons à l'ambassade.

*

* *

À l'arrière de la Land Cruiser, secouée comme un prunier, Evin comptait les kilomètres. Par endroits, l'étroite route menant à la frontière était trouée comme une écumoire. Toujours étroite, parcourue par d'innombrables camions, horriblement dangereuse. Ils roulaient depuis une heure quarante et étaient à peine à cent kilomètres de Nairobi...

— Plus vite ! dit-elle au chauffeur.

Celui-ci secoua la tête.

— Je ne peux pas, la route est trop mauvaise, je vais péter mes amortisseurs.

Ce serait le comble.

Evin alluma une de ses dernières Gauloises blondes, pour tromper son impatience, regardant au bord de la route les Massaïs peinturlurés de rouge, pieds nus, la lance au poing, qui continuaient à vivre comme il y a vingt siècles.

*

* *

— Le Falcon 900 des Turcs va se poser dans une heure à Kenyatta Airport, annonça Mark Spencer. J'espère qu'on ne les a pas fait venir pour rien...

— Croisons les doigts ! dit Malko. On ferait bien d'aller là-bas, maintenant.

Le colonel Makuka venait de s'envoler de Wilson Airport, après vingt minutes de consultations intenses entre Nairobi et Langley et Nairobi et l'ambassade de Turquie. Langley avait formellement interdit que les gens de la CIA assistent de près ou de loin à l'arrestation d'Ocalan par les Kenyans, même si cela ne trompait personne... Officiellement, c'était une affaire entre les Grecs, les Turcs et les Kenyans...

En conséquence, Malko et le chef de station de la CIA avaient laissé partir le colonel Makuka avec deux de ses hommes dans l'hélico loué. Avec pour mission de ramener seulement Abdullah Ocalan, et de laisser ses compagnons sur place. Les Turcs ne voulaient s'encombrer de personne...

Elko Krisantem les avait rejoints avec les cinq millions de dollars qui ne tenaient pas beaucoup de place. Le plan était simple : escortés d'un adjoint du colonel Makuka, les trois hommes gagnaient le tarmac de Kenyatta Airport. Là, ils prenaient contact avec les Turcs, dont l'avion demeurait sur le tarmac, prêt à décoller.

Dès que le colonel Makuka atterrissait avec son hélico, il remettait directement Abdullah Ocalan au commando turc, et *alors seulement*, il encaissait les cinq millions de dollars.

La Chrysler blindée de Mark Spencer sortit du parking en trombe. Pour atteindre Kenyatta Airport, il fallait retraverser toute la ville. Dans la voiture, personne n'avait envie de parler. Trop tendus... À Kenyatta Airport, on les fit pénétrer directement sur le tarmac et ils se garèrent à l'ombre. Un point se rapprochait. Un avion qui se posait bientôt. Un Falcon 900. Quand il s'approcha du parking, Mark Spencer dit à mi-voix :

— Voilà nos amis turcs.

Ce n'était pas évident : l'appareil arborait les couleurs malaises... Un jet repeint en hâte, appartenant à un « ami » des Services turcs. La passerelle avant fut abaissée et un homme descendit, se dirigea vers l'aérogare.

— C'est le sous-directeur du MIT, annonça Mark Spencer, lorsqu'il se rapprocha. Je le connais.

Il alla à sa rencontre, laissant Malko dans la voiture. Les deux hommes discutèrent quelques minutes avant de se séparer, le Turc repartant vers son avion et le chef de station de la CIA rejoignant Malko.

— Tout est sous contrôle, annonça-t-il. Ils sont six dans l'avion, qui est prêt à repartir. Ils ont fait le plein à Kampala. Dans l'aéroport, cela grouille de Turcs d'ici, au cas où il y aurait un problème.

— Il n'y aura pas de problème, *sir*, affirma le second du colonel Makuka.

*

* *

La Land Cruiser ralentit brutalement après avoir plongé dans une mare et escaladé un petit talus pour éviter un bout de piste particulièrement défoncée.

— Nous avons crevé ! annonça placidement le chauffeur.

Il stoppa et ils sautèrent à terre. La roue arrière droite était à plat !

— Il y en a pour longtemps ? demanda anxieusement Evin.

— Non, fit laconiquement Sam, le chauffeur.

Ivre d'angoisse, la Kurde s'assit sur le marche-pied, à l'ombre. En pleine savane, le soleil tapait d'une façon effroyable... Impossible de savoir où on se trouvait. Trois girafes broutaient des épineux, à une

centaine de mètres, en face de flamands roses. Au loin, une harde d'éléphants se déplaçait majestueusement, harcelés par de petits oiseaux blancs. Le spectacle était magnifique, avec la masse conique du Kilimandjaro au fond, mais Evin n'avait pas l'âme romantique. Un bourdonnement lui fit lever la tête. Un point dans le ciel qui se déplaçait vers le Sud, passant presque au-dessus d'eux.

Un hélicoptère.

La Kurde eut aussitôt un sale pressentiment, et se tourna vers le chauffeur en train de remonter sa roue.

— Il y a beaucoup d'hélicoptères par ici ?

— Je ne sais pas, je n'en ai jamais vu. C'est interdit pour les photos, à cause des Massais. Ils ne veulent pas être photographiés.

— Dépêchez-vous !

Quand ils repartirent, l'hélico n'était plus qu'un petit point à l'horizon, se perdant dans la masse lointaine du Kilimandjaro. Evin se pencha en avant.

— Combien de temps encore jusqu'au lodge ?

— Une demi-heure.

Elle fouilla dans son sac et lui tendit un billet de mille shillings...

— Faites plus vite.

Sam empocha le billet – une semaine de salaire – et écrasa l'accélérateur. La Land Cruiser prit de la vitesse.

Bientôt, ils roulèrent à cent vingt à l'heure sur la tôle ondulée, avec de brusques à-coups qui projetaient la Kurde au plafond. Le regard rivé au pare-brise, elle guettait le bouquet de verdure qui annoncerait le lodge. Essayant de ne pas penser.

Elle n'aimait pas du tout cet hélicoptère.

Ils étaient à la lisière du lodge et venaient d'en franchir le grillage lorsqu'il réapparut, à basse altitude, volant cette fois vers le Nord, mais trop loin pour qu'on puisse voir son immatriculation.

— Quelquefois, ils viennent déposer de riches touristes, cria le chauffeur accroché à son volant.

— Plus vite ! cria Evin qui avait envie de pleurer.

Certaine que son instinct ne la trompait pas.

*

* *

— On dirait que c'est lui, dit d'une voix artificiellement calme Mark Spencer.

Pour mieux voir, il sortit de la voiture où ils s'étaient réfugiés pour échapper à la chaleur démente de ce début d'après-midi. Un hélicoptère approchait, en descente douce. Blanc avec une bande rouge. Un bi-turbo pouvant emporter huit personnes. La voix de l'adjoint du colonel Makuka fit sursauter Malko.

— Ce sont eux, *sir*.

Le poulx de Malko grimpa d'un coup. L'hélico ramenait-il vraiment Abdullah Ocalan ? Il se posa et s'affaissa un peu sur ses patins. Sa porte latérale coulisssa et la haute silhouette du colonel Makuka sauta à terre, avant même qu'on ne mette l'échelle en place. L'appareil s'était posé tout près du Falcon 900. À cinq cents mètres de là, des touristes embarquaient sur un vol pour Mombasa, ignorant ce qui se passait à quelques mètres d'eux.

— Ils l'ont !

Mark Spencer avait poussé une exclamation étranglée. Un homme venait d'apparaître à la porte de l'hélico. Les mains menottées devant lui. Un large bandeau dissimulant ses yeux. Il descendit, aidé par deux policiers noirs qui, le tenant chacun par un bras, l'entraînèrent vers le Falcon 900. De celui-ci jaillirent quatre hommes athlétiques, encagoulés, qui coururent vers le petit groupe et l'entourèrent immédiatement.

Le colonel Makuka rejoignit Mark Spencer et Malko, impeccable, souriant, mais le regard fébrile.

— Tout s'est bien passé, annonça-t-il d'une voix égale. Les autres sont restés là-bas. La vieille femme n'était pas encore arrivée. Il n'a opposé aucune résistance.

Malko se tourna vers Elko qui émergeait de la Chrysler avec la sacoche contenant les cinq millions de dollars. Il la prit et la tendit à l'officier kenyan. Mark Spencer s'avança à son tour, la main tendue, arborant un sourire chaleureux.

— Je vous remercie de tout mon coeur au nom de mon pays pour votre collaboration efficace, lança-t-il. Mon gouvernement transmettra ses félicitations au vôtre pour cette coopération exemplaire.

— Nous devons tous lutter contre le terrorisme, répliqua sans sourire le colonel Makuka.

Avant de s'éloigner, serrant sous son coude la précieuse serviette.

Malko eut un dernier regard pour Abdullah Ocalan, en train d'être poussé dans le Falcon 900 dont les réacteurs grondaient déjà. La porte à peine refermée, l'appareil commença à rouler vers la piste d'envol, sous les regards envieux des touristes en train d'embarquer dans la bétailière pour Mombasa.

*

* *

Malko fredonnait mentalement une chanson tchéchène pleine de rythme tandis que la bouche satinée de Priscilla Clearwater s'efforçait de lui rendre un peu de vigueur, après une soirée et une nuit agitées, quand le téléphone sonna.

— Ne répondez pas, souffla Priscilla.

Il lui obéit. Ayant enfin réussi à obtenir un résultat convenable, comme disent les diplomates, Priscilla rampa sur lui et l'enfourcha, commençant aussitôt une cavalcade au ras de son ventre, la bouche entrouverte, le regard fixe. Une vraie pouliche de course... Et le téléphone se remit à sonner. Malko se permit cette fois de répondre, à la sixième sonnerie...

— J'avais peur que vous ne soyez déjà parti, fit la voix calme de Kendal.

Cela faisait neuf jours qu'Ocalan était arrivé à Nairobi et exactement seize heures que le Falcon 900 des Turcs avait décollé. Les photos d'Abdullah Ocalan à son arrivée sur le sol turc, menotté et aveuglé, avaient fait le tour du monde. Un peu partout, les Kurdes se déchaînaient, manifestant, attaquant les ambassades, s'immolant par le feu. À la télévision turque, les images du leader kurde capturé passaient en boucle. Malko avait éprouvé de la gêne devant ces images. Abdullah Ocalan ne méritait pas d'être humilié. Quelles que soient ses méthodes de combat, il représentait l'espoir d'une nation indépendante pour des millions de Kurdes. Quant à l'étiquette de terroriste brandie par les Turcs, d'autres l'avaient portée avant lui : Menahem Begin, devenu Premier ministre d'Israël après avoir fait sauter l'hôtel *King David*, à Jérusalem, Yasser Arafat, depuis Prix Nobel de la Paix, Nelson Mandela, également Prix Nobel, ou Che Guevara dont la légende faisait encore vibrer les foules. Sans parler des combattants de l'UCK, au Kosovo, terroristes pour les Serbes, héros pour les Américains...

Lorsqu'on voulait avoir raison trop tôt, on devenait facilement le terroriste de quelqu'un. Si les Kosovars avaient droit à l'autonomie, pourquoi pas les Kurdes ?

— Non, je reste encore quelques jours, dit Malko.

Il allait passer le prochain week-end à Watamou en compagnie de Priscilla Clearwater.

— Et vous ?

— Je vais repartir pour l'Europe. Ce soir, en principe. Je voulais seulement vous dire qu'Evin est en route pour me voir. Elle m'a appelé.

— Ne lui ouvrez pas !

— Si, répliqua Kendal, il faut assumer ses actes.

Il avait déjà raccroché quand Malko sauta du lit.

*

* *

Evin fixait d'un regard absent l'ascenseur s'élevant le long de la paroi de l'atrium du *Grand Regency*. Depuis la veille, elle était dans un état second. Arrivée trop tard pour sauver Abdullah Ocalan, elle avait

ramené à Nairobi Gülizer en pleurs et les deux gardes du corps effondrés.

Les policiers kenyans les avaient ignorés, ne les dépouillant même pas de leurs armes. Le retour avait été un cauchemar. Evin se maudissait d'avoir exposé le président du PKK. À peine revenue dans la résidence de l'ambassadeur grec, elle s'était ruée sur le téléphone, ameutant toutes les permanences du PKK à travers le monde, lançant une campagne de représailles contre les Turcs, les Kenyans, les Américains et les Grecs. Ensuite, il ne lui restait plus qu'une chose à faire. Depuis l'épisode de l'archevêque orthodoxe, elle *savait* que Kendal trahissait.

La cabine de plexiglas arriva, elle y monta et appuya sur le bouton du rez-de-chaussée.

*
* *

Malko entra en coup de vent dans le hall du *Grand Regency* et le traversa d'un trait. Il n'avait pas mis plus de dix minutes pour arriver du *Norfolk*. Il fonça vers les ascenseurs. L'atrium était désert. La cabine du milieu était là et il y monta, appuyant sur le bouton du dixième.

Quelques instants plus tard, il croisa la cabine de gauche, qui descendait, avec une seule personne dedans. Pendant quelques fractions de seconde, ils furent à la même hauteur et il reconnut la passagère. C'était Evin, l'égérie d'Abdullah Ocalan !

Elle le vit aussi et plongea la main dans le grand sac qu'elle portait en bandoulière. Mais c'était déjà trop tard : plusieurs mètres séparaient les deux cabines. L'estomac tordu par l'angoisse, Malko arriva au dixième étage et sortit de la cabine. Tout en courant vers la chambre de Kendal, il se pencha par-dessus la rambarde de la coursive et sentit son poulx grimper brutalement.

La cabine de gauche remontait. Evin toujours à son bord.

Il s'arrêta et revint sur ses pas, partagé entre plusieurs sentiments contradictoires. Lui qui abhorrait la violence, se trouvait une fois de plus confronté à un dilemme simple : tuer ou être tué. En même temps, il ne pouvait s'empêcher d'éprouver une certaine admiration pour Evin. La Kurde aurait pu s'en aller tranquillement. Mais c'était le genre de personne qui allait au bout des choses. Il s'immobilisa à quelques mètres de l'ascenseur. Se disant qu'il ne lui restait peut-être que quelques secondes de vie. Son cœur ne battait pas plus vite mais des flots d'images le traversaient. Puis, il s'aperçut qu'il adressait une prière muette au ciel.

Il n'avait pas envie de mourir.

*

Evin sortit de l'ascenseur comme un taureau entre dans l'arène. Son sang bouillait depuis qu'elle avait reconnu l'agent de la CIA, celui qui menait le safari Ocalan. Celui qu'elle avait déjà voulu tuer à Athènes et, plus tard, à Eastleigh. Si elle y était parvenue, Abdullah Ocalan serait toujours en liberté. Le tuer maintenant ne changerait plus rien, mais si elle ne le faisait pas, elle ne pourrait plus jamais se regarder dans une glace.

Elle parcourut les quelques mètres qui la séparaient de la coursive, tous ses muscles tendus, comme lorsqu'elle fonçait vers les mitrailleuses turques. Elle ne s'était jamais débarrassée de la peur viscérale de la mort, mais avait appris à la contrôler. Elle serra les dents, se disant que son adversaire l'attendait, qu'il allait tirer le premier et qu'elle n'aurait que quelques fractions de seconde pour riposter, sûrement déjà touchée.

Et puis, elle tourna le coin, le bras tendu, et l'aperçut. Lui aussi avait un pistolet à la main, mais son bras pendait le long de son corps.

*

* *

Il y a des secondes qui durent des siècles.

Malko avait fait son choix. Il aurait pu attendre Evin en face de la cabine et tirer avant même qu'elle n'en sorte. Mais, en dépit de son envie de vivre, il n'avait pas pu.

C'était dans ses gènes. On naît assassin, on ne le devient pas. Quand la vie vous en laisse le choix, on se bat avec un adversaire, on ne l'abat pas.

Il avait l'impression d'être là depuis très longtemps lorsqu'Evin surgit. Il sentit son imperceptible hésitation, sa surprise de ne pas le voir prêt à tirer. La poitrine de Malko se remplit d'air. Brusquement, il se sentit merveilleusement bien. Son bras droit s'éleva au moment où il appuyait sur la détente du Tokarev.

Les deux détonations claquèrent en même temps.

Il n'y en eut pas d'autre. Malko sentit une brûlure à son oreille gauche et il vit Evin reculer. Elle demeura quelques secondes comme suspendue en l'air avant de tomber en arrière. Le projectile du Tokarev l'avait frappée en plein front.

Le pouls encore à 150, Malko porta la main à son oreille et la retira gluante de sang. Il manquait un bout de lobe et pourtant il ne sentait qu'un léger picotement. Comme un automate, il fit demi-tour et gagna la chambre de Kendal dont la porte était demeurée ouverte. Un seul coup d'oeil lui suffit pour apercevoir le Kurde allongé par terre, sur le dos. Il avait reçu une balle sous l'oeil gauche. Malko remit son pistolet

dans sa ceinture et sentit contre sa peau le canon encore chaud. Les deux coups de feu semblaient n'avoir alerté personne. Il ressortit de la chambre et s'approcha d'Evin. Son visage calme n'exprimait plus rien. D'ailleurs, les morts expriment rarement quelque chose, sauf dans les tableaux romantiques.

Il se pencha et lui ferma les yeux.

FIN

Notes

- [1] Avdal du village de Sani : en kurde, il n'y a que des prénoms, on dit : « Untel, du village untel... ». Certains Kurdes utilisent deux prénoms.[Ret]
- [2] Partiya Karkeren Kurdistan : Parti des travailleurs du Kurdistan.[Ret]
- [3] Emîya Rizgarîya Netawa Kurdistan (Association culturelle).[Ret]
- [4] Arkeça Razgarîya Gelé Kurdistan.[Ret]
- [5] Services de renseignement syrien.[Ret]
- [6] Président, en kurde. Le mot « baskan » utilisé parfois est turc.[Ret]
- [7] Vive l'Oncle Président ! [Ret]
- [8] En kurde, la Blonde. Mot à mot : Gülizer du village de Tirmashin.[Ret]
- [9] Il y a beaucoup de blondes aux yeux bleus chez les Kurdes.[Ret]
- [10] Non ! [Ret]
- [11] Amour.[Ret]
- [12] Le sabre.[Ret]
- [13] Camarade.[Ret]
- [14] Bite de cheval.[Ret]
- [15] Services turcs.[Ret]
- [16] Bonjour.[Ret]
- [17] Traître ! [Ret]
- [18] Petit frère.[Ret]
- [19] Bonjour, cher camarade.[Ret]
- [20] Voir SAS n° 134, *La Source Yahalom*. [Ret]
- [21] Voir SAS n° 1, *SAS à Istanbul*. [Ret]
- [22] Voir SAS n° 62, *Vengeance romaine*. [Ret]
- [23] Le « gouvernement » du PKK. [Ret]
- [24] Bien joué ! Bien joué ! [Ret]
- [25] Je vous baise la main, comtesse. [Ret]
- [26] Ethniki Yperesia Plirotorion. Services de renseignement grecs.[Ret]
- [27] Opposition de droite. [Ret]
- [28] Chef des Serbes de Bosnie, inculpé de crime contre l'humanité.[Ret]
- [29] Putes. [Ret]
- [30] Coiffure cylindrique noire [Ret]
- [31] Vin bon marché et très fort. [Ret]
- [32] Voir SAS n° 133, *Albanie : Mission impossible*. [Ret]
- [33] Partage de l'information. [Ret]

- [34] Fils de pute ![\[Ret\]](#)
- [35] Criminal Investigation Department.[\[Ret\]](#)
- [36] Blanc, en swahili.[\[Ret\]](#)
- [37] Patron, et par extension, chef, en swahili.[\[Ret\]](#)
- [38] Cent francs.[\[Ret\]](#)
- [39] Appelée quat en Somalie, à Djibouti et au Yémen.[\[Ret\]](#)
- [40] Voir SAS n° 44 : *Meurtre à Athènes*.[\[Ret\]](#)
- [41] Voir SAS n° 124 : *Tu tueras ton prochain*.[\[Ret\]](#)
- [42] Putain de salaud ![\[Ret\]](#)
- [43] Deux Francs.[\[Ret\]](#)
- [44] Vous êtes un putain d'égoïste ![\[Ret\]](#)
- [45] 150 Francs.[\[Ret\]](#)
- [46] Pouvoir de la bite.[\[Ret\]](#)
- [47] Pas de problème, patron ![\[Ret\]](#)